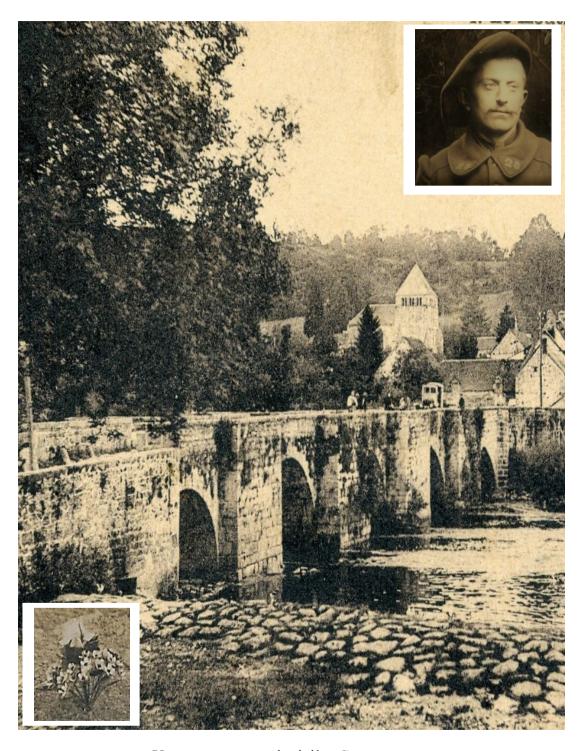
## Le périple illustré de Clovis GARDE: l'oublié du Hartmannswillerkopf.



Un pont roman sur la rivière Creuse.

Avertissement aux lecteurs : la plupart des iconographies présentes dans ce document a nécessité une autorisation de publication de particuliers, collectivités, institutions concernés à un titre ou un autre. Leur reproduction par « copier-coller » et leur diffusion pourraient donc engager la responsabilité des personnes qui auraient recours à ce procédé.

De

Montluçon

à

Montluçon.

Clovis Garde, né en 1887 (*Cf.* page 120) cultivateur au Geoffreix, commune de Mérinchal (Creuse), est mobilisé début août 1914 (1).

Oublié dans une armoire, un volumineux album poussiéreux retrace en partie son périple et accessoirement la vie de ses proches grâce à de vieilles cartes postales.



Clovis Garde est le soldat debout à droite la main gauche sur la hanche (2).

Dès le début de la guerre il part pour Montluçon (Allier) rejoindre son régiment et reçoit bientôt une carte postale de son épouse Marie, âgée de 20 ans, enceinte de plusieurs mois.



(1) Le présent document se limite à un seul homme à travers ses écrits et ceux de ses proches, mais d'autres recherches concernant les soldats de Mérinchal sont en cours, notamment par Bernard Chevalier et Philippe Quignon-Richard.

<sup>(2)</sup> D'après les recherches de Philippe Quignon-Richard.

La Grande Rue de Mérinchal semble animée à l'époque.

Le 27 août Clovis est déjà loin. Son régiment a été dirigé vers la frontière en l'Alsace, alors allemande.



Marie, qui se veut rassurante, ignore probablement la situation de son mari, mais sait qu'il n'est plus à Montluçon puisqu'elle termine son courrier par la mention « à suivre ». Les cartes postales de Marie sont souvent en partie effacées.

Clovis adresse à Marie une carte oblitérée à son arrivée à Mérinchal le 11 septembre 1914.



Il écrit : « celui qui pense bien à toi... » au verso d'une photo de temps de paix représentant Vesoul (Haute-Saône), ville alors proche de la frontière. Clovis a vu Vesoul, son régiment y ayant débarqué un mois plus tôt, mais il était loin de cette ville en septembre.

Une nouvelle carte oblitérée le 21 septembre à Mérinchal est destinée à Marie.

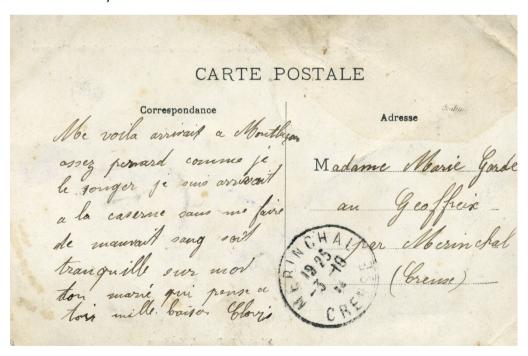


Pendant la guerre, des trains militaires venant directement du front sont reçus en gare de Saint-Germain-en-Laye (actuellement dans les Yvelines, à l'époque en Seine-et-Oise). Des hôpitaux militaires sont installés à Saint-Germain et au Pecq.

Au verso est écrit : « Mille baisait de ton mari Clovis ». A-t-il séjourné ou transité par Saint-Germain ?

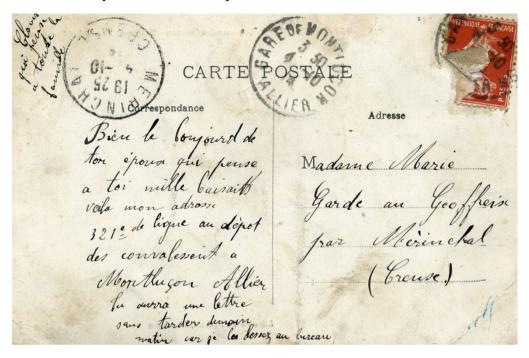
Le même jour arrive à Mérinchal une carte de Clovis comportant au recto une photo de Montluçon (Allier). Cette carte est postérieure à celle de Saint-Germain en raison des délais d'acheminement. Au verso : « Un gros baisait à vous de ma part celui qui pense à vous. »

Le 3 octobre Marie reçoit une autre carte.



Le contenu est assez surprenant : que fait Clovis à Montluçon, loin d'un front qui s'étend de plus en plus et où les combats sont acharnés ? Marie a probablement ignoré un certain temps l'état exact de son mari qui voyage manifestement beaucoup.

Le lendemain Clovis lui adresse une nouvelle carte peu explicite tout en ajoutant qu'une lettre va suivre. Précisons que l'album ne comporte aucune lettre.

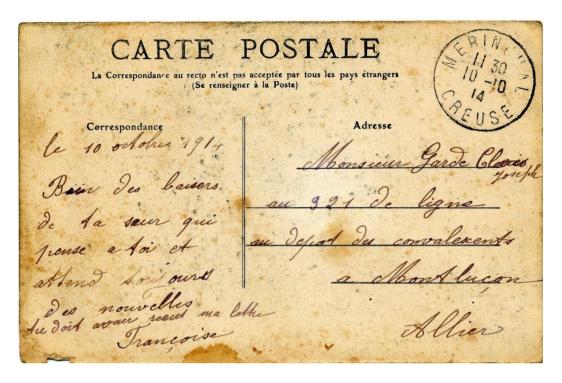


Il est au dépôt des convalescents, établissement créé dés le début des hostilités afin de désengorger les hôpitaux proches du front, surchargés de blessés plus ou moins rétablis. La nouvelle concernant son état s'était déjà largement répandue, y compris chez les autres soldats originaires de Mérinchal, puisque dans une lettre de fin septembre l'un d'eux informe que Clovis est « blessé au bras ». (2)

L'information ayant circulé dans la famille, Clovis reçoit plusieurs cartes, dont celle-ci.



À l'époque, il existe encore des toits de chaume autour de la paisible place des Mars, proche de Mérinchal, bourg où a été éditée cette carte (*Cf.* carte du 27 août 1914, p 3).



Sa sœur Françoise (*Cf.* p 120) pense à lui en attendant des nouvelles alors qu'elle lui a déjà adressé une lettre restée sans réponse.

Comme beaucoup d'autres cartes adressées à Clovis ou que ce dernier a envoyées à son épouse le texte est assez banal, mais les parties de phrases « j'attends des nouvelles » et « je pense à toi » sont récurrentes.

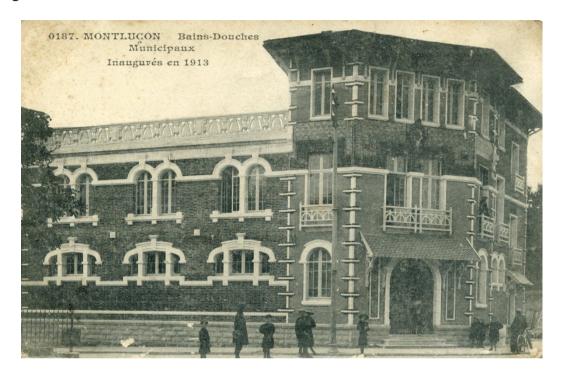
Clovis adresse sans tarder une nouvelle carte postale représentant la caserne Richemont.



Il ne précise toutefois pas son état de santé, mais écrit seulement au verso : « en attendant de te revoir ton époux qui pense à toi ».

Ces bâtiments (3), d'où il est parti au front en août, ont été achevés en 1913. Ils abritent actuellement l'Ecole de gendarmerie.

Presque aussitôt il rédige un nouveau courrier au verso d'une carte montrant ce bâtiment récent de style composite, qualifié d'exotique, imaginé par un architecte qui marqua le paysage urbain de la ville.



Il écrit : « de Montluçon je pense à toi et je tenvoit mille baisaits en attendant de te voir ton époux qui pense à toi toute les minutes ». Il a adressé deux fois cette carte à son épouse à peu de jours d'intervalle. En attendant les éventuelles retrouvailles, Clovis a sans doute pu se laver régulièrement. Les cartes postales qui suivront, contenues dans l'album, ne permettent pas d'affirmer avec certitude s'ils se sont rencontrés.

L'orthographe et la ponctuation laissent à désirer et l'information est succincte, aucune des cartes adressées à Marie, présentes dans l'album ne comportant le mot blessure.

Après la propreté des bains-douches vient la crasse des usines de l'époque avec la carte cidessous adressée à Marie et datant probablement d'octobre ou novembre.

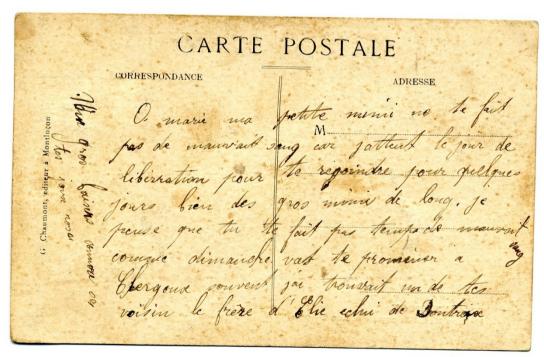
<sup>(3)</sup> Les deux bâtiments du premier plan portent sur leurs pignons des motifs décoratifs sculptés indiquant les batailles de la révolution et de l'empire, à Mondovi en Italie et Saragosse en Espagne. Ces batailles sont inscrites sur le drapeau du 121° régiment d'infanterie de Montluçon qui à la mobilisation donne naissance à un deuxième régiment, le 321° régiment d'infanterie, celui de Clovis.

D'autres bâtiments neufs, non visibles sur cette carte, portent aussi des noms évoquant la guerre, notamment contre les états allemands.

La bataille de Saragosse, en 1809, a été terriblement meurtrière, a provoqué la destruction d'une ville possédant un patrimoine inestimable et a engendré des ressentiments durables de la population à l'égard de Napoléon et des Français. Un épisode d'une autre période guerrière de l'histoire de Français.



À l'époque l'industrie est en plein essor dans la région et va rapidement monter en puissance, les forges Saint-Jacques (2400 ouvriers) étant désormais entièrement orientées vers les fabrications de guerre. Montluçon va bientôt produire le quart des obus destinés au front, ainsi que des bombes, produits chimiques, explosifs, vêtements militaires..., travaux alors réalisés dans l'insalubrité par une main d'œuvre, notamment féminine, qui afflue dans la ville. Clovis sait-il qu'il adresse une photo d'usine, devenue une fabrique de mort, à une femme qui va donner la vie dans quelques mois ?



Le texte laisse percer l'enthousiasme, tempéré par l'angoisse. L'expression « mauvais sang » revient très souvent sous la plume de Clovis qui doit percevoir l'inquiétude de Marie. Il est permis de supposer que le mot *« libération »* est synonyme de permission car Clovis ne sera jamais « libéré ». La permission doit permettre de se *« rejoindre pour quelques jours »*.

Clergoux est un village de la commune de Condat-en-Combraille (Puy de Dôme), à une dizaine de kilomètres du Geoffreix. Le dimanche à Clergoux, dans sa maison natale, fait peut-être un peu oublier à Marie la dure réalité de l'époque, même si son frère va partir à la guerre.

Comme beaucoup de personnes de sa génération et de sa condition sociale, Clovis semble peu doué pour l'orthographe et, de plus, il faut parfois deviner ce qu'il veut exprimer. Il a probablement fréquenté l'école seulement pour acquérir des rudiments d'écriture et de lecture, ainsi que l'amour de la patrie et l'esprit de revanche, caractéristiques de l'institution scolaire du début de la IIIe république. Sur le registre matricule son degré d'instruction est noté 2, l'échelle allant de 0 à 5. (4)

La carte qui suit est vraisemblablement d'octobre d'après le cachet de la poste en partie lisible.

Cet établissement qui date de la fin du XIXe siècle, à l'architecture impressionnante, était à l'époque le lycée de garçons recrutant sur la région. Les lycées étaient souvent transformés en hôpitaux pendant ce conflit, mais le dépôt des convalescents se trouvait peut-être dans un hôpital neuf où, selon une revue locale, le concierge ouvrit une buvette!



Clovis n'écrit pas au sujet du lycée, un lieu qu'il n'a manifestement jamais fréquenté, réservé alors à une toute petite minorité, les bacheliers représentant 2% d'une classe d'âge.

- (4) 0 : ne sait ni lire ni écrire
  - $1: sait\ uniquement\ lire$
  - 2 : sait lire et écrire ;
  - 3 : sait lire, écrire et compter soit un niveau primaire (en principe avec ou sans le diplôme du certificat d'études primaires)
  - 4 : a obtenu le brevet d'enseignement primaire
  - 5 : bachelier, licencié, etc.

De l'analphabète au soldat ayant le niveau du certificat d'études primaires il n'y a pas moins de 4 échelons. En revanche l'échelon 5 englobe à la fois les bacheliers et les diplômés de l'enseignement supérieur. Selon toute vraisemblance cette échelle révèle qu'un grand nombre de soldats a un faible niveau d'instruction, une petite minorité un niveau supérieur. Clovis est dans la moyenne basse, mais à la fin du XIXe siècle les classes à Mérinchal étaient chargées et les fils de paysans ne fréquentaient plus l'école à la belle saison.

Un professeur d'histoire retraité a enseigné dans cet établissement portant actuellement le nom de Jules Ferry, mais n'a pas trouvé d'archives relatives à la période de la guerre.

Il informe Marie qu'il « a passé la revue vendredi je me suis fait faire des pointe de feux de nouveaux...(5) pour restait quelque jour de plus car il en part lundi jeudi et samedi beaucoup...et je pense qu'il me vont sortir un de ses jours... ». Il écrit un peu comme il parle, avec des constructions de phrases qui ressemblent à celles du patois local qui est alors une langue uniquement orale, proche du parler auvergnat (6).

Il sort en ville et précise : « j'ai achetai un bonne paire de caleçon qui me tient bien chaud car il fait pas bien chaud maintenant... » : est-ce la fin du mois d'octobre, ou novembre ?

Il ajoute encore : « ... soigne toi le plus que tu pourra ne songe pas à moi ... ». Marie, qui a désormais le ventre arrondi par la grossesse, aurait sans doute besoin d'une vie plus sereine. Il termine, comme pour d'autres courriers par : « bien des gros mimi sur ... tes lèvres rose en attendant ... »

Dans plusieurs de ses courriers Clovis paraît attentionné et même amoureux, la séparation semble douloureuse.

Une carte rédigée par le mari de sa sœur Françoise (Cf. p 120) permet de penser que Clovis est toujours en convalescence en novembre.



Son beau-frère, de retour de Guéret (Creuse), a pour l'instant échappé à la mobilisation. Il écrit au verso qu'il a été « maintenu auxiliaire » (7). La carte oblitérée le 12 novembre 1914 porte l'adresse de Clovis au dépôt des convalescents de Montluçon.

<sup>(5)</sup> Procédé douloureux - probablement moins qu'une balle ou un éclat d'obus dans un bras - appliqué à l'époque sur une zone infectieuse ou une lésion. Il semblerait que cette méthode soit encore autorisée dans certains pays, dont la France, mais seulement pour les chevaux !

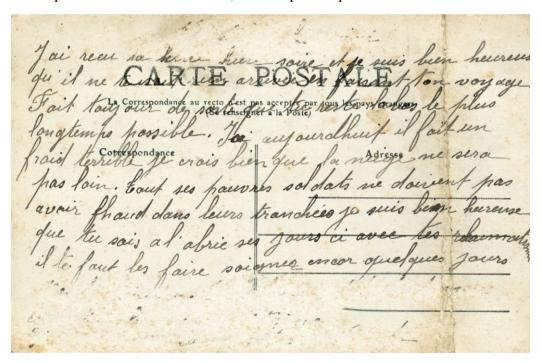
<sup>(6)</sup> Selon Karl-Heinz Reichel, linguiste qui a séjourné dans la région pour préparer sa thèse dans les années 1980. Cet étudiant allemand avait alors conversé avec les personnes âgées, y compris les anciens combattants de 1914-18. Il est notamment l'auteur du <u>Grand dictionnaire général auvergnat-français</u>, éditions Créer, 2005.

<sup>(7)</sup> le service auxiliaire est une position intermédiaire entre l'exemption complète et le service armé, au front. Il concerne des hommes ayant différents problèmes, mais peut être révisé suivant l'évolution de l'état de santé.

C'est en novembre ou décembre 1914 que cette carte représentant la commune voisine de Mérinchal a été expédiée.



Au verso une partie du texte a été effacée, comme pour la première carte de Marie.



Elle est probablement destinée à Clovis puisque l'expéditrice, Marie, espère qu'il restera « encor quelques jours » (sans doute à Montluçon) pour soigner ses rhumatismes, peut-être une séquelle de sa blessure, ce qui pourrait expliquer son départ différé pour le front. Tout comme les soldats dans les tranchées, Clovis, qui a pris la précaution de s'acheter des caleçons, va bientôt avoir froid et même très froid.

C'est probablement aussi dans cette période que Clovis reçoit la carte suivante.



Son frère Jean (*Cf.* p 120) est au 37<sup>e</sup> régiment d'artillerie de Bourges, mais il n'est pas encore parti au front en raison d'un problème de santé.

Le verso est carrément incompréhensible car il est encore moins doué en orthographe que Clovis. Il commence par « Chère Frère » puis devient illisible. Il est content que Clovis ne soit pas encore parti, «... il faudrés y resté encore quelque...en aten la pais viendrais peutetre..., mais (malheureusement?) que tu partiras avant que se soit finie ». Il craint de partir lui-même bientôt puisque « le 22 octobre...il (ont) comensé à partir de la classe 1900 et...sa va fère qelle chose comme populos ». Il termine par « ton frère qui te sere la main ».

C'est alors qu'un soldat originaire de Mérinchal écrit le 28 novembre à propos de Clovis : « ... je pense qu'il restera quelques temps encore à Montluçon. » (2) Or, à partir de décembre 1914 les blessés ont droit à une permission de 7 jours de convalescence à leur sortie d'hôpital, Clovis en a peut-être bénéficié.

À une date indéterminée, alors qu'il a probablement terminé sa convalescence, il adresse à Marie cette dernière carte représentant l'édifice communal de la Ville Gozet, proche des usines de Montluçon. Il fait visiter les lieux particulièrement caractéristiques de la ville à son épouse grâce aux cartes postales (8).

<sup>(8)</sup> la poste, asphyxiée par l'abondance du courrier, semble encore assez bien fonctionner au moins dans le cas d'un courrier parti de Montluçon à destination de Mérinchal, peut-être grâce au chemin de fer très actif à l'époque.



Il explique que son « voyage s'est très bien passé.. ». Mais d'où vient-il? Peut être de Mérinchal, suite à une permission. Où est-il allé? Rien n'indique dans l'album où il se trouve.

Il est donc difficile de retracer son parcours de convalescent car curieusement sa fiche matricule ne fait pas état de blessure et le Service des Archives Médicales Hospitalières des Armées répondit: « Son nom n'a pas été relevé sur les contrôles nominatifs de son régiment où sont en principe inscrits les malades ou blessés admis dans une formation hospitalière. » Tout tient dans les mots « en principe » : oublié ?

Le journal des marches et opérations de son régiment permet toutefois de retrouver son périple, depuis son départ de Montluçon jusqu'à son retour dans cette même ville. (9).

(9) Clovis est arrivé au 121° R.I. à la caserne Richemont de Montluçon le 4 août 1914. Une partie des cadres de ce régiment constitue alors un deuxième régiment, le 321° R.I., régiment de réserve où passe Clovis. Il embarque par le train le 13 août et débarque le 14 à Vesoul pour continuer à pied vers la frontière. Le 16 il arrive au nord de Belfort et marche vers Mulhouse. Il a parcouru 70 kilomètres en 2 jours. Le 20 il pénètre sans encombre en Alsace, alors en territoire allemand, mais les troupes françaises sont rapidement repoussées vers Belfort par une contre-offensive allemande. Le régiment a parcouru presque 200 kilomètres. Plus au nord les armées allemandes ont lancé une vaste offensive, envahissant la Belgique puis le nord et l'est de la France et

Plus au nord les armées allemandes ont lance une vaste offensive, envahissant la Belgique puis le nord et l'est de la France et s'avancent désormais sur Paris. Face à cette grave menace le 321° R.I. est embarqué le 28 août à Belfort pour un voyage de deux jours et plus de 500 kilomètres qui le mènent au nord de la capitale, dans l'Oise, où les troupes sur le terrain tentent sans succès d'endiguer la poussée ennemie. Le régiment se trouve le 3 septembre à proximité du camp retranché de Paris.

C'est alors que l'armée française va éviter le désastre à partir du 6 septembre grâce à une contre-attaque très meurtrière, mais victorieuse, connue sous le nom de bataille de la Marne. Le 321° R.I. y participe en partant de l'est de Paris en direction du nord-est vers la Seine-et-Marne. Le 7 septembre il avance au nord de Meaux à Puisieux sur la ferme de Poligny, mais il est soumis à une terrible canonnade. C'est le premier véritable combat de ce régiment. « Les pertes de la journée sont considérables » lit-on dans le journal du 321° R.I. Il y a 125 blessés, parmi lesquels se trouve peut-être Clovis. Si c'est le cas il a été évacué vers un hôpital, peut-être Saint-Germain-en-Laye, puis Vitré, avant d'être dirigé vers Montluçon. Loin du fracas des armes, il a pu écrire, avec son bras valide, des cartes postales en particulier deux arrivées à Mérinchal le 11 septembre, l'une représentant Vesoul. Il l'a peut-être gardée sur lui depuis la mi-août car antérieurement il n'a probablement pas pu écrire en raison de son long et difficile périple, tantôt sous la canicule, tantôt sous la pluie, à marche forcée, alors que la situation militaire est sérieusement compromise. L'autre représente Villeneuve-Saint-Georges qui est alors la plus grande gare de triage d'Europe, où Clovis aurait pu être « trié ». Quoi qu'il en soit, la relation entre St-Germain et Villeneuve est directe, les deux villes se trouvant dans la banlieue parisienne à proximité l'une de l'autre et à quelques dizaines de kilomètres du front alors aux environs de Meaux.

Le 13 septembre fut également une journée très meurtrière pour le régiment à Confrécourt dans l'Aisne, à 100 km de Paris. Il y a *«des pertes sensibles »* (un soldat du régiment originaire de Mérinchal y est tué), dont 158 blessés, mais deux cartes postales sont arrivées à Mérinchal le 11 septembre, donc antérieurement, ce qui favorise l'hypothèse d'une blessure le 7 septembre. Mais ce ne sont que des hypothèses car il y a eu des morts et des blessés presque chaque jour lors de cette offensive qui va d'ailleurs bientôt s'arrêter sur la rivière Aisne.

Depuis son départ de Mérinchal Clovis a déjà parcouru, en train ou à pied, probablement près de 2000 Kilomètres.

En cette fin d'année 1914 un voisin écrit à Clovis.



Il se réjouit qu'il soit en bonne santé. Il lui présente ses vœux et «... souhaite surtout que cette terrible guerre qui cause tant de malheur finisse au plus tôt pour avoir le plaisir de te revoir... ».

La guerre a fait son apparition chez les marchands de cartes postales et donc dans les correspondances en provenance de Mérinchal, mais la propagande la présente sous les meilleurs auspices avec des soldats « ... qui se reposent et préparent une soupe réconfortante » alors que la bataille est engagée depuis de longs mois sur les hautes collines des Vosges. Un soldat originaire de Mérinchal y meurt le jour de Noël.

L'inquiétude est perceptible dans le courrier de ce voisin qui sera mobilisé en 1917 à presque 50 ans, probablement plus âgé que *« les braves Territoriaux »* (10) présents sur cette photo. C'était presque un vieillard pour l'époque, mais il fallait beaucoup d'hommes pour « l'effort de guerre ».

Par ailleurs, le contenu des courriers a bien changé. Jusqu'alors il traitait des difficultés quotidiennes et était souvent d'une grande banalité, y compris celui de Clovis qui voulait probablement rassurer et avait peut-être du mal à présenter la réalité de la situation. Désormais le ton est plus grave. Les courriers traitant des sujets très graves étaient, semble t-il, adressés sous enveloppe pour assurer la discrétion.

Le périple de Clovis reprend puisqu'il qui adresse le 27 décembre une nouvelle carte à son épouse : « Me voilà à Clermont (Puy-de-Dôme) en bonne santé. Celui qui pense à toi ».

<sup>(10)</sup> Les régiments territoriaux, composés des hommes les plus âgés, étaient initialement prévus pour assurer un service de garde et de police, mais ils se trouvèrent parfois engagés dans la bataille en raison des circonstances.

## De

## Montluçon

au

Hartmannswillerkopf



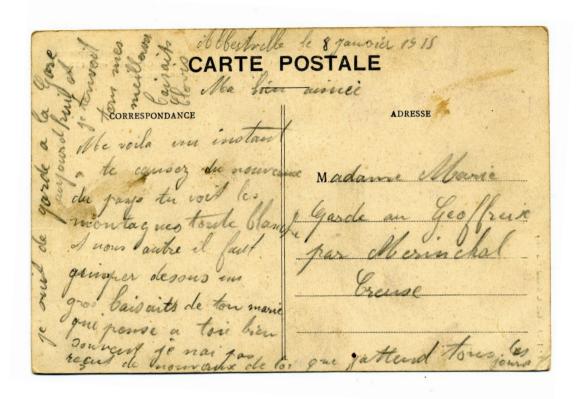
Il écrit alors à Marie depuis Gannat (Allier) qu'il est «... parti pour Albertville, Savoie ».

Clovis est maintenant dans les Alpes pour des sports d'hiver très particuliers puisqu'il a rejoint un bataillon de chasseurs (11) depuis 28 décembre. Il adresse une nouvelle carte à Marie le 8 janvier 1915.



Passer du bocage bourbonnais de Montluçon aux hautes vallées et sommets des Alpes, où les soldats apparaissent minuscules, doit constituer un vrai dépaysement, surtout en plein hiver. Bourg-St-Maurice située à une cinquantaine de kilomètres d'Albertville, connue actuellement pour sa station de sports d'hiver des Arcs, abritait alors un bataillon de chasseurs alpins.

<sup>(11)</sup> Les chasseurs constituent un corps de fantassins d'élite, distingués de l'infanterie de ligne, ayant suivi une instruction très poussée et un entrainement physique spécifique axé sur l'endurance, la mobilité et la rapidité. Certaines unités sont spécialisées dans le combat en montagne. Clovis a parcouru 500 Km en train, suivi un entrainement d'un mois au 22e bataillon de chasseurs alpins de Bourg-Saint-Maurice, plus quelques centaines de kilomètres à pied. Il va rejoindre un bataillon de chasseurs à pied qui combat déjà en montagne à près de 500 Km de là.



Clovis écrit avec un crayon de papier, moyen adapté aux conditions qui sont les siennes. Il date ses cartes, peut-être pour se souvenir alors que la guerre n'en finit pas. Il s'inquiète du retard dans l'acheminement du courrier.

« ...les montagnes toute blanche...il faut monter dessus », écrit-il, ce qui nécessite de solides chevilles, mollets et genoux. Le jargon populaire dit que « pour être chasseur alpin il faut du jarret ». Clovis va en avoir besoin car il rejoint le 28<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à Pied le 31 janvier 1915.

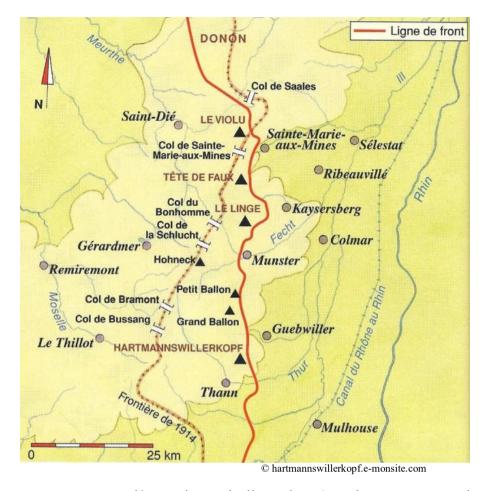
Quelques jours plus tard, le 4 février 1915, Marie donne naissance, la veille de son 21<sup>e</sup> anniversaire, à un garçon prénommé René (*Cf.* p 121) qui occupe une place particulière dans l'album. À ce moment-là, Clovis, rescapé des combats très meurtriers du début de la guerre grâce à une « bonne balle », celle qui ne tue pas, laisse un minimum de séquelles et éloigne du front de longs mois, se trouve pour la deuxième fois en Alsace (12) sur les hautes collines des Vosges évoquées par la carte de son voisin. C'est le seul front de montagne sur ce sol alors allemand (13).

Les attaques s'intensifient dans cette région sur des hauteurs stratégiques dont les Français veulent s'emparer, les Allemands faisant tout pour les conserver.

Clovis, rétabli et entraîné dans les Alpes, est donc envoyé au combat, parfois dans d'épaisses couches de neige, sur les pentes vosgiennes impraticables cet hiver-là. Ce doit être un crève-cœur pour ce désormais père de famille.

<sup>(12)</sup> Clovis est parti avec le 321° R.I. début août 1914 pour l'Alsace, il y retourne avec le 28° BCP fin janvier 1915, après avoir parcouru plus de 1000 km supplémentaires.

<sup>(13)</sup> En août 1914 l'armée française lance une offensive en Alsace-Lorraine, annexée depuis 1871 par l'Allemagne, et s'empare d'une partie de la région, notamment Mulhouse, mais la contre-offensive allemande oblige les troupes françaises à la retraite. Ces dernières conservent toutefois une petite partie du territoire repris à l'Allemagne dans la région de Thann. (voir carte cidessous)



Les combats se concentrent désormais sur la ligne de crêtes, les sommets ou les cols qui jouxtent la nouvelle ligne de front. Les lieux des principales batailles sont mentionnés en marron sur la carte.

Les chasseurs ont participé à différentes batailles et, lorsque Clovis arrive, ils sont en difficulté sur un massif culminant à un peu moins de 1000 mètres d'altitude et portant un nom qui tonne comme un coup de canon : Hartmannswillerkopf.



En janvier 1915 les troupes allemandes reprennent quelques centaines de mètres de terrains au sommet, encerclent et déciment le bataillon de chasseurs que Clovis rejoint quelques jours plus tard (14). Autant dire qu'il arrive en enfer.

Les Français lancent aussi de furieux assauts durant cet hiver, mais face à eux se dresse progressivement une colossale architecture militaire dans le but de ne plus céder un seul pouce de territoire allemand. Un impressionnant dispositif de fortifications presque inexpugnable composé de milliers d'ouvrages bétonnés protège les soldats allemands des bombardements. Des dizaines de kilomètres de galeries relient les ouvrages entre eux. Des téléphériques ont été installés pour accélérer les transports.

Cette carte de forêt dévastée par les combats date de l'après-guerre.

Dans ce contexte, où il est certainement difficile d'écrire, l'album ne contient pas de cartes postales relatant la situation avant le 27 mai, date à laquelle Clovis se manifeste à nouveau.



Un chasseur gai comme un pinson, dans un uniforme neuf, portant le célèbre béret et un barda d'où émerge la non moins célèbre canne, s'est arrêté dans un paysage verdoyant. Il se repose la main appuyée sur son fusil et conte fleurette à une charmante dame: ah que la guerre était joyeuse!

Mais peut-être le soldat fait-il un rêve, la femme semblant lointaine, presque inaccessible. Quelle que soit l'interprétation que l'on fasse de cette illustration, constatons que Clovis participe, éventuellement à son corps défendant, à la diffusion d'une propagande élaborée et subtile. À moins qu'il veuille seulement montrer une tenue de chasseur à Marie.

Du rêve au recto à la réalité au verso il y a un énorme fossé. Le texte, peu lisible, ne prête guère à sourire.



Clovis écrit, après avoir hésité concernant le jour de la semaine : « Me voila une autre foit bien au danger mais peut etre que tout cela ce passera bien pour nous car à l'époque que je t'écrit on vat partir mais la compagnie et un peut en arrière (15) et après l'attaque on aurra beaucoup de repot...et peut etre que tous vat bien se passé.. ».

S'il est une autre fois bien au danger, c'est qu'il l'a déjà connu. Le 28<sup>e</sup> BCA ou BCP<sub>(16)</sub> a, en effet, combattu durant l'hiver dans la région de Munster (*Cf.* carte p.19), parfois jusqu'à 1300 mètres altitude. En fait, les combats ne cessent guère depuis l'arrivée de Clovis, mais sans faire bouger les lignes.

« Après quelques jours d'un repos relatif (17) dans les solitudes des grands bois, à moins de un kilomètre des lignes, le bataillon reprenait, le 27 mai, l'attaque... qui lui avait coûté tant de pertes et qui était pour tous un objet d'effroi. Malgré la répugnance instinctive qu'éprouvait le bataillon à attaquer une position devant laquelle il avait échoué et subi de si lourdes pertes, il s'élança sans hésitation... Le nombre des cadavres qui jonchaient le sol attestait... de l'importance des pertes... ». Il est donc compréhensible que Clovis invoque à plusieurs reprises la chance, au moins pour rassurer Marie, mère d'un bébé de moins de quatre mois, auquel Clovis ne fait pas la moindre allusion, mais il ne le connaît pas encore.

- (14) Pages de gloire du 28<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs Alpins, 2 août 1914-30 mars 1919, historique du 28<sup>e</sup> BCA, 1921, (anonyme)
- (15) le 23 mai, le journal des marches et opérations du 28° BCP précise: « la résistance de l'ennemi n'ayant pas pu être brisée, le 7 mai, l'attaque sera reprise en vue de compléter les résultats des 17 et 18 avril. Troupes d'attaque : le 28° BCP... Troupes coopérant à l'attaque : autres bataillons de chasseurs ...». La compagnie de Clovis n'est donc pas à l'arrière, mais directement à l'attaque. C'est peut-être la raison pour laquelle il a pris la précaution d'écrire, afin de rassurer Marie : « la compagnie est un peu à l'arrière ». Des questions viennent à l'esprit : est-il informé et croit-il aux informations données aux soldats ?
- (16) Selon plusieurs sources concordantes, en particulier Robert Lenhardt, Président de l'association « Les Amis du Hartmannswillerkopf », le 28ème BCP (Bataillon de Chasseurs à Pied) et le 28ème BCA (Bataillon de Chasseurs Alpins) sont un seul et même bataillon à cette époque. Ce bataillon a toutefois changé plusieurs fois d'appellation au cours de son histoire.
- (17) Le repos est relatif car à un kilomètre des lignes les soldats ne se reposent pas vraiment.

  Pendant ce repos Clovis a participé à une opération liée à l'entrée en guerre de l'Italie, relatée par le journal du 28° BCP. « Le 24 mai à 17 h, pour saluer l'entrée en ligne de l'Italie :
- Salves de toutes les pièces d'artillerie sur les objectifs habituels ;
- Toutes les unités pousseront les cris de « vive la France, vive l'Italie ;
- Sonneries aux champs;
- Sonnerie des cloches dans tous les villages. ».

Clovis termine son écrit du 27 mai par « mille baisers », mais ce n'est plus mille baisers sur tes joues roses ou mille baisers sur tes lèvres roses, mais seulement « mille baisait sur se petit bout de carte que je tenvoit de loin... » (18). Comme sur l'illustration la notion d'éloignement est présente.

Par ailleurs, il n'a pas eu de repos dans l'immédiat puisque «... l'ennemi ne se tenait pas pour battu. Le 29 mai, une violente préparation d'artillerie de gros calibre... mettait nos tranchées en fort mauvais état... l'infanterie allemande contre-attaquait, en masse, et, à coups de grenades, tentait de jeter le désarroi parmi les chasseurs... » (14).

La tentative d'intimidation des Français lors de l'entrée en guerre de l'Italie n'a donc manifestement pas sapé le moral de ceux qui commandent les troupes allemandes.

En fait il y a souvent, dans ce riche album, un déphasage total entre les photos du recto et les écrits du verso.

Cette carte est-elle la réponse patriotique à la précédente ?



Au verso l'écriture ressemble à celle de Marie, mais il n'y a que l'adresse de Clovis qui n'a pas été effacée : le contenu était-il trop intime pour figurer dans l'album ?

Plusieurs textes ont été en partie ou en totalité effacés, non par la censure officielle, mais plus vraisemblablement par Marie car, après examen de l'ensemble des centaines de cartes, il ne fait guère de doute que c'est elle qui a réalisé l'album, à sa convenance.

<sup>(18)</sup> Indiquer le nom du champ de bataille n'aurait probablement rien apporté à Marie, mais pouvait mettre la censure en action car il était interdit aux soldats de mentionner des noms de lieux de combat à cause des espions ennemis pouvant renseigner les états majors allemands.

De multiples exemplaires de la carte ci-dessous sont présents dans l'album, probablement à des fins de diffusion.



Parmi toutes les photos de l'album, celle-ci saute immédiatement aux yeux et serre la gorge. Cette jeune femme au visage buriné est triste, elle est en souffrance, ses yeux sont éteints, ses lèvres pincées, ses cheveux semblent en mauvais état. Elle aurait pourtant des raisons de se réjouir avec ce bébé bien vigoureux, endimanché pour la circonstance. Il s'agit de Marie qui a 21 ans et de son fils René, âgé de moins de 6 mois (19).

Le verso est vierge et non daté, mais datable. Il fait beau puisque René, légèrement vêtu, a les pieds nus. Nous sommes, au plus tard, à l'été 1915.

Marie, qui doit élever son fils seule, n'a plus les joues roses et n'a pas bronzé grâce aux vacances d'été. En l'absence d'hommes valides, les femmes assument les travaux pénibles à l'extérieur sous le soleil et parfois sous la pluie ou la neige.

Et ce ne sont pas les nouvelles qu'elle reçoit de Clovis qui peuvent lui donner les yeux pétillants de la patriote de l'illustration précédente. Les deux femmes ont tout de même en commun leur tenue constituée d'un chemisier de couleur claire et d'une jupe sombre. Du fond de sa campagne, malgré ses conditions de vie, la jeune Marie était peut-être à la mode.

Il est aujourd'hui difficile d'imaginer le contexte de l'époque, des millions de femmes, mères, sœurs ou épouses, étaient alors dans la même situation, une vie pénible et terriblement agonisante. Le fossé entre la sombre réalité et l'exaltation du patriotisme est ici parfaitement illustré.

<sup>(19)</sup> Témoignages de personnes de la région natale de Clovis. Âge estimé par ceux qui ont observé la photo de la mère et du fils et reconnu Marie. Parmi ces témoignages figure celui d'une dame âgée de 99 ans, surnommée « le siècle »,...

Il est tout aussi difficile d'imaginer que la photo précédente et celle ci-dessous représentent, d'après les témoignages recueillis, la même personne à environ un an d'intervalle.



Marie, qui a apparemment encore les joues roses, porte une alliance depuis son mariage le 19 avril 1914, (*Cf.* p 121) au moment où les arbres fruitiers de sa campagne natale se couvrent de fleurs blanches. Elle a une robe noire qui n'est pas forcément signe de deuil, les robes de mariées étant parfois de cette couleur pour les femmes des milieux populaires. Moins salissantes que les blanches, elles étaient ensuite portées quotidiennement.

Rien n'indique dans l'album si la photo de Marie et René a été adressée à Clovis qui, de son côté, ne donne pas signe de vie alors qu'il précisait en mai qu'il écrirait après l'attaque. En fait, selon l'anonyme, peut-être un officier du bataillon, qui a publié l'historique du 28° BCA Clovis est souvent à l'attaque ou à la contre-attaque, sans véritable repos. Voici la suite du récit à partir de début juin (14): « Deux jeunes officiers.... de la 1° compagnie (celle de Clovis), trouvaient une mort héroïque dans un corps à corps furieux, en conduisant... leurs hommes à la contre-attaque... avec des pertes...». À la page suivante il note : « ... au milieu de bois épais et semés d'embûches, les 1° (encore Clovis) et 4° compagnies...participent le 21 juin à l'enlèvement de la crête....Le 22 juin au matin les compagnies du bataillon reçoivent l'ordre de reprendre l'attaque et de s'emparer des hauteurs... Relevé le 23 juin, le bataillon se reformait... » Il devait être bien mal en point.

Le 29 juin il (le bataillon) fut alerté...Après un très violent bombardement des hauteurs... l'ennemi avait réussi à s'emparer de la crête... Rapidement, les 1<sup>e</sup> (toujours Clovis) et 2e compagnies se portent à la contre-attaque...

Il poursuit cet historique très détaillé, résumé ici, le but n'étant pas de restituer un texte, mais de retracer autant que possible le périple de Clovis Garde : « Le 22 juillet .... un bombardement d'une extrême violence s'abattait ....tandis que les torpilles écrasaient les défenses ... Après trente minutes d'un feu infernal, l'ennemi s'élançait à l'assaut et refoulait momentanément les deux sections de la 1<sup>e</sup> compagnie qui occupaient le sommet du rocher. Mais il n'avait pu refouler les éléments de la 1<sup>e</sup> compagnie qui tenaient solidement les tranchées .... Encore et toujours Clovis, pour la quatrième fois.

Après un corps à corps... l'ennemi était chassé, laissant des morts sur le terrain, mais le 28e était douloureusement affecté...... La le compagnie, très éprouvée..... ». Clovis a-t-il dû lancer des grenades sur les tranchées ennemies, transpercer beaucoup d'allemands à la baïonnette, les achever?

Est-il seulement toujours vivant ? Il vit encore le 26 juillet puisque il est nommé caporal. Il ne sera pas pour autant moins au danger.

L'historique précise encore : « Sans abris, dans un sol rocheux où tout travail était presque impossible, le bataillon resta accroché aux flancs de cette crête aride. La chaleur fut constamment accablante et les grands jours d'été passaient avec une lenteur désespérante ». Après la neige la canicule et l'attente d'une nouvelle offensive.

Cette carte non datée figure parmi celles de l'été 1915.



Elle a été épinglée à plusieurs reprises et pliée en quatre, peut-être pour être placée dans une poche.



Au verso de cette photo adressée à Michel Laplaine, le frère de Marie, l'expéditeur a ajouté France car elle vient de loin, de Landshut près de Munich en Bavière où se trouve un camp de prisonniers de guerre depuis 1915. La vie y est pénible, ce qui peut expliquer la tristesse du soldat repéré par une croix, celui-ci ayant un lien avec Michel comme le montre la photo cidessous.

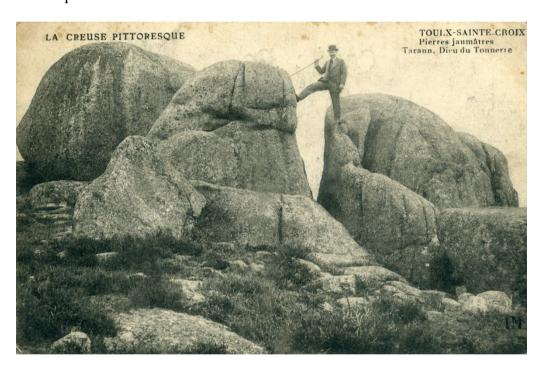


Michel est en haut à gauche.

Même si ces quatre soldats adoptent la pose guerrière que l'on retrouve sur de nombreuses autres photos, leur mine est grave. Au verso est écrit à destination de Marie : « une photo de moi ton frère dévouer »

Michel est au 38<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Or, 38 est également le nombre qui figure sur le képi de l'homme de la photo précédente : Michel et ce prisonnier se sont-ils connus au 38<sup>e</sup> R.I. ? Les deux photos précédentes ne sont évidemment pas de nature à remonter le moral de Marie, d'autant que son frère doit partir au service armé pour faire la guerre en Orient. Décrite comme « peu souriante » (19), Marie a de moins en moins de raisons de sourire, mais peut-être ne souriait-elle plus depuis début août 1914.

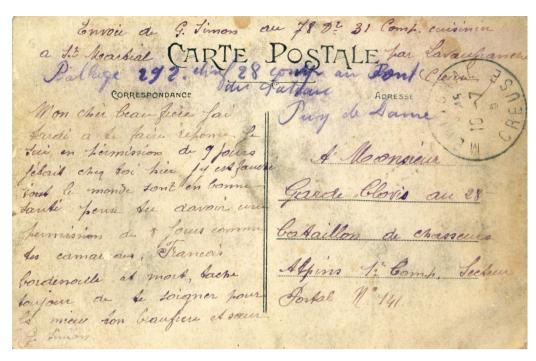
S'il n'écrit pas, Clovis reçoit du courrier de sa Creuse natale où existe un énorme chaos granitique rendant le site très touristique, ce qui, semble-t-il, était déjà le cas à l'époque. Clovis est aussi dans les rochers, mais ceux des Vosges sont très dangereux, à la différence des Pierres jaumâtres qui constituent un des coins les plus paisibles de ce département déjà très paisible. C'est toujours le même contraste : le fracas destructeur des armes pour certains, le grand calme pour d'autres.



L'expéditeur de cette carte, oblitérée le 10 juillet 1915, adresse une réponse à un courrier de Clovis en précisant : « 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, 1<sup>e</sup> compagnie », ce qui révèle qu'il y a souvent confusion entre 28<sup>e</sup> B.C.P et 28<sup>e</sup> B.C.A.

Ce soldat, effectivement plus au calme que Clovis car moins robuste vient de bénéficier d'une permission de 9 jours. C'est son beau frère, Gilbert Simon, déjà cité, maintenu auxiliaire le 11 novembre 1914, désormais mobilisé depuis fin mars 1915 car chacun doit contribuer selon ses moyens physiques à l'effort de guerre (20).

<sup>(20)</sup> Ce beau-frère de Clovis, qui a un bon niveau d'instruction (niveau 4), est affecté à Lavaufranche à proximité des Pierres jaumâtres. Il est cuisinier. À l'époque, dans ce bourg desservi par une ligne de chemin de fer étaient cantonnés différents régiments, dont le 78° R.I. de Guéret, pour des exercices et manœuvres. Ce régiment a été décimé dès le début de la guerre.



Il écrit : « J'étais chez toi hier, j'y est fauché ». Il a fauché une prairie puisque à cette époque c'est la période des fenaisons dans cette région de moyenne montagne orientée vers la polyculture-élevage à 700 m d'altitude. Ce système d'exploitation agricole familiale de petite propriété de la Haute-Combraille est alors très exigeant en main d'œuvre (21) et très pénible en l'absence presque totale de mécanisation (22). Or, le père de Clovis est décédé et son frère est à l'armée depuis plusieurs mois, tout comme la plupart des hommes du village. La solidarité s'exerce donc grâce à ce beau-frère aux capacités physiques limitées, durant une permission bien courte pour effectuer ce travail s'étalant sur plus d'un mois et mobilisant toute une maisonnée. Les fermes sont plus ou moins délaissées (23), certaines vont même disparaitre.

Il ajoute : « tout le monde sont en bonne santé », mais il n'a pas dû bien regarder Marie. En fait, presque tout le monde dissimule ou minimise : l'armée aux soldats concernant leur situation au combat, leurs repos ; les familles concernant leur état physique ou mental, mais il aurait sans doute été mal venu de dire la vérité.

<sup>(21)</sup> un faucheur peut couper environ 35 ares par jour à la faux, quelques minutes pour la même surface un siècle plus tard. L'herbe est ensuite fanée en la retournant avec une fourche à main durant plusieurs jours. Le foin est alors rassemblé toujours à la main, en andains avant de le charger, dans les mêmes conditions, dans un char à bœufs à la capacité limitée. Après un transport parfois chaotique dans des chemins pleins d'ornières, le foin est déchargé dans une grange surchauffée par les grosses chaleurs d'été puisque les toits de chaume, parfaitement isolants, ont été souvent remplacés par des toits de tuiles ou, pire, d'ardoises, qui concentrent la chaleur à l'intérieur du bâtiment. C'est un travail long et éreintant, de même pour les moissons.

À l'automne vient la récolte des pommes de terre destinées à nourrir la famille et les porcs. Il faut aussi récolter les choux, rutabagas, betteraves, raves, topinambours...qui vont améliorer la ration des animaux.

En hiver il faut nettoyer les rigoles de drainage ou d'irrigation dans les près, élaguer les haies et les arbres, faire du bois de chauffage.

Enfin il faut soigner les veaux de lait, spécialité de la région, les vaches, porcs, moutons, poules, lapins, éventuellement chevaux...

Ce système, encore largement autarcique n'autorise pas de coûteuses dépenses d'investissement en matériel agricole, mais les familles sont nombreuses dans le monde paysan et plusieurs générations cohabitent sous le même toit. Chacun contribue donc aux multiples tâches selon ses facultés. Survient la guerre qui, en privant brutalement les fermes des travailleurs les plus productifs, provoque une désorganisation profonde de leur mode de fonctionnement en absence de solutions permettant de palier au manque de main d'œuvre. Les conséquences sur les conditions de vie de ceux qui restent, en particulier les femmes, sont très négatives. Or, en août 1914 il ne reste à la ferme du Geoffreix que la mère âgée de Clovis et sa jeune épouse enceinte, dans une ferme assez importante (19)

<sup>(22) «</sup> L'évolution des machines agricoles est récente : elle date seulement d'après-guerre... L'achat de faucheuses mécaniques est une évolution encore plus récente qui date d'environ 1925. » In Alexis Gigot, Monographie géographique de Mérinchal, 1937, p 4.

<sup>(23) « ...</sup>de nombreux terrains ont... été défrichés et mis en valeur : 250 ha de 1919 à 1929. » A. Gigot.

Ce beau-frère écrit d'ailleurs au sujet de son voisin : « François Bordessoule est mort » (24), ne précisant pas qu'il est mort à la guerre, à l'hôpital de Bussang à quelques dizaines de kilomètres de Clovis (Cf. carte page 19). C'était alors l'une des principales causes de mortalité chez les jeunes hommes, mais il aurait pu mourir pour une autre raison : il y a beaucoup de non-dits dans les écrits.

Il demande à Clovis : « pense tu avoir une permission de 8 jours comme tes camarades ». Il y a donc déjà eu des permissions pour certains. Neuf jours pour celui qui est à l'arrière et seulement huit pour celui qui est au corps à corps : faut-il en déduire que plus l'homme est robuste, plus il est exposé et moins il a de permission ?

Durant cet été 1915 la situation de Marie et de Clovis va toutefois connaître une courte embellie, Clovis partant en permission. Un soldat originaire de Mérinchal écrit le 30 août : « Clovis a eu de la chance d'obtenir une permission... » (2). Il a donc quitté la chaleur accablante des pentes des Vosges, vu René, qu'il ne connaît pas, ainsi que Marie, méconnaissable. Si toutefois quelqu'un a pu ensemencer les champs, il aura aidé à la moisson.

Ce soldat ne semble pas triste, c'est bien le premier, mais c'est peut-être une photo d'avant guerre.



Selon toute vraisemblance il s'agit de Jean Garde, le frère de Clovis, dont il était question précédemment.

Comme l'indique le nombre sur son col il est au 37<sup>e</sup> régiment d'artillerie, donc à l'arrière des premières lignes, moins au danger que son frère. En septembre il va obtenir une permission (25) qui permettra de soulager temporairement les femmes à la ferme.

À son retour au front le bataillon de Clovis est un peu moins exposé. Le 25 septembre il participe à une présentation du drapeau des Chasseurs, cérémonie au cours de laquelle est prononcé un discours destiné à galvaniser la troupe, exalter la ferveur patriotique et faire accepter aux soldats le sacrifice de leur vie au nom de la patrie (26).

«Enfin, le 8 Octobre, le bataillon était relevé tout entier et allait prendre un peu de repos dans la riante vallée de la Thur, à Saint-Amarin» (14), à 10 km de Thann et à l'écart du front. En fait le bataillon passera d'abord à Oderen (26) (Cf. carte du front page 123).



Cette carte, éditée à Belfort, un peu à l'arrière du front, montrant les collines vosgiennes à l'arrière plan, circulait dès 1915 en français.

(25) Au début de la guerre, qui devait être courte, les permissions étaient exclues. Le 30 juin 1915, en particulier sous la pression de l'opinion publique, un régime de permission de huit jours est institué pour tous les soldats. Rapidement réduit à six jours en août, il permet cependant aux combattants de retrouver leur entourage après un an d'absence et, accessoirement, de faire des enfants à leur femme afin de corriger un peu le problème de dénatalité qui ne cesse de s'aggraver.

Ceux qui sont agriculteurs, comme Clovis, son frère ou son beau-frère donneront un coup de main appréciable mais insuffisant en raison de la masse de travail qui reste souvent en attente. Or, dans ce système d'exploitation agricole, si les travaux ne sont pas réalisés à temps, les résultats sont compromis : l'herbe est pourrie ou sèche, les céréales tombées à terre...

(26) C'est un morceau d'anthologie dont voici quelques extraits, tirés du journal du 28° BCP : « Je vous présente le Drapeau des Chasseurs ... c'est l'emblème unique de plus de 80 000 soldats d'élite ... Regardez le bien.

À sa hampe sont accrochées les plus hautes récompenses militaires...que vous et vos héroïques camarades lui avez gagnées. Dans ses plis lourds de renommée et de gloire flamboient les noms à jamais illustres de Sidi-Brahim (bataille en Algérie en 1845),... Ses franges sont tressées de fils dont chacun représente une action d'éclat qui suffirait à immortaliser un Drapeau.

La France est seule à posséder un tel patrimoine d'honneur Militaire. C'est pour cela que l'ennemi héréditaire, le Germain, convoite de l'asservir.

Mais vous êtes là les Chasseurs...vous savez qu'il faut dans cette guerre vaincre ou mourir.

Le devoir accompli jusqu'au sacrifice suprême, jusqu'à la mort, il faut être prêt à l'offrir à la France, comme l'ont offert…ceux qui dorment à quelques pas de nous.

Devant leurs tombes fraîches, en présence du Drapeau des Chasseurs, je fais en votre nom le serment que vous égalerez vos aînés. Et si vous êtes bien décidés à tenir ce serment vous crierez avec moi le cri de ralliement éternel vive la France, vivent les Chasseurs ».

Signé : le Lieutenant-colonel commandant de la 6<sup>e</sup> brigade des Chasseurs (dont fait partie le 28<sup>e</sup> BCP).

Ce jour-là le drapeau, emblème unique des chasseurs, est confié à la garde du 28° BCP.

Si la vallée de la Thur est riante, il n'en est pas de même de la zone de repos puisque « à leur arrivée les unités cantonnées à Saint-Amarin sont accueillies par des rafales d'obus...» (26).

Ces cantonnements sommairement aménagés, dissimulés dans les forêts, sont un peu à l'abri des tirs directs de l'artillerie allemande. Les soldats sont occupés « le 11 octobre à des travaux de propreté, le 12 à des travaux de propreté, bains, douches. Le Chef de Bataillon remet des Croix de Guerre à des gradés et chasseurs des 1<sup>e</sup> (compagnie de Clovis), 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnie. Le 13 octobre, douches et revue d'armes, remise de Croix de Guerre... à la 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> compagnie. Des chasseurs sont donc décorés dans toutes les compagnies puisque le bataillon en compte six. Ce même jour a lieu « une distribution de viande» qui améliore l'ordinaire.

Il y a aussi « des exercices de détails, des jeux de football, des lancers de grenades, ... » Il y a encore « une prise d'armes sur le champ de foire de Saint-Amarin » qui, à cette époque, était également fréquenté par les mulets destinés au ravitaillement du front.

Mais du 16 au 24 octobre la 1<sup>e</sup> compagnie est détachée près du front pour des travaux « de déblaiement..., de ramassage du matériel abandonné, de transport de munitions et sacs à terre aux tranchées de 1<sup>e</sup> ligne », ce qui n'est pas de tout repos et peut même être dangereux.

« Le 30 octobre rien à signaler » (26) (pas de perte humaine), sauf cette carte.



(26) Journal des marches et opérations du 28° BCP

Parmi les nombreuses photos de l'album, celle-ci attire immédiatement l'attention. Ces deux chasseurs du 28<sup>e</sup> B.C.P. douchés de frais et rasés de près, l'un étant probablement l'homme de confiance de l'autre et réciproquement, sont particulièrement sombres, préoccupés.

Pendant les périodes de repos des séances de photos sont organisées, d'autres chasseurs du même bataillon ayant pris la pose dans ce cadre verdoyant (27). Ils sont proches du front puisque de part et d'autre de l'arbre en arrière-plan se trouvent des barbelés ainsi qu'un piquet destiné à les accrocher.



Le verso a été en partie gommé, mais en travers se trouve un ajout manuscrit : « Buste (Homme de droite Croix de guerre) ». En fait, la photo a été utilisée ultérieurement pour réaliser un portrait de Clovis arborant la croix de guerre (28) reçue des mains du chef de bataillon quelques jours auparavant.

Il a la main gauche sur la hanche, comme en 1910 alors qu'il terminait son service militaire au 50° R.I. et qu'il posait avec un groupe de soldats originaires de Mérinchal au camp militaire de La Courtine (29). Il a bien changé depuis. Il est maintenant amaigri, hagard, le regard et l'esprit ailleurs. Ses moustaches de « poilu » ne réussissent pas à lui donner l'aspect d'un redoutable guerrier et sa fortune semble tenir dans les poches de sa vareuse et sur sa poitrine où, pour l'occasion, est épinglée sa décoration.

Clovis reconnu pour sa bravoure est, ici, aux antipodes des illustrations de propagande.

Aucune mention de sa décoration ne figure sur sa fiche matricule : a-t-il été oublié une autre fois ?

Au cours de cette période le journal du bataillon annonce la venue, une nouvelle fois, du commandant en chef, le général Joffre, qui est le plus haut responsable militaire pour le front de France. En fait, dans cette petite bande montagneuse de la Haute-Alsace reconquise par l'armée française (*Cf.* carte) se succèdent, se croisent ou se rencontrent les personnalités les

<sup>(27)</sup> Le site www. Chtimiste.com présente des photos de chasseurs du 28° BCP exactement au même endroit, avec en arrière- plan les feuillages, la grosse pierre, l'arbre, les barbelés et les piquets.

<sup>(28)</sup> La Croix de guerre instituée par la loi du 8 avril 1915 est attribuée pour récompenser l'octroi d'une citation par le commandement militaire pour conduite exceptionnelle, un acte de bravoure.

<sup>(29)</sup> Situé sur le plateau de Millevaches, à la limite de la Creuse et de la Corrèze, ce camp créé en1901, en activité depuis 1904 est alors une base arrière des armées, un grand centre d'instruction et de préparation pour le front. Il existe toujours.

plus diverses: Président de la République française, Président du Conseil des ministres, roi d'Italie, prince de Galles, ministres, députés, ambassadeurs, généraux...Ils viennent porter la bonne parole aux habitants redevenus français et sont accompagnés, protégés et honorés par les chasseurs. Clovis a donc probablement vu du beau monde, mais des responsables parfois éloignés de la souffrance des soldats et de la population civile (30).

Cette photo est énigmatique.



(30) À Thann, la ville la plus peuplée, «capitale» de cette partie d'Alsace redevenue française dénommée parfois «Territoire de Thann» le général Joffre proclame lors de sa première visite: «Je vous apporte le baiser de la France». Cette déclaration qui va rester dans l'histoire ne rend pas immédiatement les habitants plus heureux. Alors qu'au début de la guerre ils sont pris sous les bombardements de l'artillerie française, ils subissent ensuite ceux de l'artillerie allemande pendant plus de quatre ans. Thann, qui comptait près de 7 500 habitants avant guerre, n'en a plus qu'environ 3 000 en 1916. Elle est en ruine et perd de ce fait son statut de capitale.

Dès leur arrivée en Haute-Alsace les soldats français sont avertis qu'ils sont en territoire ennemi et qu'il convient donc de se méfier des espions. Les fonctionnaires de l'Etat allemand sont remplacés par une administration militaire française rigoureuse, voire répressive. Les personnes suspectes ou qui pourraient servir les intérêts allemands sont « déplacées » le plus loin possible, jusque dans le sud de la France. Certains spécialistes estiment leur nombre à 10 000 sur une population d'un peu plus de 60 000. Cette population, dont la quasi-totalité ne parle que l'allemand ou l'alsacien voit arriver des centaines de milliers de soldats français qui ne comprennent pas ce que racontent « ces boches » : au départ, la communication et la cohabitation sont difficiles.

De plus, le front qui se stabilise et devient infranchissable coupe les vallées de leurs sources d'approvisionnement habituelles depuis Mulhouse et la plaine d'Alsace restées allemandes. Les pénuries s'aggravent d'autant plus que les « libérateurs » français opèrent des réquisitions, notamment de bétail, pour ravitailler l'armée française, ce qui est mal vécu par les paysans. Le front sépare aussi les familles puisque les hommes sont partis combattre dans l'armée allemande. Ceux qui échapperont à la mort ne pourront donc revenir chez eux qu'après la fin de la guerre. Pendant ce temps leurs enfants reçoivent désormais des cours donnés par des officiers français qui enseignent en uniforme dans une langue que les écoliers alsaciens ne comprennent pas.

Le bouleversement est donc considérable et si les soldats français vivent souvent dans des conditions épouvantables, surtout l'hiver, les civils alsaciens ne sont guère à envier, contrairement à ce que tente de faire croire la propagande véhiculée à la faveur des visites de notabilités. Un Creusois du 28° BCP écrit : « M. Poincaré (Président de la République)...est venu nous rendre visite ».

Qui est ce militaire dans ce curieux uniforme (31) qui, à l'exception des bottes, ressemble un peu à celui que porte le prisonnier de guerre précédemment évoqué, mais aussi à celui de certains hommes de l'état major français installé dans la vallée de la Thur à Wesserling (32) située à trois kilomètres de Saint-Amarin ? À Wesserling se trouvait aussi un foyer du soldat : Clovis aurait-il pu le rencontrer en ce lieu ?

L'énigme s'épaissit encore si on admet que cet homme ressemble au prisonnier de guerre de Landshut, mais rien ne peut être affirmé car malgré différentes recherches rien n'est apparu évident.

L'énigme de l'homme botté demeure entière.

Et la guerre continue. Alors que l'hiver arrive « le bataillon opérait une relève sur les flancs de l'Hartmannswillerkopf...le 1<sup>e</sup> décembre. Le 3 décembre, préparatif d'attaque ... par un temps glacial » (14). En hiver les chiens achetés en Alaska tractent les traîneaux de ravitaillement ou de blessés dans les Vosges en complément ou à la place des mulets, ce qui montre l'imagination fertile des responsables. Quant aux hommes, ils doivent passer coûte que coûte et prennent le relai des animaux sur la dernière partie du trajet (33).

Après les préparatifs arrive l'attaque. « 18 décembre : 1<sup>e</sup> compagnie (Clovis) aux tranchées de 1<sup>e</sup> ligne. 21 décembre : ordre d'attaque. Toutes les vagues d'assaut bondissent en même temps...et s'élancent vers la ligne ennemie dans un terrain bouleversé et tellement boueux que les pieds ne pouvaient se décoller du sol. Des réseaux électrisés formaient une redoutable barrière. La progression est arrêtée... par des coups de feu et des grenades »(26). La journée s'achève sur une impressionnante liste de pertes humaines.

Il y a tout de même quelques succès puisque le 24 « nous tenons le rocher d'Hirzstein », bientôt perdu, puis repris... Les combats, violents, se poursuivent le 25 décembre : il n'y a pas de trêve de Noël, la guerre ne peut attendre. Les pertes augmentent, tout comme le 26. « 27 décembre : bombardement d'une extrême violence et vive fusillade » (26). Il y a beaucoup de morts et de blessés. Il en est de même le 28 décembre, le 29 ...

En définitive l'année 1915 s'achève comme elle avait commencé, par des combats acharnés, dans des conditions climatiques extrêmement éprouvantes, avec des pertes considérables chez les soldats, mais aussi chez les officiers et même les hauts gradés (34).

- (31) À Aubusson (Creuse) une importante exposition composée essentiellement d'uniformes authentiques montrait qu'en 1915, en raison des pénuries liées à une guerre qui durait plus que prévue, les soldats portaient les uniformes les plus hétéroclites, y compris des vestes de chasse et des pantalons en velours côtelé.
- (32) Les troupes françaises sont arrivées en août 1914 par le col de Bussang (*Cf.* carte du front) situé à proximité de Wesserling, dont le château a servi de siège à l'état major dès le début du conflit. C'était aussi un lieu de rencontre entre le général Joffre et un industriel alsacien du textile, camarade de promotion à l'école polytechnique, devenu un ami.

Le château est aujourd'hui à l'abandon, mais il existe un projet de rénovation. La zone des usines abrite un écomusée ainsi qu'un nouveau pôle du textile et un parc aménagé.

- Le cimetière abrite un carré de soldats fusillés pour l'exemple en 1915, dont un compagnon d'arme de Clovis, chasseur au 28° BCP, pour lequel la famille continue de demander la réhabilitation au motif qu'il n'avait commis aucune faute. Certains spécialistes estiment qu'en l'occurrence la faute incombait aux responsables militaires qui voulaient ainsi masquer leur erreur liée aux offensives à outrance ayant entrainé des pertes humaines très élevées, tout en dissuadant les survivants de toute tentation de mollesse!
- (33) Dans le journal du bataillon figure le matériel nécessaire pour l'attaque : « 100 pelles, 100 pioches, 30 scies, 30 haches (pour réaliser des tranchées), 30 cisailles renforcées (pour couper les barbelés ennemis) 100 grenades à répartir, 500 sacs à terre (pour protéger les tranchées). « On emportera le sac complet qui sera laissé au point de départ de l'attaque. Chaque chasseur emporte 1 piquet de 1,30 m pour le réseau de fils de fer, 15 m de fil de fer. L'attaque se fera sans sac, mais on emportera le fil de fer, les outils portatifs, 1 jour de vivre, 2 jours de réserve, 300 cartouches par hommes, 1 manteau au ceinturon. On emportera les sachets contre les gaz asphyxiants... dans la poche intérieure de la vareuse. »
- (34) le Lieutenant-colonel Joseph Boussat, commandant la 6<sup>e</sup> brigade des Chasseurs, auteur du discours enflammé de septembre, est tué au front d'une balle en plein cœur après avoir mis en application ses propos. Son supérieur hiérarchique, le général Marcel Serret, commandant une division d'infanterie de montagne, blessé dans les derniers jours de 1915 meurt début janvier. Le musée de Saint-Amarin, qui occupe l'ancien hôpital militaire de la 1<sup>e</sup> guerre, porte son nom et lui est en partie consacré.

## Du

Hartmanns will erkopf

au

Hartmannswillerkopf

Alors que les soldats sont toujours chargés de s'étriper afin d'atteindre les sommets des Vosges, l'entourage de Clovis lui présente ses meilleurs vœux pour 1916!



La propagande, toujours bien présente, n'est pas très futée puisqu'il est aisé de rétorquer que les soldats subissent le canon plus qu'ils ne l'affrontent.

Le chassing le 29 décembre 1918 Mon cher frère
Mon cher freie
1 7 - 2 July
1. I waste with
1 / 1 1 1 1 math dilling
et en attendant je t'embrasse.
et en attendant of in Barle-der
de tout cour. Jouis est à Barle-der
are 61° territorial 9° compagne
de Nowt coeur. Louis sompagnie Secteur 24 au 61° territorial 9° compagnie Secteur 24° est à l'arrière de son régiment jaime est à l'arrière de son régiment jaime Ca salur faire d'innovet
( anais Simones

Si ce type de carte est très présent dans les albums de cette période (35), il n'est peut-être pas du meilleur goût de la part de sa sœur Anaïs (*Cf.* p 120) d'adresser à Clovis, de qui elle semble se soucier, une illustration représentant un blessé, qui plus est au bras.

Louis, âgé de 40 ans, mari d'Anaïs, mobilisé depuis la mi-août 1914 est désormais à Bar-le-Duc (Meuse), un coin pour l'instant tranquille (36).

La carte de vœux suivante n'est pas particulièrement réjouissante non plus puisqu'elle présente des destructions.



Cette ville, située en Seine-et-Marne, traversée par la Marne, a souffert en septembre 1914 lors de la bataille éponyme. Les troupes britanniques s'étant battues à cet endroit, les éditeurs de cartes postales se sont adaptés à cette nouvelle clientèle en raison de la présence toujours croissante sur le front français de ces soldats ne connaissant pour la plupart que l'anglais.

C'est non loin de là que Clovis a été blessé au bras au cours de la même bataille: les expéditrices de cartes postales ont-elles imaginé qu'elles pouvaient remuer le couteau dans la plaie... du bras de Clovis qui en cet hiver 1915-1916 ne soignera probablement pas ses rhumatismes.

(35) Le Canard enchaîné est né pendant le conflit pour dénoncer la propagande qualifiée de bourrage de crâne, ainsi que la censure.

En 1916, il initiule un article « Sur les sentiers de l'arrière les BOURREURS DE CRANE auront leur Chef ». Voici un extrait : «...le Canard Enchaîné ouvre, entre tous ses lecteurs, un référendum pour l'élection du GRAND CHEF DE LA TRIBU DES BOURREURS DE CRANE...étant donné la crise du papier et le peu de place nous prions instamment nos lecteurs...de justifier leur choix en sept à huit lignes, au grand maximum. »

Contrairement à aujourd'hui il y avait un E majuscule à enchaîné, le journal se présentant comme « libre au bout de sa chaîne » en raison d'une sévère censure qui n'épargnait d'ailleurs pas les autres journaux.

À la décharge d'Anaïs il faut reconnaître que la population mal informée, voire désinformée, pouvait se laisser prendre à la propagande qui s'insinuait sur tous les supports écrits.

(36) Il est à l'arrière, mais c'est ce que disent d'autres soldats, Clovis écrivait à Marie qu'il était un peu à l'arrière alors qu'il participait directement à une attaque.

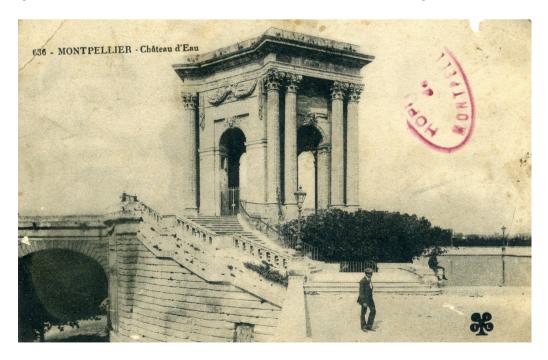
Louis ne va pas tarder à être à l'avant puisque le front va s'embraser à Verdun à partir du 21 février et que le «61° territorial » sera chargé de ravitailler les combattants qui meurent massivement dans cette autre « boucherie ».



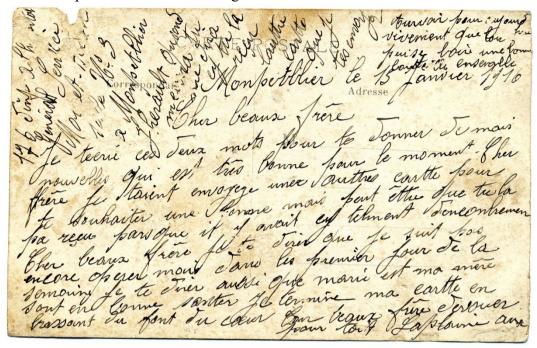
Cette voisine semble bien disposée à l'égard de Clovis et fait preuve de beaucoup de retenue en écrivant « ces maudis Allemands » avec un A majuscule alors que l'expression officielle en vogue était plutôt « ces sales Boches ».

Les Allemands sont loin d'être vaincus et reprennent même du terrain puisque « le 8 janvier 1916, situation très grave, les 1<sup>e</sup> (Clovis) et 2<sup>e</sup> sont alertées...l'ennemie s'est emparé de notre ligne avancée...au Hirzstein. <u>Le front sera tenu coûte que coûte</u> (souligné dans le journal du 28<sup>e</sup> BCP). Grosses pertes ». Pertes aussi les 9, 10,11 janvier. Courage Clovis!

Clovis, exposé au pire, avance, recule, fait du sur place dans les Vosges alsaciennes. Il voyage malgré tout du nord au sud grâce à son entourage, le contraste entre le front et l'arrière étant toujours aussi saisissant comme le montre cette carte datée du 15 janvier 1916.



Le château d'eau de Montpellier (Hérault), monument célèbre du XVIIIe siècle, se trouve à proximité d'un hôpital créé au début de la guerre.



C'est Michel qui, contrairement à son habitude, utilise les moindres recoins de la carte en attendant d'être opéré, ce qui lui donne du temps pour écrire.

Il a une otite qui s'aggrave, mais ne se plaint pas. Il adressera d'ailleurs plusieurs cartes représentant Montpellier en expliquant qu'il finirait bien la guerre dans cette ville. D'autres soldats de l'entourage de Clovis ont également des problèmes de santé ou sont déjà morts de maladie, la guerre usant prématurément les hommes.

C'est la deuxième carte adressée en peu de temps par ce beau-frère qui semble considérer Clovis comme un frère qu'il embrasse « du font du cœur ». Il précise que « marie et ma mère sont en bonne santer » et termine par sa formule fétiche « Ton beaux frère dévouer » (37).

Il ajoute dans un coin : « vivement que lon puise boire une bonne bouteille ensemble ». Par bonne bouteille, il faut certainement entendre que ce serait non pas du vin ordinaire en tonneau, mais une bouteille de vin bouché. Peut-être un bon vin de l'Hérault, sachant qu'à l'époque il y en avait aussi du mauvais en provenance du midi, qualifié de « pinard » par les soldats (38). Ce souhait, qui ne semble pas une exigence démesurée, est pourtant difficilement réalisable dans ce contexte. Michel, aux allures romantiques, a certainement besoin de rêver. Les autres aussi.

À défaut de beaux rêves, Clovis ne sera plus obligé, durant un bon moment, de faire preuve de courage pour tenir coûte que coûte. Il va même momentanément sortir de l'enfer puisque une partie du bataillon est relevée le 12 janvier 1916 pour « un long repos » (26) à distance du front. Alors que Clovis avait adressé seulement quatre cartes en 1915 selon l'album, il ne tarde pas à se manifester plus qu'à son habitude en les expédiant en rafale.

<sup>(37)</sup> À en juger par le contenu de ses courriers il semblerait que Michel soit effectivement dévoué.

<sup>(38)</sup> Au début de la guerre les soldats n'avaient droit qu'à l'eau, puis le vin fut autorisé en quantité de plus en plus importante pour soutenir le moral des troupes, mais aussi pour résorber les excédents qui avaient provoqué des crises viticoles et engendré misère et révolte dans le midi quelques années avant la guerre.

En cette année 1916, ainsi que l'année suivante, le concierge de l'hôpital de Montluçon poursuivait son commerce de boissons alcoolisées au grand dam des médecins! (In Cahiers du Bourbonnais, N° 227)

La première carte est datée du 13 janvier 1916.



La photo a été prise au moment où passe le tramway qui connaît un essor considérable au début du XXe siècle. D'autres photos de l'album montrent des tramways à Bourges, Lyon, Saint-Etienne,... comme autant de signes de modernité et de progrès.

Durant la guerre le nombre de militaires explose à Belfort, en état de siège, située à une trentaine de kilomètres maximum du front. Les soldats montent vers le front d'Alsace ou viennent en cantonnement : Clovis est-il dans cette ville ?

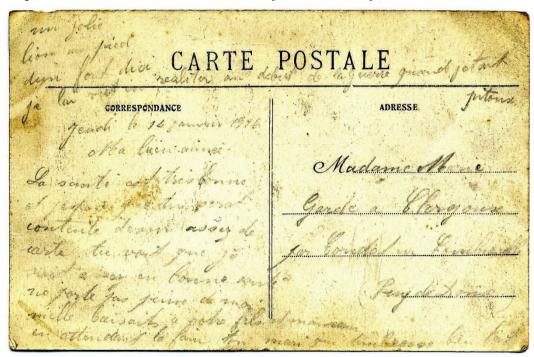


Comme souvent le verso n'apporte guère de précision si ce n'est que Clovis écrit à Marie qu'il l'aime et attend de la revoir. Il adresse la carte à Clergoux, où elle allait occasionnellement au début de la guerre auprès de sa mère, veuve et seule. Peut-être y est-elle retournée définitivement, l'absence prolongée de Clovis ne justifiant plus sa présence au Geoffreix. Marie voyage aussi, mais ce n'est sûrement pas de gaité de cœur.

La suivante est du 14 janvier.



Cette sculpture monumentale est dédiée « aux défenseurs de Belfort 1870-71» (39)



Le texte est peu lisible car il date de plus de 100 ans et Clovis écrit au crayon de papier. Mis à part les phrases habituelles : « la santé est très bonne et j'espère que tu serat contente d'avoir assez de cartes... ne porte pas peine de moi... », il y a aussi « mille baisaits à notre fils », ce dernier n'étant plus un inconnu pour son père.

Clovis tente une nouvelle fois de rassurer Marie qui est soulagée lorsqu'elle reçoit une carte puisque c'est une preuve de vie. À l'inverse, l'absence prolongée de courrier engendre l'inquiétude.

<sup>(39)</sup> Lors de la guerre franco-prussienne de 1870-71 les troupes françaises résisteront aux bombardements et assauts de l'ennemi à Belfort et ses environs. Ce petit territoire sera donc laissé à la France, le reste du département du Haut-Rhin annexé par l'Allemagne. Le lion symbolise la résistance des défenseurs.

Dans un coin il ajoute : « un jolie lion au pied d'un fort d'ici je lai vu en réaliter au début de la guerre quand j'était pitoux.» (40) Il a vu le lion, dans de mauvaises conditions en août 1914, alors que son régiment battait en retraite avant d'embarquer pour la bataille de la Marne.

Les forts, nombreux, ont été construits avant et après la guerre de 1870, pour protéger la France d'une invasion par la trouée de Belfort. Clovis évoque probablement la citadelle surplombant le lion. Elle existe toujours et se remarque bien depuis l'autoroute qui mène à Mulhouse et, au-delà, en Allemagne.

Est-il effectivement à Belfort relativement à l'abri des bombardements d'où il peut voir la ligne bleue des Vosges, frontière entre la France et l'Allemagne, théâtre de violents combats ?

Ce n'est pas la carte ci-dessous datée du 19 janvier qui va apporter la réponse.



Clovis n'est pas en Belgique, pas même dans le «... dernier lambeau.. », c'est-à-dire le minuscule triangle de territoire non envahi par l'armée allemande, coincé entre le front au nord, la frontière française au sud et la mer du nord à l'ouest (41).

<sup>(40)</sup> À l'époque le pitou est un jeune soldat débutant et encore naïf, ce que n'est plus Clovis.

<sup>(41)</sup> L'attention de Clovis a-t-elle été attirée par cette représentation du couple royal posant dans le sable du bord de mer ? S'est-il intéressé à la situation hors du commun de ce roi des Belges appelé le roi soldat, qui passait ses troupes en revue sur la plage et a toujours refusé de quitter ce petit morceau de Flandre belge non occupée jusqu'à fin 1918, date à laquelle la Belgique libérée retrouva sa souveraineté ?

Le gouvernement belge se refugie près du Havre à l'automne 1914, tandis qu'Albert I<sup>er</sup> et Elisabeth s'installent dans *« le dernier lambeau »* au bord de la mer du nord dans une villa promue palais royal, au sein d'un petit village de pécheurs qui devient la nouvelle « capitale ». Ce village, aujourd'hui station balnéaire connue et fréquentée pour son immense plage, s'appelle La Panne!

Les soldats devaient cependant se satisfaire des seules cartes disponibles, celles-ci n'étant pas toujours en rapport avec le lieu où ils se trouvaient.

Au verso figure la mention : « Carte vendue au profit de la Ligue Internationale pour le relèvement du Culte en Belgique - 0,25 cent. ». Le siège de cette ligue était alors à Paris.



Cette organisation, mentionnée en haut à droite, militait en faveur du développement d'un catholicisme combatif auprès des réfugiés belges et des soldats du « denier lambeau ». Pour cela elle utilisait, notamment, l'image emblématique du couple royal lui permettant à l'occasion de collecter quelques fonds. Cette méthode s'apparente en fait à une opération marketing qui en français peut se traduire par orientation client (42).

Clovis, qui signe cette fois Clovis Joseph, écrit : « Ma cher bien aimée Marie ... bientôt que je serait auprès de toi pour quelques jours ... » : Va-t-il en permission ?

(42) Les clients achetant la carte de cette ligue, patronnée par un religieux belge, ont été bien orientés puisque elle est très répandue. À la différence des cartes rares, commercialisées à des prix faramineux, elle se vend actuellement seulement 1 ou 2 €. La Ligue fut approchée par des organisations d'extrême droite comme l'Action française, assez influente pendant la guerre et l'entre-deux-guerres. Le haut clergé finit par s'inquiéter de ce militantisme idéologique d'une ligue au service de l'église. En conséquence, ses activités furent suspendues après guerre.

Un mouvement ultra catholique se développa également dans la société française, se faisant le relai des milieux qui n'acceptaient pas la séparation des Eglises et de l'Etat, suite à la loi de 1905. Il était principalement patronné par une religieuse, prétendant s'être fait confier une mission par le Christ. Elle tentait de convaincre les autorités, en l'occurrence des républicains laïques opposés à la présence du cœur-sacré de Jésus sur la bande blanche du drapeau national, emblème assez présent chez les soldats qui le portaient parfois sur eux car il était censé les protéger. Cette religieuse fit à l'époque la déclaration écrite suivante aux autorités militaires : «... je demande aux braves petits soldats de France, jusqu'aux généraux qui sont aux armées, de déployer le drapeau du Sacré-Cœur malgré les défenses formelles qu'on fera autour d'eux, et que tous, officiers et soldats aillent de l'avant. Je leur promets la victoire. La franc-maçonnerie, le gouvernement actuel, seront châtiés; Non Satan aura beau faire, jamais la France ne lui appartiendra ». La guerre n'arrêtait donc pas la lutte d'influence entre laïques et certains milieux catholiques.

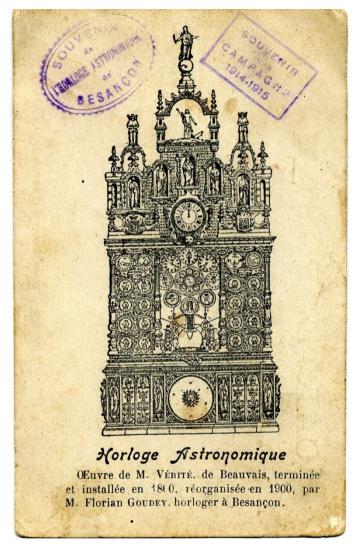
Les autorités religieuses, jusqu'au niveau du pape, finiront par suspecter ce mouvement. Les autorités civiles ne rencontreront donc pas de réelles oppositions lorsqu'en 1917 elles interdiront l'apposition de tout emblème sur le drapeau national au nom de la liberté de conscience et de la neutralité religieuse de l'Etat français, alors que la pratique s'était déjà répandue. L'emblème resta cependant très présent dans les églises où les prêtres étaient libres d'agir.

Cette opposition se manifestait à Mérinchal où le maire était depuis longtemps en guerre contre le curé qui officiait à cette époque, curé qui, depuis toujours, « était en guerre contre tout le monde » (19) et ne dédaignait pas, armé de ses seuls poings, combattre les anticléricaux. Condamné par la justice des hommes après une altercation violente avec un contradicteur, il se posa en victime auprès de la justice de Dieu, écrivant à l'évêque du diocèse : « je pardonne de tout cœur à mon malheureux meurtrier, heureux d'avoir été jugé digne de verser mon sang pour le nom du Christ. Dès le coup reçu, j'ai offert de bon cœur à Dieu le sacrifice de ma vie pour l'expiation de mes pêchés, le salut de l'Eglise et de la France » (in La Croix de l'Isère, fév. 1916). Il vécut cependant jusqu'en 1923!

Plusieurs autres cartes présentent ces courants ultra, qualifiés aussi « d'intégristes », à la communication apparemment bien élaborée, mais elles ne reflètent pas vraiment les relations entre l'Eglise et l'Etat puisque le conflit marqua, au contraire, le début de la réconciliation dans le cadre de « l'union sacrée » qui devait rassembler la nation tout entière dans la guerre.

La carte suivante peut laisser supposer que Clovis poursuit son voyage par Besançon où il a peut-être visité la cathédrale qui renferme un joyau.

Le recto porte deux tampons dont un avec la mention « souvenir de la campagne 1914-1915 » : elle date donc de l'année 1916. Elle ne donne pas plus d'information, le verso étant vierge, mais elle pouvait être accompagnée d'une lettre dans cette période de repos complet qui dégageait du temps pour écrire.



L'horloge astronomique de Besançon (Doubs) est dotée d'un mécanisme précis et complexe de plus de 30 000 pièces. Les 57 cadrans, à peine visibles sur cette carte, fournissent de nombreuses indications : calendriers, mouvement des planètes, éclipses,... Ce chef-d'œuvre ne pouvait qu'attirer l'attention d'un homme qui n'avait probablement jamais fait de tourisme, sauf grâce aux cartes postales et à cause de la guerre.

La carte ci-dessous étant datée du 8 février 1916, il s'est écoulé trois semaines depuis l'expédition de celle, également datée, représentant le couple royal belge : va-t-elle permettre de localiser enfin Clovis ?



Elle est également très répandue, mais au moment où Clovis l'adresse à Marie elle n'est plus d'actualité puisque l'Exposition Internationale a eu lieu deux ans plus tôt (43).



Clovis est-il allé à Lyon? Rien ne l'indique. Décidemment, il est difficile de le suivre! Ce qui est sûr, c'est qu'il vient de « Besançon et il est à Héricourt peut etre jusqu'à demain ou après demain.» Il ne sait donc pas vraiment quand il partira.

(43) Cette exposition qui s'est déroulée du 1° mai au 1° novembre 1914 a évidemment été perturbée par la guerre. Les pavillons allemands et autrichiens furent fermés et leurs biens séquestrés. La mobilisation envoya au front une bonne partie du personnel, ainsi que les cavaliers présents sur la photo. Les locaux furent réquisitionnés et reconvertis pour les besoins de l'armée. Ce ne fut donc pas un succès et il restait probablement un stock de cartes postales non écoulées dont Clovis a pu éventuellement profiter presque deux ans plus tard, en 1916.

Les soldats avaient souvent des difficultés à se procurer les cartes souhaitées par les familles, ils achetaient donc celles qu'ils trouvaient, parfois sans rapport avec l'endroit où ils étaient. Un autre Creusois du 28° BCP, François AUBERT, originaire d'une commune proche de Mérinchal, écrivit un jour à sa jeune sœur qui réclamait toujours plus de cartes d'Alsace : « Le village le plus près où l'on pourrait trouver quelque chose est à une journée de marche. » En revanche, il lui avait adressé un edelweiss cueilli en montagne. (Cf. Sannat Histoire et Patrimoine qui retrace le parcours de ce chasseur et permet ainsi de mieux connaître le périple de Clovis)

À Héricourt, située à 10 kilomètres de Belfort, Clovis « ne se fait pas de mauvais sang pour le moment » ce qui signifie qu'il pourrait s'en faire à nouveau puisqu'il revient en direction du front. Heureusement il va à « la compagnie qui est au repot complet ».

Ce long repos était très différent de ceux dont il avait bénéficié à Saint-Amarin ou dans d'autres camps plus ou moins proches du front. Pour désigner le véritable repos accordé aux unités durement engagées, l'armée utilisait alors l'expression « Grand repos », qui éloignait un certain temps les soldats de la brutalité de la guerre, permettant un certain relâchement afin de tenir physiquement et nerveusement. D'après la carte d'un voisin, Clovis fabriquait des bagues durant ses repos « complets » : c'était un manuel.

Il n'est peut-être pas allé à Lyon, mais il connaissait des gens de sa région partis dans cette ville (44) et a pu choisir l'illustration pour cette raison. Plusieurs cartes adressées à Marie figurent d'ailleurs dans l'album dont cette vue, non datée, de Notre-Dame de Fourvière censée protéger de la guerre.



Malgré l'abondance des cartes, Clovis n'écrivait manifestement pas pour l'histoire puisque celles expédiées depuis début janvier, plus ou moins en rapport avec le lieu où il se trouve, ne donnent que des informations très fragmentaires. À défaut de certitudes il reste les suppositions : il a emprunté, dès la relève du 12 janvier 1916, la partie de ligne de chemin de fer tenue par l'armée française pour rejoindre Belfort où il s'est arrêté, puis il a continué son voyage, passant à Besançon. Dans les trois semaines qui ont suivi, il a pu aller par le train jusqu'à Mérinchal, embrasser, comme il l'écrit, la famille et Marie et éventuellement être présent pour le premier anniversaire de son fils le 4 février et le 22<sup>e</sup> de son épouse le 5. En ce 8 février il retourne vers le font d'Alsace.

L'information est tout de même intéressante puisqu'elle indique qu'après presque un mois de déplacements, il ne partira pas pour autant au combat.

En fait la situation avait changé sur le front du Hartmannswillerkopf. De décembre 1914 à janvier 1916, l'objectif tant pour les Français que pour les Allemands était de conquérir les

Avant guerre, de nombreux hommes de la région natale de Clovis partaient travailler à Saint-Etienne ou Lyon. Les célèbres maçons de la Creuse, qui pouvaient être du Puy-de-Dôme, comme Michel, allaient chercher fortune là -bas. C'est probablement la raison pour laquelle ce dernier, maçon avant guerre à Saint-Etienne, était au 38° régiment d'infanterie basé dans cette ville. C'était la « Belle Epoque», mais pas pour tout le monde car la plupart de ces migrants vivaient dans des conditions misérables, c'est pourquoi l'un des thèmes de l'exposition de Lyon portait sur l'amélioration de l'hygiène, de la qualité de l'habitat et plus généralement des conditions de vie. Plusieurs cartes de l'album traitent d'ailleurs de la misère des taudis. Ces migrants revenaient parfois chez eux avec des idées républicaines, socialistes, anticléricales, pacifistes ...

sommets, véritables postes d'observation. Or, lorsque l'un des deux belligérants avait au prix d'énormément de sang atteint ce but, leurs soldats se retrouvaient presque immédiatement sous le déluge de l'artillerie ennemie. Ils devaient donc souvent redescendre sur les flancs de la colline pour échapper un peu aux obus. En définitive à quoi bon arriver au sommet si c'est pour rebrousser chemin et finalement ne rien conquérir. Cette stratégie, qui ne changeait pas le cours de la guerre, semble insensée pour certains spécialistes et fut donc plus ou moins abandonnée.

Chard est la commune voisine de Mérinchal où habite Anaïs, une des sœurs de Clovis dont le mari, Louis est à Bar-le-Duc, ce qui permet de dater approximativement cette carte.



Anaïs mentionne différentes dates au verso pour expliquer qu'elle a envoyé plusieurs courriers et que la carte expédiée par Clovis en janvier « a mis longtemps pour parvenir ». Elle craint que ses envois n'arrivent pas et précise qu'elle écrira encore s'il le faut. Il semblerait d'ailleurs que les expéditeurs adressent d'autant plus de courriers que les réponses qu'ils attendent, tardent à venir. De cette façon ils asphyxient encore davantage la poste et rallongent un peu plus les délais d'acheminement, d'où une difficulté supplémentaire pour estimer les dates de réception de ces courriers.

La difficulté s'accroît encore du fait que le texte, taché, est peu lisible.

Anaïs a expédié un colis « qu'on avait droit d'envoyer gratis » (45), mais elle n'a guère « confiance » qu'il lui parvienne. Elle lui fait donc l'inventaire détaillé du contenu : « un petit bout de saucisson, 2 (chiffre peu lisible) boites de conserves, une tablette de chocolat et ce

qui ne peut pas gâter (plusieurs mots sont illisibles) un petit flacon de rh (seules les deux premières lettres de ce dernier mot sont lisibles), puis elle ajoute « on ne doit (supposition car ces trois premiers mots sont presque effacés) pas envoyer d'alcool mais je l'ai fait quand même (46) »: c'est donc du rhum (47). Dans le colis se trouvent aussi « quelques petites noisettes » (48). Dans un coin elle termine par une phrase en grande partie illisible, mais où figure le mot « tranchées » et « il dit (Louis) qu'il n'entend plus les obus », ce qui signifie qu'il les a entendus et qu'il était alors près de Verdun où une terrible bataille a commencé le 21 février. En raison des délais d'acheminement du courrier, il est donc possible de risquer une hypothèse : la carte a peut-être été expédiée en février ou mars 1916.

La carte suivante pourrait être de la même période.



- Pour le jour de l'an 1916 les familles pouvaient adresser gratuitement aux soldats un colis qui ne devait pas dépasser un kg, ce qui a dû encombrer encore davantage la poste. Celui d'Anaïs est parti il y a probablement plus d'un mois et demi, d'où ses inquiétudes. Pour cette raison, les familles de la région utilisaient parfois le chemin de fer, désormais plus pratique.
- (46) Ce comportement est surprenant à l'époque, en particulier chez une femme de 34 ans, sœur de Clovis, supposée ne pas prendre d'initiative, encore moins braver les interdictions. Le slogan « il est interdit d'interdire » n'est d'ailleurs apparu que cinquante ans plus tard! Certains spécialistes prétendent toutefois que la guerre engendra de la désobéissance en obligeant les femmes à assumer des responsabilités alors qu'elles avaient jusqu'alors peu de droits.
- (47) Au risque de paraphraser un célèbre humoriste il faut constater que l'alcool est interdit, mais le vin autorisé, et même recommandé!
- (48) En Combraille, région de bocage, les haies étaient autrefois en partie constituées de noisetiers sauvages portant de petites, mais délicieuses noisettes servant, notamment, à la réalisation du gâteau « le Creusois ».

Malheureusement, à cause de sa manie de l'autocensure a posteriori, Marie a gratté le début et la fin de son texte effaçant éventuellement la date. En réalisant ce volumineux album elle n'avait sans doute pas l'ambition de passer à la postérité, mais assurément la volonté de laisser des traces de vie. Elle ne voulait toutefois pas laisser toutes les traces, alors elle a beaucoup gratté, éventuellement pour masquer ses sentiments qui transparaissent malgré tout dans le choix de cette illustration.

Je l'écrit ses quelques lignes pour le donnait signe de vie Boute la famille est en parfaite santé et le désire de tout mon cœur put tue soit de même . Je tous fait parlir un mandat le lendemain que j'aie en fatettre

Après la nourriture de sa sœur, Clovis va recevoir l'argent de sa femme. Il y a donc une relation directe entre les deux cartes qui montrent que les familles, tout comme la croix rouge, portaient secours aux soldats.

Les victuailles d'Anaïs, si elles arrivent, vont permettre d'améliorer l'ordinaire car la soupe du soldat ne doit pas être trop grasse à en juger par l'état de Clovis qui ne souffre pas d'embonpoint, l'approvisionnement étant problématique sur ce front difficile d'accès, surtout en hiver. Quant au mandat de Marie il va fournir l'argent de poche, la solde n'étant pas bien importante (49).

L'expression « effort de guerre » prend ici tout son sens, un effort désormais plus ou moins consenti (50).

En mars « nouveau cantonnement à Saint-Amarin.» (26) : Clovis s'approche une nouvelle fois du front, ce que sait et redoute son entourage comme l'indique la carte suivante expédiée le 7 mars 1916.

<sup>(49)</sup> Selon les sources les sommes sont très différentes, certains chiffres semblent même totalement fantaisistes, les plus vraisemblables étant les suivants : 25 centimes par jour, auxquels s'ajoutent 50 centimes par journée au combat. Les soldats disposaient en plus d'un « pécule », somme mise en attente, sorte de livret d'épargne. 25 centimes représentent la valeur de 500g de pain ou 5 timbres-poste en 1914. Les soldats bénéficiaient toutefois de la franchise postale, mais cette somme donne une idée du pouvoir d'achat de la solde d'un soldat.

<sup>(50)</sup> Lors de l'une de ses conférences, portant sur l'année 1916, Philippe Quignon-Richard évoqua la lettre d'un soldat originaire de Mérinchal qui, au bout de 18 mois de front, ne supportait plus l'effort et rejetait la guerre. Par écrit il interdisait donc à son épouse de participer à l'effort de guerre en portant ses pièces d'or à la banque pour les échanger contre des billets. Ses arguments étaient à peu près les suivants : plus le gouvernement disposera de pièces d'or et plus il achètera d'armes, plus il achètera d'armes et plus la guerre sera longue, plus la guerre sera longue et plus il y aura de morts au combat, plus il y aura de morts et plus il risquera d'en faire partie.

En revanche la position de Clovis, au sujet de la guerre, n'apparaît pas nettement à travers les cartes de l'album.



C'est à nouveau Michel qui répond à une lettre de sa sœur Marie et dit son soulagement d'avoir des nouvelles, « surtout de mon beaux frère car on diser qu'il avez été blesser ». Il ne précise toutefois pas comment il a appris cette nouvelle, ou plutôt cette rumeur.

La rumeur va être infirmée par l'intéressé lui-même qui adresse une carte rassurante à Michel. Ce dernier écrit à nouveau le 17 mars, dès réception du courrier de Clovis.



Clovis faisait visiter Montluçon grâce aux cartes postales, Michel fait visiter Montpellier, La Tour des Pins étant un vestige des remparts du moyen-âge.

Cest visit gut e est un pour de la main faire du faire de la sont en faire de la faire de

Michel écrit qu'il est heureux d'apprendre « que tu soit en bonne santé ». Il ajoute : « j'en est encore pour un mois pour guérire a font enfin pendant ce temps la guerre finira peut être ... tu me dit aussi que ton ainer (René) commence a marcher c'est bien tant mieux le pauvre petit ange je t'assure que ma sœur en fait de ?chaque fois quel mécrit elle men parle mais seulement elle voudrait que son papa soit avec eux enfin il faut espérer quel finira bientôt cette maudite guerre elle fait tant de victimes de toute les manière tu me dit de bien me soigner mais je tassure que je me soigne bien j'ai à faire avec une bonne sœur » dont il se méfie un peu comme il l'écrira à Marie qui a remercié cette religieuse pour les bons soins prodigués à son frère.

Il poursuit : « Tu me dit quil fait pas bons au front... A Montpellier... il fait soleil mais c'est vrai que c'est un pays chaud ». Clovis qui évoque en fait les conditions météorologiques, non les conditions de vie au front, semble attentionné à l'égard de Michel. Ce dernier termine par « Ton frère qui t'estime et pense souvent a toit ».

« 22 mars : le 28<sup>e</sup> relève au Rehfelsen le ... ». Clovis est désormais de retour au Hartmannswillerkopf où il a déjà combattu. « Au Rehfelsen la terre est rare, et c'est au milieu d'éboulis et de rochers qu'il fallait créer des lignes de défense et des abris. Le tir de l'artillerie ennemie était...plus meurtrier ... car sur ces rochers les effets des obus étaient terribles.» (14)

« 26 mars : ...le 28<sup>e</sup> sera mis dans les tranchées de 1<sup>e</sup> ligne (26) ». Clovis va maintenant être à nouveau exposé au danger.

Le 27 mars 1916 il écrit à Marie sur une carte particulièrement originale.



Au texte initial « on est sûr de prendre bien mieux qu'un poisson quand un cœur tendre pend à l'hameçon » il a ajouté « comme toi ma bien aimé ». Il adresse un message d'amour.



Le texte, presque illisible, est enserré dans un écheveau de fils rouges autour du poisson et de fils noirs autour du cœur : ce travail de couture de précision a-t-il été réalisé après rédaction du texte par un homme doué manuellement ?

« Me voila que je peut passé le 1<sup>e</sup> avril sans…le te faire courir… » écrit Clovis qui ajoute « …je part… » pour des tranchées très peu sécurisées.

« 27 mars : une petite opération doit avoir lieu demain » selon le journal du bataillon. Il s'agit d'un bombardement et d'une attaque finalement reportés.

Les Allemands prennent alors l'initiative puisque le «  $l^e$  avril de 6 h 30 à 11 h l'ennemi a violemment bombardé nos positions de  $l^e$  lignes, particulièrement celles du Rehfelsen...Sérieux marmitage... sur les  $l^e$  (Clovis) et  $l^e$  compagnies (26). Un tir effroyable s'abat sur nos tranchées, qui, prises d'enfilade et de face, sont rapidement nivelées. Les abris s'effondrent sous les rafales, ensevelissant hommes et matériel. Tous les chasseurs... ont été tués ou blessés..., un obus tue deux caporaux, il reste seulement un survivant blessé juste à côté d'eux. Vers 11 h 30, le bombardement diminue. Un officier gagne alors le poste du survivant et lui lance :

- Comment, ... tu es blessé et tu restes quand même ?
- Il faut bien que quelqu'un veille, mon lieutenant, les autres sont tous morts! » (14)



Un très mauvais poisson d'avril, une terrible nouvelle pour l'entourage, un destin tragique, des vies brisées.

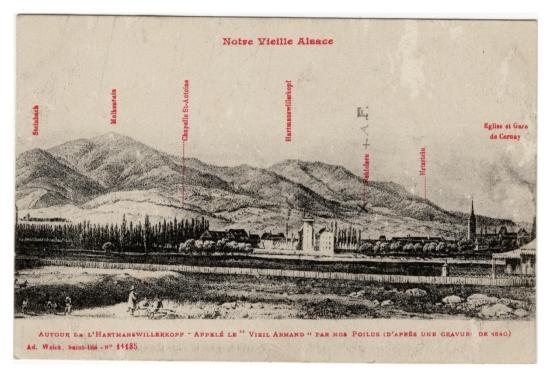
Joseph, qui signait le plus souvent Clovis, est l'un des deux caporaux morts (26) en ce matin de printemps après avoir adressé à son épouse un poisson rouge comme le sang associé à un cœur bordé de noir, un cœur en deuil ! C'est désormais un héros, inscrit au livre d'or (51).

(51) Le livre d'or ayant été créé en 1919 le document ci-dessus est postérieur à la guerre.

Elviris seulement, ainsi qu'il est mentionnée dans le Nicempost de l'acte ii contre l'actleur incomplée sur le pontifle.  duisont : le défent ne le discernai mil lund cont quatre.  duise : soft donne et l'est donner lier à elférim élai l'estant l	de sui fran hour Auguste Boyer Main de Meinchal Storthy  + & a continue of the first of sophimbre 1.  \$ a defund blank prienomina Joseph Clovis et m	Einfrank den mit rage mit Ration er remois is son on affrank Lalain  Hollie  Hjudhe mid ned tent sein à quate hum;	Garde Joseph clovid Is: and eggs.
emportebacte i contre Vailleur incomple sun la promet vous Eacentine Robert Jones interes and militarie, sequi, Robert et is contre Value sun la pomethe sun alime de M. Sa contine Robert, Jones interface militarie, sequi, se especial sus la especial super la mai la se de sun entre en de en de especial se en de en entre en especial se en entre en especial se en entre en especial de entre en est en est en entre en est en entre en est en entre en			ovid
Lacentine Rolant Hous !	au 28º 13º de chasseur à frier de bournier Jeorges - cl. 14. 3º de, au nême 130° tennem, qui une repui avec moi apris bestieu. S'officie ffer 50 officie de état ciril, signi Viillermer. Ses tenne de juis de first de forme de for	Joseph et de Conclun anne Manie épaine de Rehlehen (He Rhin Cor de Wattroeder Cle James foseph et de Conclus anne Manie épaine de Conclus anne Manie épaine de Conclus anne Manie épaine de Conclus anne de constance de la Guerre nous n'ajons fra nous transporter aupri de la personne décède et assure de la querre nous n'ajons fra nous transporter aupri de la personne décède et assurer de la querre nous n'ajons fra nous transporter aupri de la personne décède et assurer de la querre nous n'ajons fra nous transporter aupri de la personne décède et assurer de la réalité que dégà.	Le premier du nivis d'avril mil neuf cent seize, à neuf heures du matin étant au rocher du Kehfelsen (Ht Schin) en de Vadhweiler Quete de clarate Jauff claris, Réfinal au 28; hatailler de chaiseurs à find ve 1 met 01085. Ne à Mérinelal, canton de Croeq (Grenze) de dée nit nêt l'în de quet quet au 1 met net l'in a dernier lieu à Mérinelal (Créange) de la lite de l'in le glate.
iters are militarie, beque les intensant militarie de 8.	ournier Georges - cl. 19.  Sofficiet for 37 officier de cohie cohie con 19.	er du Richfeben (Hills es du malin han mile de 1 estatur de Cafelina de le la Guerre nous n'avons 1	mil neuf cent seize, a
Medin - Vi pur l'anie le 29 jantie mai	Giran Felize d. 1. Get d., au même 4 L'état ciril, signi: Vi	felsen He Rhin Corde Walt veeller de James har suite de Lui a l'ennemi. Tils de feur Bafliste de l'en vous transporter aupris de descriptions of la la la de de l'en l'en l'en l'en l'en l'en l'en l'e	cent seize, à muf heures du makin or de Wathwider nal au 28° hatailler de chouseurs à fined ve enseigh le die n't El 12 aire quat-

Le lieu de décès est précisé par : «Rocher du Rehfelsen ». En revanche le lieu d'inhumation ne figure ni sur cette transcription de l'acte de décès, ni sur le document de la page précédente.

Une semaine après la mort de Clovis un Creusois du 28<sup>e</sup> BCP, François Aubert, déjà cité, (43) dénicha l'illustration ci-dessous montrant les très convoitées collines vosgiennes depuis la plaine d'Alsace alors allemande.

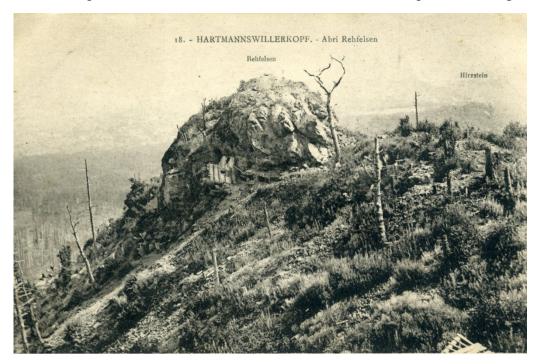


Il ne pouvait donc voir le Hartmannswillerkopf sous cet angle, mais avait, par ses initiales, mis en exergue le Rehfelsen où il avait survécu aux bombardements allemands, demandant à sa jeune sœur destinataire de conserver précieusement cette carte postale en souvenir.

Il ne tarda pas à disparaître dans la tourmente des combats. Après-guerre sa mère alla se recueillir au cimetière militaire, puis fit rapatrier son corps, ainsi que la croix de bois de sa tombe. Sa sœur, très attachée à lui, conserva ses cartes postales dans un album. À l'occasion de la commémoration du centenaire de la Grande Guerre, les descendants de cette dernière honorèrent ce chasseur et partirent sur un chemin de mémoire les conduisant notamment au Hartmannswillerkopf.

Des pleurs aux fleurs du chemin du souvenir.

Clovis est mort au pied de ce rocher, tué à l'ennemi selon une autre expression en vigueur.



Après s'être battu au sommet du Hirzstein tout proche l'hiver précédent, il a subi le canon et a été fracassé par l'explosion d'un obus, enseveli sous les rochers avant même de combattre, dans un paysage de forêt totalement dévastée par les bombardements (52).

Cet abri était une redoutable forteresse ennemie, vue ici depuis les lignes allemandes puissamment fortifiées. Il y avait « trois Rehfelsen : du bas, du milieu et du haut. Tous trois étaient des rochers fortifiés, creusés de galeries et truffés de nids de mitrailleuses » (53).

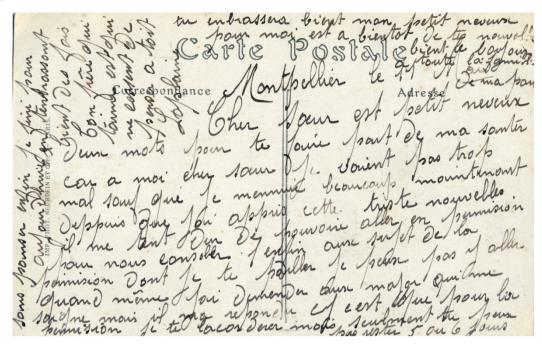
Quel contraste entre les deux photos!



(52) Cette carte vierge au verso date de l'immédiat après guerre. Le grand-père maternel de l'auteur de ce document, qui effectua une partie de son service militaire en 1921 au Hartmannswillerkopf, déclara : « trois ans après la fin de la guerre presque rien n'avait repoussé sur la zone du front ».

<sup>(53)</sup> Robert Lenhardt, Président de l'association « Les Amis du Hartmannswillerkopf ».

Un mois après la mort de Clovis la nouvelle est connue de l'entourage puisque le dévoué Michel adresse à Marie une magnifique vue de ce lieu situé près du château d'eau de Montpellier.



Datée du 11 mai elle est destinée à sa « cher sœur et petit neveux ...Je vaient pas trop mal sauf que je mennuie beaucoup maintenant que j'ai appris cette triste nouvelle. Il me tarde ? de pouvoir aller en permission pour nous consoler ». Le major (médecin) accorderait bien la permission, mais il répond à Michel : « tu peux pas rester 5 ou 6 jours sans panser » (sans soins).

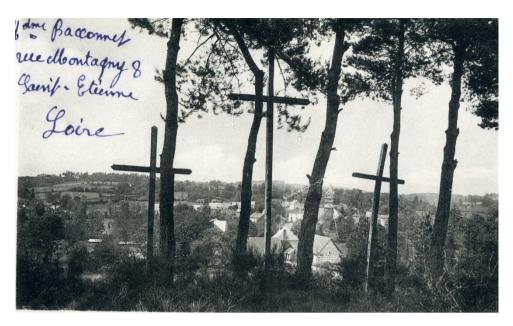
Michel termine par « Ton frère qui taime et ne cessent de penser à toi ».

Un mois plus tard il adresse à Marie une nouvelle carte de Montpelier. Il écrit : « C'est souvent que je vais le visiter çe chateau d'eau », en attendant de « passer la commision de réforme ». Il traîne toujours son ennui, c'est-à-dire sa douleur, celle des oreilles et probablement celle de l'esprit. Clovis était son beau-frère, mais vraisemblablement aussi son frère de cœur.

Maintenu au service armé, ce frère aimant n'ira pas dans l'immédiat consoler sa sœur.

Sauf exception, l'album ne comporte plus de cartes de la famille de Clovis ou des voisins. Plus de courriers de Françoise, Anaïs, Jean, Gilbert, Alphonsine.... Les cartes lui étaient toutefois auparavant adressées afin de le soutenir, de la part d'un entourage qui avait pleinement pris conscience de ses terrifiantes conditions de vie, ou plutôt de survie, ce qui peut expliquer l'abondance des échanges de correspondance et les petites attentions à son égard pendant ces longs mois. Pour ses proches il était peut-être d'autant plus difficile d'écrire que les grandes douleurs sont souvent muettes et que le rapatriement des corps dans la commune d'origine était interdit, rendant le deuil plus pénible.

Hélène, originaire de Clergoux, habitant à Saint-Étienne (Loire), dont le mari est à la guerre, ne resta cependant pas muette, mais est-ce à cette époque qu'elle adressa à son amie Marie la carte ci-dessous, non datée ?



« J'aurez voulu rester auprès de toi en ses moment si pénible...» écrit-elle au verso, hélas en parfaite concordance avec le recto montrant le calvaire de Condat-en-Combraille.

Après la mort de Clovis la « maudite guerre » était encore loin d'être finie contrairement aux espoirs des uns et des autres, en particulier de Michel qui adresse une nouvelle carte à sa sœur afin de la soutenir.



Encore un tramway dans cette ville, située à 10 km de Saint-Etienne, qui produisait des aciers spéciaux durant la guerre. Michel y a été soigné.

À l'été 1917 souffrant d'otite aggravée de mastoïdite, il sera reclassé au service auxiliaire, puis finalement détaché dans une entreprise de sa commune natale, non loin de Marie.

Pendant ce temps le 28<sup>e</sup> BCP resta au cœur des hostilités. Son historique (14) s'achève sur une liste interminable d'environ 1 800 morts, dont Clovis. Or un bataillon de chasseurs comptait théoriquement 30 officiers et 1 700 hommes, ce qui montre que l'effectif était constamment

renouvelé à cause des pertes humaines. Surnommés les « diables bleus » en Alsace par les allemands en raison de leur combativité, ils subirent des pertes effroyables. Le Hartmannswillerkopf, dont le sommet changea huit fois de mains durant le conflit, fut d'ailleurs surnommé « la mangeuse d'hommes » ou la « montagne de la mort » par les soldats. Un officier écrira à ce sujet : « Je n'ai jamais vu pareil charnier et dans les années suivantes, je ne verrais pas, même à Verdun, pareil entassement de cadavres en un terrain aussi chaotique sur un si petit espace! » (55).

Enfin, le 11 novembre 1918 le fracas des armes cessa. À Mérinchal eut lieu un rassemblement de jeunes gens, surtout des filles (19). Au Hartmannswillerkopf les soldats sortirent de leurs tranchées et abris dont le Rehfelsen pour se serrer la main : la « maudite guerre » était enfin finie, mais des millions de soldats n'eurent pas la chance de profiter de cet instant.

L'imprononçable Hartmannswillerkopf était devenu le Vieil-Armand, Hartmann étant l'équivalent d'Armand et Kopf de tête ou butte. Les Alsaciens redeviendront Français, partagés entre enthousiasme et appréhension.

Alors que la paix est revenue et que des millions de personnes attendent un proche, d'autres pleurent leurs morts. Marie reçoit fin 1918 une carte de Lyon, une ville loin du front, donc paisible, enfin presque puisque le Président de la République Sadi Carnot y a été assassiné avant la guerre par un anarchiste criant « vive la révolution »!



Après-guerre la révolution n'était plus d'actualité, à l'exception d'une timide tentative non violente qui avorta immédiatement en Alsace (56). Celle-ci conservera cependant des spécificités en matière de droit local, de protection sociale, d'exercice du culte....

C'est une cousine de Marie qui écrit au verso de la carte ci-dessus, mais elle tient la plume seule car son mari « est en convalescence » : des suites de la guerre ? « Il me tarde de connaître ton grand fils » ajoute-t-elle alors que René a presque 4 ans. « Je t'offre mes vœux et souhaits pour 1919, mais quels sont les vœux que je peux faire pour toi, une bonne santé et que ton cher René soit toujours bien sage (57) et il sera pour toi une consolation ». La consolation est souvent évoquée dans l'album.

Mais la consolation ne nourrit pas : dans quelles conditions financières Marie avait-t-elle vécu depuis août 1914 ? (58). Elle n'était pas dans le dénuement total comme le montre ce document datant de 1916 puisque si René devait se satisfaire, « s'il y a lieu, de 0 fr.50», sa mère pouvait prétendre à « l'allocation journalière de 1fr.25 », en attendant mieux.



## PENSIONS DES VEUVES ET ORPHELINS DE MILITAIRES DÉCÉDÉS À LA GUERRE.

I. — Les veuves, et les orphelins représentés par leurs tuteurs, des militaires décédés des suites de la Guerre, ont le plus grand intérêt à constituer immédiatement leurs dossiers de pension et à les déposer, avec la demande de pension, à la Sous-Intendance du chef-lieu de leur département, sans attendre la fin des hostilités.

II. — La constitution et le dépôt du dossier de pension n'empêchent nullement la veuve ou le tuteur de percevoir jusqu'à la fin des hostilités, selon le cas, soit la délégation de la demi-solde du père ou du mari (décret du 9 octobre 1914), soit l'allocation journalière de 1 fr. 25, majorée, s'il y a lieu, de 0 fr. 50 par enfant à leur charge, prévue par la loi du 5 août 1914.

La faculté d'opter entre la délégation ou l'allocation et la perception immédiate des arrérages de la pension leur reste d'ailleurs toujours ouverte.

III. — L'accomplissement des formalités de dépôt du dossier a le grand avantage de permettre d'accélérer la liquidation et la concession de la pension, dont le titre pourra être remis à l'intéressé dès la cessation des hostilités, c'est-à dire au moment même où la délégation de solde ou l'allocation (qui ne se cumulent pas avec la pension) cessera de lui être payé.

Tout retard dans le dépôt de la demande, accompagnée du dossier, exposerait les veuves et les orphelins à ne pouvoir obtenir, qu'après un assez long délai, la liquidation de la pension et la remise du titre destiné à la perception des arrérages.

Il s'écoulerait, par suite, forcément plusieurs mois pendant lesquels ils ne pourraient rien percevoir.

Voir au verso la nomenclature des pièces à fournir pour l'attribution de la pension.

6035-644s-1916. [20917]

Arch.dép. de la Creuse (3R 40)

Les pensions, maigre consolation, seront attribuées « dès la cessation des hostilités », mais en raison de l'hécatombe humaine, les personnes concernées « ont le plus grand intérêt à constituer immédiatement leur dossier...pour permettre d'accélérer la liquidation et la concession de la pension».

À partir de 1919 Marie percevra donc une pension de veuve de guerre, au demeurant assez modeste (59), mais plus avantageuse que l'indemnité journalière.

Elle ne se remariera pas, n'aura pas d'autre enfant et ne refera apparemment pas sa vie avec un autre homme. Elle est ainsi représentative d'une majorité de femmes dans son cas (60).

Il arbore toutes ses distinctions.



(56) Depuis quelques temps déjà la révolution grondait en Allemagne, y compris en Alsace où le drapeau rouge avait été hissé au sommet de la cathédrale de Strasbourg. Les conseils d'ouvriers et de soldats d'inspiration marxiste, qui voulaient une république d'Alsace-Lorraine indépendante, fleurissaient à l'instigation des soldats alsaciens mutinés et déserteurs d'une armée allemande en mauvaise posture.

Les troupes françaises qui avaient piétiné quatre ans sur les collines vosgiennes entamèrent après le 11 novembre une promenade militaire, nullement entravée par les tentatives révolutionnaires. Elles descendirent vers la plaine d'Alsace pour entrer à Mulhouse, puis jusqu'à Strasbourg où elles hissèrent le drapeau français.

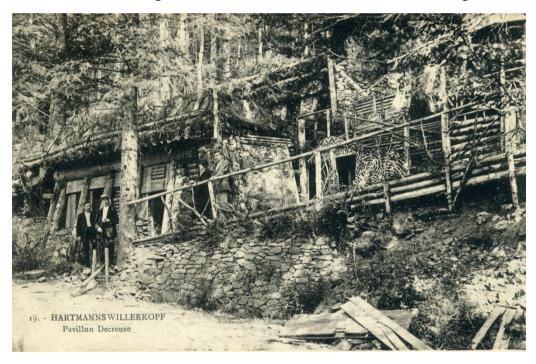
- (57) Marie a beaucoup de chance si René est bien sage car à cette époque les jeunes enfants, qui souffraient de l'absence du père, étaient parfois insupportables.
- (58) Les familles percevaient un secours de 150 francs pour la mort d'un soldat soit l'équivalent d'environ 300 kg de pain en 1914, mais seulement 150 kg à la fin de la guerre puisque le papier monnaie, auquel avait fait allusion un soldat de Mérinchal, perdait constamment de sa valeur et que la pénurie provoquait des hausses de tarifs.
- (59) Les chiffres couramment cités sont : 800 F par an (675 F pour un caporal selon d'autres sources et 5250 F pour un général de division) auxquels il faut ajouter 500 F pour un enfant. Ses pensions, rapidement grignotées par une inflation (*Cf.* en annexe pension en 1929) qui s'accélère, notamment en raison de l'accumulation des dettes liées à la guerre, ainsi que des pénuries entraînant des hausses de prix, sont supprimées en cas de remariage.
- (60) Les milieux conservateurs, notamment catholiques, militaient d'ailleurs pour la veuve « idéale », celle attendant la mort pour rejoindre l'unique homme de sa vie, son mari mort à la guerre.

Il est à Sarrebourg alors que la ville est redevenue française et que la Lorraine allemande va devenir le nouveau département français de la Moselle. Il écrit le jour de Noël 1918 : « Encore une fois je suis obligé et de très loin... de vous adresser tous mes meilleurs souhaits... Mais espérons que le retour parmi vous ne sera plus loin... ».

Marie recueille la photo d'un vivant qui comme Clovis a été blessé, mais aussi gazé. Il n'est pas souriant (61), mais il a cependant réchappé à la grande boucherie et son retour approche.

À partir de 1919 les combattants sont progressivement démobilisés. Quatre soldats de l'entourage proche de Clovis sont morts, mais les hommes de la famille qui lui écrivaient reviennent tous, en plus ou moins bon état. Michel, démobilisé en septembre 1919, que la médecine de l'époque a manifestement été impuissante à soigner, est sourd d'une oreille. Il percevra une petite pension d'invalidité et reviendra définitivement à Clergoux. Il se mariera et aura quatre enfants. Louis, le mari d'Anaïs, détaché agricole depuis 1917, marchait difficilement avec une béquille. Jean, le frère de Clovis, revenu à l'été 1919, parti depuis six ans, service militaire et guerre compris, n'est guère solide. Il reprendra cependant la ferme familiale du Geoffreix longtemps délaissée, restera célibataire, vivra avec une de ses sœurs également restée célibataire et n'aura pas d'enfants.

Alors que les soldats vivants reviennent du front, les gens de l'arrière montent vers les anciennes zones de combat, notamment pour chercher leurs morts ou par simple curiosité. C'est le début du tourisme de guerre comme le montre la carte ci-dessous vierge au verso.



Le Vieil-Armand, qui porte encore le nom d'Hartmannswillerkopf, est revenu à la France depuis la fin des hostilités.

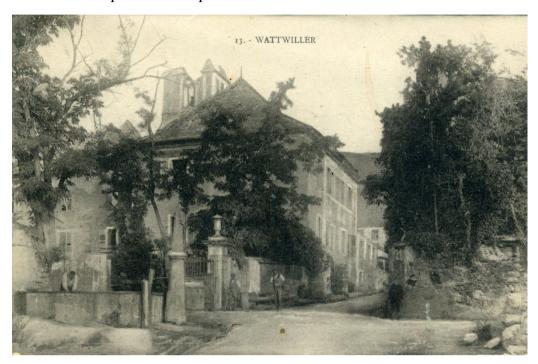
Ce qui est pompeusement appelé pavillon était plutôt qualifié de cagna par les soldats. Ce type d'édifice, accroché à la colline, un peu camouflé pour échapper aux observateurs ennemis, ne bénéficiait pas de confort, ne protégeait guère des obus et offrait seulement un pied-à-terre précaire. Situé sur la route des crêtes à proximité immédiate du champ de bataille,

<sup>(61)</sup> Guillaume, Lucien Sappin né en 1886 est une relation de la famille de Marie. Il est mitrailleur d'infanterie, nommé sergent et décoré de la croix de guerre au cours de l'année 1918, année où il a été blessé et légèrement gazé. Il sera démobilisé fin mars 1919, un peu plus tôt que d'autres, et vivra tout de même jusqu'en 1963 en ayant conservé les moustaches de poilu (19).

ce camp de soldats, où Clovis avait cantonnait à différentes reprises, s'appelait Hoche. Après-guerre le site attire l'attention des visiteurs, dont une femme tout en noir.

D'autres cartes sont également relatives au front d'Alsace. Leur bord supérieur est parfois un peu rugueux car elles sont extraites d'un carnet qui en contenait au moins une dizaine. Contrairement à beaucoup d'autres, elles sont dans un remarquable état de conservation. Selon toute vraisemblance elles sont passées directement du carnet à l'album, achetées pour être intégrées à celui-ci. La carte ci-dessus en fait partie, ainsi que la suivante.

Le Hartmannswillerkopf se situe en partie sur la commune ci-dessous.



Cette vaste bâtisse apparemment en bon état, était le château de Gohr (62) contigu à l'église partiellement détruite. En fait, même si les troupes françaises étaient tout près, Clovis n'est jamais venu jusqu'au centre ville, resté allemand durant tout le conflit.

Devenu Wattwiller (Haut-Rhin), ce bourg s'appelait Wattweiller, en allemand, comme le précise la transcription de l'acte de décès de Clovis, (*Cf.* p 54). Sur cet acte une phrase attire plus particulièrement l'attention : « *Par suite des circonstances de la guerre nous n'avons pu nous transporter auprès de la personne décédée et assurer de la réalité du décès* ».

(62) Les habitants de ce quartier, dont un collectionneur de cartes postales, ignoraient l'existence de cette carte. Ils furent donc surpris d'apprendre qu'elle provenait d'un album réalisé par une veuve de guerre de la Creuse.

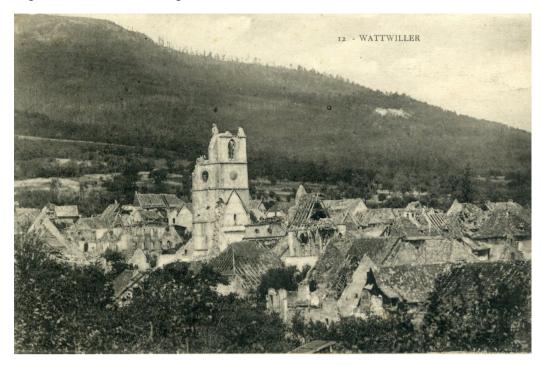
Cette carte à été éditée à Strasbourg en français, donc après la guerre, mais il s'agit selon toute vraisemblance d'une réédition car à la fin du conflit le château était pratiquement en ruine. En revanche la fontaine, lieu de retrouvailles, où un homme plonge les deux mains, était toujours debout, d'après les témoignages recueillis. D'après les mêmes personnes un des arbres du parc du château a été épargné par les bombardements et existe encore.

La photo a donc été réalisée au début de la guerre à une date difficile à préciser, sachant que les autorités allemandes avaient complètement évacué la population depuis fin décembre 1914 à cause des destructions dues aux bombardements. Des deux côtés du front, autant en Alsace restée allemande qu'en « Alsace reconquise » par l'armée française la population civile souffrait beaucoup de la guerre.

Le château construit en 1505 a peut-être été remanié au cours des siècles avant d'être presque entièrement détruit durant le conflit.

Thierry Ehret, spécialiste de l'histoire de cette période en Alsace, précise : « Le marché des cartes postales était florissant après 1918, beaucoup de photographes et d'éditeurs régionaux (de l'ordre d'une dizaine) vendaient leurs cartes postales de vestiges de guerre. »

La carte suivante, provenant également du carnet, confirme que les circonstances n'étaient vraiment pas favorables à des déplacements dans la zone.



Le bourg, au pied du Hartmannswillerkopf dévasté par les bombardements, était une base stratégique allemande détruite par l'artillerie française pendant le conflit, y compris le château.

Il y eut cependant quelques exceptions, dont celle-ci.



Les obus français qui passaient par dessus le Hartmannswillerkopf situé à l'arrière plan, ont épargné ce restaurant situé à quelques centaines de mètres de l'église.

Dans l'immédiat après guerre les gens venant en pèlerinage arrivaient parfois par le train à Cernay (*Cf.* p 55), situé à moins de 5 kilomètres (*Cf.* carte p 123), avant de terminer le plus

souvent leur voyage à Wattwiller par l'autobus qui s'arrêtait « Au Lion d'Or ». Ils descendaient donc « côté allemand » de l'ancien front au milieu des ruines (63) et avaient sans doute des difficultés à se faire comprendre de ces Français de fraîche date. Pour se rendre « côté français » au cimetière, ils devaient alors traverser l'ancienne zone de combat.

Cette photo saute aux yeux.



Posée dans un paysage de désolation, la tombe de gauche est particulière : un crucifix est accroché à la croix portant différentes inscriptions, un petit bouquet de fleurs blanches est placé au sol.



La tombe N 123 est celle de GARDE clovis  $28^e$  BCP  $1^e$  Cie (compagnie) CAPORAL CLASSE 1907 Rc (bureau de recrutement) GUERET Mle (matricule) 1322. Il n'y a pas de confusion possible avec un autre puisque toutes les informations concordent : c'est Clovis.

Le crêpe placé sur le crucifix porte « A MON PERE MORT POUR , la suite n'apparaissant pas sur la photo, mais l'inscription doit se terminer par LA FRANCE : c'est particulièrement poignant.

Au verso figurent les informations suivantes.



Le cimetière du Silberloch, accessible pendant la guerre par la route statégique des crêtes des Vosges aménagée par l'armée française, a été créé dès 1915 et porte le nom du col (*Cf.* p 55) situé au pied du Vieil-Armand (Hartmannswillerkopf).

Cette carte tamponnée à la « Cantine du Vieil-Armand » porte l'insigne des chasseurs, mais aucune date n'est mentionnée.

(63) Nicolas Lefort, <u>Patrimoine régional, administration nationale : la conservation des monuments historiques en Alsace de 1914 à 1964</u>, Thèse de doctorat, université de Strasbourg, 2013, p 332

Les cartes et autres objets étaient parfois vendus dans des boutiques installées sur l'ancien champ de bataille dont une contre le monument aux chasseurs allemands. (Nicolas Lefort, op cite, p 335)

À l'exception d'une fillette et des femmes, il y a surtout des hommes d'un certain âge posant sur la photo ci-dessus. Ils sont donc probablement nés français, devenus allemands après 1871, puis à nouveau français en 1919. Ceux qui ont vécu assez longtemps ont subi la botte nazie à partir de 1940 pour finir français après la seconde guerre mondiale.

L'album contient une magnifique carte postale de la Petite Venise de Colmar (ville redevenue française à la fin du conflit) expédiée en 1927 par un jeune homme de la famille effectuant son service militaire au 152° R.I., régiment aussi appelé le 15-2, qui a subi des pertes énormes en Haute-Alsace durant la guerre. François Bordessoule, mentionné à la page 27, est d'ailleurs décédé à l'hôpital en 1915 suite aux rudes combats auxquels il a participé au sein de ce régiment (en garnison à Montluçon entre 1939 et 1942).

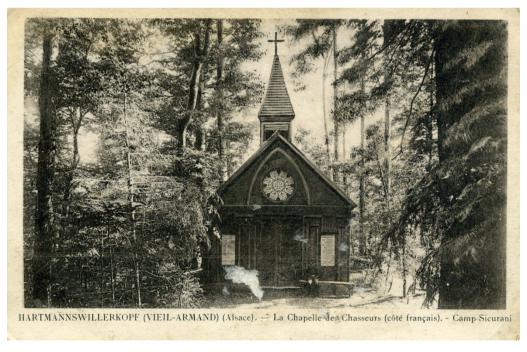
Douze ans plus tard, le soldat qui adresse cette carte de Colmar n'a peut-être encore jamais entendu parler d'un dénommé Hitler qui veut une revanche. Ce soldat des « Années folles » semble même avoir d'autres préoccupations que la guerre puisqu'il précise qu'il est naturellement attiré par les jeunes filles qu'il croise dans les rues, mais ne peut que les regarder à défaut de leur parler : « elles ne manquent pas écrit-il, mais toutes parlent allemand, impossible de comprendre un mot ». La francisation accélérée de l'Alsace n'a donc pas donné les résultats escomptés par les autorités.

Actuellement dans les rues de Wattwiller qui portent des panneaux en dialecte alsacien, de nombreuses personnes, en particulier d'un certain âge, parlent encore l'alsacien qui ressemble à l'allemand.

Au verso, plusieurs cartes portent le cachet ci-dessous. Le lion a-t-il inspiré le propriétaire du restaurant ? A-t-il était placé au centre du cachet pour rappeler le lion de Belfort ?



La carte ci-dessous porte ce cachet.



Cette chapelle, construite par les chasseurs à l'été 1916 peu après le décès de Clovis, est destinée à honorer leurs morts dont ceux du Hartmannswillerkopf qui se trouve en face (64).

<sup>(64)</sup> Cette carte, où l'on remarque la présence d'un civil, date de l'après-guerre car elle a été éditée en français à 10 kilomètres environ de Wattwiller, dans la ville de Guebwiller (*Cf.* carte du front), qui se trouvait en territoire allemand jusqu'en novembre 1918

La chapelle réalisée, parait-il, avec des planches de caisse à munitions menaçait ruine en 1925. La photo montrant un édifice apparemment encore en bon état pourrait donc être antérieure à cette date.

La suivante, qui ne porte pas de cachet, attire immédiatement l'attention.



Ce monument (65), également édifié vers 1916, couvert de plaques commémoratives déposées par les régiments allemands, rend hommage aux ennemis de la France. En conséquence, pourquoi cette carte est-elle dans l'album, juste à côté de la carte de la chapelle des chasseurs français ?

Marie voulait-elle signifier que les ennemis d'hier étaient dorénavant à jamais réunis dans la mort ? Etait-elle tout simplement en avance sur son temps ?! Dans ses écrits comme dans ceux de Clovis il n'y a pas de manifestation de haine, pas même de remarques désobligeantes ou simplement un peu critiques à l'égard des Allemands.

Les autres cartes montrent Wattwiller anéantie par les bombardements, ce qui était le cas pour toutes les localités du front. Mais pourquoi avoir sélectionné autant de cartes de cette commune, coupée en deux par le front, dont les troupes françaises n'avaient pu totalement s'emparer? Sans doute parce que Clovis y est mort, que le cimetière du Silberloch s'y trouve, ainsi que plusieurs monuments liés à la bataille. De plus, les cartes concernant les vestiges de guerre étaient très répandues, offrant un grand choix.

L'ensemble des cartes de la région du Hartmannswillerkopf, à l'exception de celle de Saint-Amarin, ont été éditées après la guerre alors qu'une loi de 1921 permettait désormais aux familles d'obtenir un voyage annuel gratuit vers le lieu d'inhumation d'un soldat. Selon des témoignages vagues, Marie serait « peut-être bien allée » (19) sur les lieux . Elle aurait alors accroché un crucifix et un crêpe à la croix de bois, puis déposé un bouquet de fleurs blanches sur la tombe avant de faire photographier l'ensemble et tamponner la carte. Dans ce cas le voyage daterait d'avant la réorganisation du cimetière, les croix de bois étant par la suite remplacées par des croix en béton.

Qu'elle soit venue ou qu'elle ait commandé ces cartes, Marie et la famille ont pu connaître un peu la zone où Clovis, après avoir suvécu dangereusement pendant 14 mois, est mort en un instant. C'était sans doute une façon d'adoucir le deuil.

Les cartes pourraient donc dater de la période comprise entre 1919 et 1921.

<sup>(65)</sup> Cette carte est celle du monument allemand modifié juste après guerre, ne portant plus de fusils français et allemands en son sommet. Elle est éditée à partir de 1919.

Du

souvenir

à

l'oubli.

Très connu, ce site de Combraille a été mis en valeur grâce à cette photo colorisée. La ligne de chemin de fer qui relie Montluçon à Clermont-Ferrand avait été empruntée par Clovis.



Marie a désormais changé de vie. Elle reçoit toujours des cartes, mais le contenu est très différent de celles d'avant.

L'expéditrice qui habite en ville vient parfois se détendre aux Fades (Puy-de-Dôme) grâce au train. Elle adresse « *amitiés et bons souvenirs* » à Marie. Parfois elle précise qu'elle *«prie pour elle»* afin de l'aider dans son malheur.

Dans ces années d'après-guerre, les « Années folles », certains voulaient désormais profiter de la vie autant que possible. Ce n'est pas le cas de Marie, le temps de la consolation ayant seulement fait place au temps du souvenir pieux, alors que le périple se poursuit dans l'esprit de ceux qui n'oublient pas Clovis.

À une date indéterminée, au plus tard dans le début de l'après-guerre, Marie est devenue tricoteuse (66).

Les cartes sont expédiées par des clientes qui passent ainsi commande après l'avoir, la plupart du temps, félicitée pour la qualité de son travail. Une dame demande de lui adresser « des pelotes de laine par l'autobus ». Marie assure donc à la fois la production et la vente de ses travaux, mais aussi la commercialisation de fournitures. Aujourd'hui elle serait considérée comme créatrice aidée d'une très petite entreprise.

C'est le temps de la prise de nouvelles responsabilités professionnelles pour cette jeune femme seule.

Les cartes sont désormais expédiées à Madame Veuve Garde, Le Montel-de-Gelat, Puy-de-Dôme, située à 10 kilomètres de Condat-en-Combraille. Elle est donc partie de Clergoux où elle était revenue vivre avec sa mère, veuve et seule pendant la guerre. Après la guerre, son frère s'étant marié, elle n'avait peut être plus sa place à la maison natale.

Les cartes sont adressées à Marie, mais aussi à René, l'album lui étant en partie consacré. La destination est parfois précisée par « au château du Montel ».



La veuve ne mène pas une vie de château dans ce monument historique du XIIe, XVIe et XIXe siècle. Depuis cette entrée la vue est partielle et ne permet pas d'apercevoir un ancien couvent fermé en 1905, occupé en partie par René et Marie, d'après cette carte non datée postérieure à la guerre (19).

Les cartes viennent de différents endroits (67) et même de loin, d'Alexandrie en Egypte (68).



Dans cette première moitié du XXe siècle les hommes de la famille qui écrivent sont presque tous à la guerre ou au service militaire, avant d'aller à la guerre.

- (66) Les veuves de guerre recevaient une aide financière pour l'achat de leur outil de travail, ou pour un soutien médical.
- (67) Les cartes proviennent de Clermont-Ferrand, Royat, La Bourboule, Lezoux (Puy-de-Dôme), mais aussi de Mérinchal, Auzances, Ahun (Creuse), ainsi que de Montluçon, Colmar, Strasbourg, St Etienne, Lyon, Paris, Besançon, Briançon....Marie semble très active, elle a de nombreuses relations qui la sollicitent, d'autres qui la soutiennent.
- (68) Après la guerre, la France victorieuse obtient un mandat, une sorte de protectorat sur le Liban et la Syrie, anciennes provinces de l'empire ottoman démantelé, allié de l'Allemagne et comme elle vaincu, d'où la présence de soldats français. L'Egypte est alors sous influence britannique comme le montre la légende de la carte.

Dans un premier temps Marie et René vivent ensemble. Ce dernier adresse des cartes postales.



À l'instar de son papa, René veut faire courir le poisson d'avril. Il est dans une vallée avec des collines à l'arrière plan, contre lui se trouve un gros rocher couvert de fleurs!



Ce n'est pas le poisson d'avril, mais les vœux de bonne année, en particulier à son cousin Edouard avec qui il travaillera plus tard en entraide (19).

Edouard écrit aussi, ainsi que sa sœur Simone, sa sœur Odette également, qui commence en général ses cartes destinées à Marie par « *Chère marraine*». Il y a enfin « *le tonton* » Michel qui veille toujours attentivement et écrit parfois « *tu saura me dire...*», considérant déjà René presque comme un homme, ou comme le remplaçant de l'homme absent.

Est-ce un petit homme d'une dizaine d'années qui a pris l'initiative de cette carte, ou une femme, Marie, pour qui Clovis est toujours très présent, bien que mort au pied d'un rocher, sa tombe fleurie se trouvant près d'une colline ?!

Cette carte a été récupérée chez ses destinataires pour être intégrée à l'album, probablement en raison de son caractère symbolique. Marie collectionne à tout va, souvent dans le but d'entretenir directement ou indirectement le souvenir de Clovis.

Les pensées qu'elle a pour son défunt mari, l'attention qu'elle porte à René, son activité professionnelle ne l'empêchent pas de s'intéresser à son entourage, en particulier aux plus démunis. L'album contient, en effet, des cartes de la fin des années 1920 et des années 1930 destinées à lutter contre la tuberculose qui apparaît comme un véritable fléau, en particulier chez les anciens combattants gazés. D'autres sont vouées à résorber les taudis, la situation ne semblant guère meilleure que lors de l'exposition internationale de Lyon en 1914.



Plusieurs « Poulbot, dont le cœur si fraternel connait et comprend si bien les petits...» (69) figurent dans l'album portant au verso la mention « Ligue Nationale Contre le Taudis », ligue qui existe toujours.

C'est une période de paix, mais sans prospérité pour beaucoup de gens, ainsi qu'un temps de solidarité pour Marie (70).

Dans cette période René revient au Geoffreix seconder son oncle Jean (Cf. p 121).

Il ne restera toutefois pas bien longtemps à la ferme car il fait partie des classes « creuses » liées à la baisse de la natalité pendant et après la guerre, alors qu'une nouvelle menace se profile. En conséquence, le gouvernement décide d'allonger la durée du service militaire. Bien qu'orphelin de guerre René n'en sera pas dispensé.

Sur la carte ci-dessous il a 20 ans.



Ces conscrits de Mérinchal ont écrit sur le mur en solide granit de la région : « Souvenir du conseil de révision 17 4 35 ». Malgré l'animation assurée à l'accordéon par un voisin de René, lui-même fils d'ancien combattant de la Grande Guerre, guerre qui devait être la « der des der », ils ne sont pas tous très souriants. Ils sont dans la même situation que les soldats photographiés en 1910 où figurait Clovis, soit à quatre années d'un nouveau conflit.

René est à côté de celui qui fume en souriant, juste derrière celui qui rit franchement. René, ne rit pas, il est même sombre, comme sa mère et son père vingt ans auparavant. De plus il a tourné la tête au moment où le groupe était photographié : il n'a pas été « sage ».

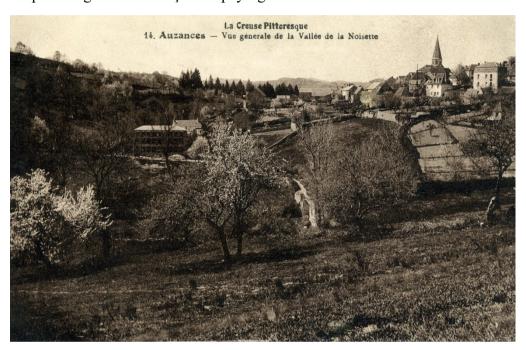
<sup>(69)</sup> Extrait d'un document illustré accompagnant les célèbres cartes Poulbot des années trente, qui précise par ailleurs qu'il faut « conjurer le terrible fléau qui fait, chaque années, plus de 200 000 victimes et compromet l'avenir... ». Ce document est signé par le Président du Conseil (chef du gouvernement), 5 ministres ainsi que des autorités religieuses catholiques, protestantes, juives et musulmanes. L'Etat, devenu impécunieux depuis la guerre, fait appel à la générosité des citoyens pour combattre la misère.

<sup>(70)</sup> La solidarité s'exerce aussi à son égard puisqu'au verso des cartes Marie reçoit des invitations durant cette décennie où il est parfois question de « l'absent », dont le prénom n'est toutefois plus mentionné. Pour combler l'absence il lui est proposé de répondre à ces invitations, notamment de connaissances vivant à Paris, mais elle ne voyage apparemment pas, sauf en pensée. « Elle ne sortait presque jamais » (19). En revanche, elle accueillait sa famille et ses amies.

Alors que la guerre menace à nouveau, les crises politiques, sociales, économiques...frappent de nombreux pays. Un proche de la famille écrit depuis Saint-Flour (Cantal) en août 1935 : « Il n'y a pas de travail ici... avant d'ajouter...bien souvent je travaille le dimanche... », ce qui semble contradictoire. Il précise encore : ...la paye a diminuée, Pierre Laval avec ses décrets nous a collé le 10/100, c'est pas rigolo pour nous » (71).

Ce qui est encore moins rigolo c'est que ce jeune homme est rappelé « en septembre à Besançon » pour une nouvelle période de service militaire alors que les troubles secouent l'Europe, notamment la montée en puissance et en violence du fascisme.

Dans cette période grise Marie reçoit un paysage d'arbres fruitiers aux fleurs blanches.



« Les arbres fruitiers dont quelques uns...produisent un fruit de bonne qualité...sont disséminés..., mais il y a eu un effort louable pour la création de vergers » (21). Auzances (Creuse) est un gros bourg situé à 15 kilomètres de chez Marie.

La carte annonce « la quarantaine », messe dite quarante jours après le décès, « de l'oncle » de René, mort en 1937, combattant de la première guerre, qui ne verra donc pas la seconde. Ce ne sera pas le cas des conscrits qui, comme l'homme de St Flour, vont effectuer un long service militaire presque ininterrompu jusqu'en 1939. L'album contient des cartes de casernes, de soldats, de villes de garnison, de canons!..., rien de rassurant.

Actuellement, cette politique est à nouveau au centre des débats politiques.

<sup>(71)</sup> Lors de la crise économique des années trente le gouvernement français pratique, contrairement à ceux d'autres pays, une politique du franc « fort ». Cette monnaie surévaluée entraîne d'abord la chute des exportations, puis de l'ensemble de l'activité économique, l'aggravation du chômage et des déficits publiques.

Pierre Laval, chef du gouvernement procède alors autoritairement en juillet 1935 par décrets-lois, dispositions qui ont valeur de lois sans avoir été approuvées par le parlement (une sorte de 49-3 ou d'ordonnances de l'époque). Ces mesures, qui renforcent la politique d'austérité antérieure, comprennent notamment la réduction de 10% des dépenses publiques, y compris le salaire des fonctionnaires ainsi que l'augmentation des taxes. Ce n'est donc « pas rigolo » pour cet homme qui est probablement fonctionnaire, dont le salaire a baissé et qui travaille le dimanche peut-être pour compenser la baisse de son revenu, pratiquant avant l'heure le « travailler plus pour gagner plus ».

En dépit des programmes successifs d'économie, le déficit budgétaire de l'Etat se creusera toujours davantage du fait de la diminution des recettes. Cette politique sera, en outre, pratiquement inefficace à relancer l'activité économique, objectif qui lui était pourtant principalement assigné. Elle provoquera, enfin, un mécontentement social grandissant qui, combiné à la peur de l'extrême droite, contribuera à un changement de majorité en portant le Front Populaire au pouvoir en 1936.

Il y a cependant quelques cartes plus gaies, notamment de bonne année. Les cartes de vœux, qui couvrent des dizaines d'années, sont nombreuses dans l'album.



Suzanne, une fillette du Geoffreix écrit : « Votre petié amie qui vous embrasse bien fort ». Les enfants comme l'indiquent certaines cartes sont « beaucoup gâtés » par Marie.

Malgré ces petits moments de joie Marie ne voit pas la vie en rose. À la solitude du veuvage s'ajoutent la séparation d'avec son fils et l'inquiétude croissante au fur et à mesure que l'inévitable conflit armé approche. Fin août 1939 une dame lui écrit : « je comprends votre ennui d'être toujours séparée de votre fils par la force des choses, mais il faut malgré tout espérer que tout s'arrangera et que la vie reprendra son cours normal ». Début septembre le contenu d'une autre carte, totalement différent, est inquiétant : « ...malheureusement les évènements se sont aggravés, et nous voilà en guerre pour savoir combien de temps! Les lettres n'arrivent pas...nous n'avons rien reçu... Avez-vous des nouvelles de votre fils ? »

Après les pères ce sont les fils qui partirent, « le sacrifice suprême » de Clovis et des autres n'ayant pas assuré la paix. « Ça a fini de tourner la tête de la Marie » (19).

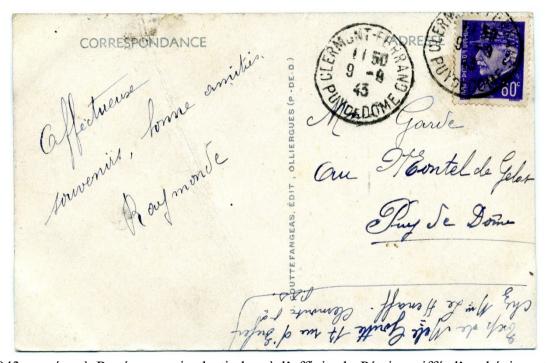
Pour certains historiens cette nouvelle guerre n'était que la poursuite de la précédente après une longue trêve.

En mai 1940 de violentes et sanglantes batailles se terminent après quelques semaines par une désastreuse défaite de l'armée permettant à l'extrême droite de s'emparer de tous les pouvoirs et entraînant la capture d'une bonne partie des soldats français, dont René qui avait échappé de justesse à la mort lors d'un bombardement. Mais celui qui avait marché précocement, puis poursuivi un ballon de football pendant toute sa jeunesse, comme le montrent l'album, ne voulait à aucun prix finir en mourant à petit feu esclave de l'Allemagne nazie ou de mort violente comme son père. Il décida alors de ne pas être sage et courut très vite pour faire partie de la petite minorité de prisonniers qui s'évada. Il alla se réfugier et se cacher au Geoffreix au grand soulagement de Marie qui, l'ancien couvent étant réquisitionné, revint périodiquement vivre avec lui (19).

Ci-dessous, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) que Clovis a connue durant la première guerre mondiale. Il n'y a apparemment pas un seul véhicule dans les rues adjacentes à la place, mis à part un vélo. Dans cette ville, qui a été la première en France équipée d'un tramway électrique en 1890, il n'y a aucun mouvement sur les voies.



Au premier plan le monument à Vercingétorix, ... résistant gaulois.



En 1943, année où René se marie, le timbre à l'effigie de Pétain coiffé d'un képi vaut 60 centimes, soit douze fois plus qu'en 1914. Les autorités allemandes et leurs collaborateurs français pillent l'économie, massacrent ceux qui leur résitent et même ceux qui ne leur résistent pas. La vie est chère et les marchandises introuvables, sauf à des prix prohibitifs. L'expéditrice, qui a quitté son travail parce qu'« anémiée », est celle qui depuis longtemps

L'expéditrice, qui a quitté son travail parce qu'« anémiée », est celle qui depuis longtemps aide Marie par la pensée et a constamment soutenu son moral durant des décennies.

Une amie, Hélène, qui habite St-Etienne, travaille depuis longtemps au « repassage mécanique au grand hôtel,...ce qui est assez pénible ». C'est désormais d'autant plus pénible que « nous somme malheureux ici maintenan. Nous avons faim et froid ces le cas de dire... ». Hélène ajoute malgré tout : « ...et il y en a des plus malheureux que nous ». Elle a perdu beaucoup de cheveux et espère que Marie, qu'elle rencontre désormais rarement, a

toujours l'abondante « toison » de sa jeunesse « avec son chignon », comme sur la photo de 1914.

Une autre remercie pour le tricotage ainsi que « *l'excellent poulet* ». D'autres se rappellent aussi aux bons souvenirs de Marie, parfois dans l'espoir d'obtenir un peu à manger (72).

C'est un temps des privations de nourriture et de liberté....

Paradoxalement, au cours de cette période noire, l'une des plus sombres de l'histoire de France, Marie vit plutôt mieux que certains de ses contemporains partis en ville : son fils est vivant, il est libre, elle habite avec lui ou à proximité de lui, elle ne souffre probablement pas de la faim puisque, en plus des travaux d'aiguilles, elle est redevenue paysanne dans un contexte qui valorise son travail.

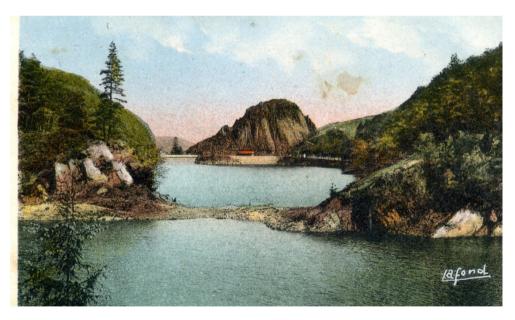
Ce n'est pas le bonheur pour autant comme le rappelle une correspondante de Marie fin 1946 : « je pence aussi à vous ... il vous manque ... quelqu'un à la place abituelle ». Trente ans après sa mort Clovis voyage apparemment toujours dans les esprits lors des fêtes de fin d'année. Certains spécialistes considèrent d'ailleurs qu'il est presque impossible de faire le deuil d'un homme officiellement qualifié de héros.

Il manque aussi Michel, déjà mort.

La dame précise qu'il manque en plus le « regretté Henri », membre de la famille de Marie, mort en déportation en Pologne en 1945, dont le corps n'est toujours pas rapatrié alors que « vous voudriez bien l'amener près de vous ... c'est bien malheureux».

À chaque guerre ses malheurs, le verso des cartes restant sombre, même à Noël.

En 1947 Hélène adresse une carte représentant Rochetaillée dans les environs de Saint-Etienne. Une fois de plus le paysage idyllique du recto est en totale opposition avec la réalité de la vie de cette femme.



Elle écrit au sujet de son travail : « Je bataille toujours pour gagné ma croute ... sa n'est pas

<sup>(72)</sup> De nombreuses personnes de la Combraille, région d'émigration, sont parties vers la ville depuis le XIXe siècle. En raison de leur modeste origine sociale, de leur faible niveau d'instruction... ce sont le plus souvent des salariés ou journaliers au bas de l'échelle, d'après les cartes de l'album (beaucoup de maçons, des manœuvres, ouvriers, bonnes chez des particuliers, femmes de chambres, notamment dans les hôtels des villes d'eau de la région...). Elles subissent, selon leurs écrits, des conditions de travail pénibles et reçoivent des petits salaires qui, notamment pendant cette terrible période de la seconde guerre mondiale, ne leur permettent plus de se nourrir suffisamment. L'inflation est galopante : à la fin de l'année 1944 Raymonde, qui répond à un courrier de Marie et l'assure de son soutien, affranchit sa carte avec un timbre à l'effigie de Marianne à 1,50 Fr. La république, la liberté et les droits de l'homme sont revenus, Pétain et les collaborateurs de haut rang comme Laval sont partis en Allemagne, mais le ravitaillement en nourriture restera encore longtemps difficile. Marie reçoit, au moins jusqu'à fin 1946, des cartes de remerciements « pour le beurre » ou « pour le fromage » ...

toujours drôle, mais s'est mon lot...je commence à sentir le poids des années». Elle a alors 56 ans, Marie 53.

Deux générations d'hommes bataillèrent au front en espérant survivre aux combats pendant que les femmes bataillaient à l'arrière en essayant de manger à leur faim pour survivre. C'était le temps du dénuement, de l'angoisse et de la douleur.

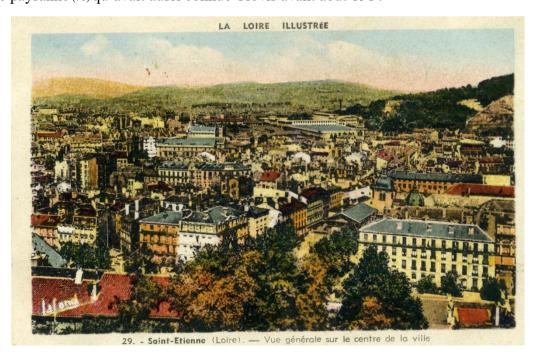
Arrive 1954, Marie a une fois de plus changé de domicile, suite à la mort de sa mère, alors que son neveu Edouard est également décédé. La solitude reste, et devient même plus pesante à en croire Hélène qui écrit : « ...il me tarde toujours d'avoir de tes nouvelles...tu es seule. Tu as bien de bons voisins mais on a toujours de grands moments à rester seule. Je sais se que sais... ». Hélène est seule depuis le décès en 1924 de son mari, ancien combattant.

Elle suggère à Marie qui a 60 ans de travailler moins. Pour cela elle utilise une formulation assez explicite: « ...il faut quand même pas...t'encombré ». Hélène qui attend avec impatience l'heure de la retraite ajoute : « tu as une assez bonne pension de veuve de guerre, ne croi pas que moi j'en aurez autant avec ma pension des vieux » (73).

Hélène est une amie d'enfance mariée en 1912 à un maçon migrant qu'elle a suivi loin de Clergoux. Cette année-là, quelques mois après son mariage, elle écrivait à Marie : « Bonjour à ta mère et à mes parents... reçois mes amitiés...ton amie qui pense toujours à toi ».

Des décennies plus tard elle retourne à ce passé lointain, à la fin du XIXe siècle, écrivant : « ma chère amie de toujours...en ces jours de Noël et du jour de l'an je me remémore notre enfance à Clergoux lorsqu'on allez garder les moutons dans la neige, lorsque nous aillon à l'école, et les veillé chez Gaillot et dans notre écurie (74). Ta maman la mienne, l'heureux temp lorsque je faisez la toile la bas chez toi (75). Que de temp déjà et cela et ancien, mais ses les meilleurs de notre vie. Et ton amitié toujours si sure. »

Hélène n'a pas beaucoup de difficultés à convaincre que c'était « les meilleurs temps de leur vie », les deux femmes, veuves depuis longtemps, l'une de guerre, l'autre d'immédiat après guerre, ayant vécu la première moitié du XXe siècle faite de crises de toutes sortes et des horreurs de deux guerres totales. Elles ont subi la douleur du deuil, l'effondrement du monde de leur jeunesse, le travail arasant. Sur leurs vieux jours elles assistent à la disparition de la culture paysanne (76) qu'avait aussi connue Clovis avant août 1914



C'est au verso de la carte ci-dessus que se trouve le texte d'Hélène : le paysage urbain et la culture citadine vont bientôt dominer dans une société de consommation dont cette femme ne profitera guère en raison de la modestie de ses revenus.

Marie, qui vit maintenant dans sa fermette (73), était-elle dans le même état d'esprit qu'Hélène lorsqu'elle introduisit dans l'album la carte ci-dessous, non datée ?



Les moutons pâturaient ce que les vaches avaient laissé dans les près, mais aussi dans les landes, bordures de chemins, d'étangs, nombreux dans la région, sous la surveillance d'une ou plusieurs bergères. Les brebis, rustiques, entretenaient l'espace à moindre frais tout en assurant un petit complément de revenu à l'éleveur (77).

Plus d'un demi-siècle plus tard c'est donc désormais le temps de la nostalgie d'un passé idéalisé alors que paix et prospérité relatives sont revenues, mais bien tard pour ces veuves.

- (73) L'amitié entre les deux femmes étant vraisemblablement très forte Hélène n'est peut-être pas envieuse, mais les veuves de guerre étaient souvent jalousées en raison des aides financières qu'elles percevaient.
- À partir de cette période Marie vécut dans un hameau, «Le Malcheptel», un peu à l'écart de la route principale Le Montel-Mérinchal, à la limite exacte de la Creuse et du Puy-de-Dôme, au bout d'un chemin, à l'orée d'un bois, au milieu d'une prairie dans une fermette dont elle avait hérité, à côté « de bons voisins » et en compagnie de quelques chèvres.
- (74) Ecurie est souvent employée à la place d'étable, là où sont logées les vaches et où se déroulaient les longues veillées d'hiver entre voisins, chauffées par les animaux.
- (75) Il s'agit probablement du tissage des toiles de chanvre qui servaient à faire des draps, torchons, vêtements... « Il est à signaler la disparition des tisserands. Cette industrie a disparu dès qu'a cessé la culture du chanvre... ». Après la 1<sup>e</sup> guerre mondiale « les arbres fruitiers sont disséminés dans la chènevière attenant à chaque ferme », ce qui signifie que les parcelles où était cultivé le chanvre sont alors progressivement transformées en vergers. (In A. Gigot, op cité, 1937.)
- Ce sont principalement les femmes qui s'occupaient de cette culture. Après tissage les toiles étaient assouplies dans un moulin par des marteaux actionnés par la force motrice de l'eau.
- Un site rénové, tout proche de l'endroit où Hélène faisait « de la toile », regroupe une chènevière, un moulin à chanvre, un métier à tisser et les outils nécessaires à la réalisation des étapes de la fabrication. C'est cette pratique d'auto- production et auto consommation qu'ont connue Marie, Hélène, Clovis....
- La culture du chanvre, longtemps abandonnée, connaît actuellement un renouveau dans la région. D'autres pratiques anciennes, économes en intrants, sont actuellement reprises en agriculture.
- (76) Henri Mendras, La fin des paysans (postface 20 ans après), acte sud, 1984.
- (77) Les paysans qui utilisaient à l'époque ce système d'exploitation avaient inventé une solution pour entretenir l'espace rural bien avant que la politique agricole commune de l'Union européenne ne la mette en place. Autrefois ces petits troupeaux de moutons étaient très nombreux dans cette région, mais ils ont progressivement régressé avec la spécialisation des exploitations agricoles.

Dans les années cinquante Marie revient occasionnellement au Geoffreix où René « était aigri par la vie, il n'acceptait pas la réconciliation. La Marie était toujours entièrement vêtue de noir, emmitouflée de la tête aux pieds, comme la bergère de l'étang et faisait peur aux enfants du voisinage. C'était une femme bien, mais elle était dépressive, elle avait perdu son homme à la guerre » (19). Son homme qui lui écrivait de ne pas se faire de « mauvais sang », de ne pas « porter peine », ainsi que la photo de l'été 1915 permet de supposer que le problème existait déjà avant la mort prématurée de Clovis, peut-être depuis août 1914.

En 1958 une dame écrit : « Ma chère amie, quelle surprise de vous savoir souffrante et seule peut-être !... ». Marie « était seule, dans son malheur » (19) depuis la guerre. Fin 1959 elle est un peu usée, d'après d'autres cartes : «Chère Madame Garde, c'est avec une grande surprise que nous avons appris que vous étiez à Auzances... », à l'hospice situé à proximité de chez elle, si toutefois il est possible de qualifier de chez elle le lieu où elle habite. À cause des guerres elle a été plus ou moins nomade sur une étroite partie de la Combraille, à cheval sur la Creuse et le Puy-de-Dôme. Il ne semble pas qu'elle soit allée bien au-delà de ce triangle d'une dizaine de kilomètres de côté, à l'exception d'un long séjour à Auzances durant cet hiver et d'un hypothétique pèlerinage au Hartmannswillerkopf.

Après ce mauvais moment la vie repart doucement pour Marie au printemps 1960. En revanche Hélène, son amie de toujours, ne passera pas l'hiver 1967 (78). C'est le temps de nouvelles épreuves.

Avec ou sans relation avec le décès d'Hélène, l'album s'achève. Il contient près de 350 cartes, couvrant plus de 50 ans de la vie de ce petit groupe de personnes. Après examen de l'ensemble, une évidence s'impose : comme l'ont souligné les historiens, les femmes ont souvent été les grandes oubliées de la Grande Guerre. À l'exception de sa prime jeunesse, Marie a beaucoup vécu dans le souvenir douloureux et l'ombre des « absents », en particulier de Clovis, malgré les initiatives qu'elle a prises pour surmonter les épreuves.

Un autre récit reste donc à écrire, qui pourrait s'intituler : « Perdre le sourire à vingt ans », complété par le sous titre : « La vie de douleur et de labeur d'une femme d'origine modeste en Combraille au XXe siècle ». Il reste bien assez de cartes dans l'album pour l'illustrer, notamment celle-ci.



Lorsqu'elle habitait au bourg du Montel-de-Gelat, Marie avait moins de 200 mètres à parcourir pour admirer cette œuvre majeure, classée, en pierre polychromée dorée, du tout début du XVIe siècle. En triste état sur cette carte elle a été restaurée plusieurs fois, la dernière il y a une cinquantaine d'années.

Elle comporte, entre autres, la Vierge Marie « emmitouflée », dans la douleur. Elle représente la mise au tombeau du Christ, mais évoque aussi d'après certains spécialistes la souffrance de la guerre.

La Grande Guerre, grande de malheurs, est désormais lointaine, Marie vieillit et ne « s'encombre » plus avec la compilation de souvenirs, ce qui n'est pas vraiment bon signe et ne permet plus de savoir si Clovis voyage toujours dans les esprits.

Il reste cependant un peu dans la mémoire puisqu'en 1975 les « Diables bleus », association de chasseurs, une jeune association dénommée « les Amis du Hartmannswillerkopf » (79) ainsi qu'une très ancienne, « le Souvenir français », (80) firent ériger au sommet de la funeste colline tant disputée un monument en mémoire des chasseurs du 28<sup>e</sup> BCP qui, 60 ans plus tôt, avaient combattu et étaient morts durant la pire année du conflit sur ce front du Hartmannswillerkopf, année où Clovis avait malgré tout réussi à survivre.



Soixante ans plus tard, Marie âgée de 81 ans a plus ou moins oublié, « à la fin elle avait un peu perdu la tête » (19). D'après certains spécialistes ceux qui sont dans cette situation veulent souvent fuir la vie qu'ils ont eue. Elle était cependant solide physiquement puisque elle vécut encore plus de 9 ans.

<sup>(78)</sup> Louise, Hélène, Lucie Montroy, qui signait toujours Hélène, née en 1891 à Clergoux, commune de Condat-en-Combraille, passe son enfance à la ferme. En 1912, elle se marie avec Alexis Bacconnet du Montel-de-Gelat, maçon. Elle part avec lui dans la région de Pontarlier (Doubs), puis à Saint-Etienne (Loire). Par la suite elle rencontre rarement Marie. De 1914 à 1919 elle doit assurer seule la subsistance du foyer. Il en est de même à partir 1924 puisqu'elle est veuve, sans pension de veuve de guerre. Elle décède en février 1967 à Saint-Etienne.

Avait-elle encore assez de tête pour voir refleurir les arbres fruitiers en 1984 à Auzances, alors qu'elle était à l'hospice devenu maison de retraite, d'où la vue sur la campagne est magnifique ? Elle s'éteignit (*Cf.* p.128) trois jours avant la date anniversaire de l'armistice, à près de 91 ans et plus de 68 ans de veuvage. Son dernier voyage fut pour Mérinchal où, avant août 1914, elle avait vécu un peu plus de 100 jours avec Clovis. Elle repose dans le caveau de la famille Garde (19) situé à presque 600 kilomètres de la croix de bois depuis longtemps disparue de celui qui terminait parfois ses courriers par « ton mari pour la vie ».

René n'eut pas d'enfant avec son épouse et après le décès de cette dernière la grande et vieille maison qui se détache dans le paysage verdoyant du bocage de la Combraille resta un temps vide. Pas pour longtemps puisque cent ans exactement après la mort de Clovis le nouveau propriétaire (81) dénicha, un peu sur commande, de véritables archives de famille, en particulier un album de cartes postales anciennes qui a suscité la rédaction du présent document.

Jusqu'à une période récente cette vaste demeure possédant une grande salle commune avec un plafond à la française, un sol couvert de larges dalles de granite et une cheminée monumentale, était restée telle que Clovis l'avait connue dans sa jeunesse. Sur les murs enduits à la chaux était accrochée une série de portraits dont un réalisé à partir d'une carte expédiée depuis le front d'Alsace en octobre 1915.



Clovis avait les cheveux blonds et les yeux gris-bleu.

Ce portrait, désormais relégué dans une dépendance suite à une rénovation, avait permis de lutter contre l'oubli. Dans le cas de cet homme, comme de beaucoup d'autres, l'oubli a remplacé le souvenir du soldat, mais aussi celui du paysan.

Au cimetière de Mérinchal les sépultures portent parfois des inscriptions ou plaques avec photos en souvenir de ceux qui ne sont jamais revenus (82), mais le caveau de la famille, toujours entretenu, ne porte rien. Pour certaines personnes *«il est probablement resté là-haut»*. Dans les registres communaux d'état civil il n'y a aucune trace du rapatriement de son corps sur sa terre natale (83), qu'il avait foulée et travaillée autrefois grâce aux méthodes présentées



ci-dessus (84) dans sa ferme du Geoffreix, assez grande et moderne pour l'époque (19), employant, outre Clovis et Jean, un jeune domestique également parti à la guerre (2). Il n'y a pas davantage de traces dans les autres registres.

En fait « la recherche des sépultures est la partie la plus difficile quand on retrace le parcours d'un soldat... La base de données "sépultures de guerre" du ministère de la Défense répertorie les tombes des cimetières militaires et des nécropoles nationales, mais elle n'est renseignée que pour environ 30% des morts pour la France » (85). La recherche s'est donc poursuivie sur place : suite à une demande de renseignements auprès de « les Amis du Hartmannswillerkopf » ceux-ci partirent par monts et par vaux sur les traces de la sépulture de

- (79) Créée en 1969 l'association, reconnue d'intérêt publique, siège à Uffholtz (Haut-Rhin), à proximité du Hartmannswillerkopf, dans un ancien café. Bétonné et transformé en abri sanitaire allemand durant la guerre, c'est désormais un « lieu de réflexion historique et d'expression artistique ».
- « L'association a pour triple vocation :
- La création, l'entretien et le balisage des sentiers de randonnées...
- Assurer la sauvegarde et la préservation des vestiges du site du Hartmannswillerkopf ...
- -Participer activement à la recherche et à la diffusion grand public....de tout document, témoignage,...pouvant aider à la compréhension et la transmission de l'histoire du site et de la mémoire des hommes qui y ont combattu ».
- (80) Créée en 1887, après la perte de l'Alsace-Lorraine par la France, cette association « a une triple mission :
- conserver la mémoire de ceux qui sont morts pour la France ;
- entretenir les monuments élevés à leur mémoire ;
- transmettre le flambeau du souvenir aux générations successives ».
- (81) l'héritier de la famille a bien voulu autoriser la publication de ces cartes.

Clovis. La croix de bois numérotée aurait dû, en effet, être remplacée par une croix en béton dans le nouveau cimetière réaménagé après guerre, mais la réponse du président de l'association fut : « j'ai recherché la tombe au cimetière du Hartmannswillerkopf et ne l'ai pas trouvée ». Les recherches sont également restées infructueuses dans les autres cimetières militaires de la zone.

Oublié encore une fois Clovis?

(82) Bernard Chevalier en compte 120, mais le décompte varie beaucoup en fonction de la méthode utilisée.

En Creuse certaines sépultures portent des plaques funéraires en porcelaine honorant les soldats morts durant la Grande guerre. C'est le cas à Mérinchal, c'est une spécificité de la région. Les plaques rondes, rectangulaires, ovales, comportent souvent une photo, en général de grande qualité, et parfois des fleurs, médailles, drapeaux...Certaines photos sont dans un remarquable état de conservation et il est difficile d'imaginer qu'elles ont un siècle.

Ces plaques, qui ne sont pas une preuve du rapatriement du corps, permettaient de conserver le souvenir du défunt.

Après cette saignée, la population de la commune de Mérinchal qui était de 1 806 habitants en 1911 tomba à 1 550 en 1921. Le maximum démographique se situe en 1846 avec 2 212 personnes, l'exode rural se poursuivra continuellement par la suite.

- (83) Tous les corps n'ont pas été rapatriés dans les communes d'origine des soldats, 250 000 à 300 000 corps restitués aux frais de l'État sont les chiffres le plus couramment cités, soit environ 30 % des sépultures identifiées.
- (84) La plupart des photos de la région d'Ahun ont été réalisées par Alphonse de Nussac, célèbre photographe creusois qui parcourait les campagnes au début du XXe siècle. C'est le cas du pont sur la Creuse en couverture, de l'Ecole d'Agriculture qu'a fréquentée au moins un membre de la famille de Marie...D'autres portent les initiales PM (Pierre Mothe, libraire, concepteur et éditeur à Aubusson).

Sans être aisés Marie et Clovis n'appartenaient pas à la paysannerie pauvre, la ferme du Geoffreix « faisait peut-être une trentaine d'hectares » (19), soit 5 à 6 fois la superficie moyenne d'alors. Leur contrat de mariage, établi dans une auberge à Mérinchal, précisait qu'ils apportaient ensemble l'équivalent de près de 5 400 francs or en espèces, mobilier ... à la « corbeille » commune, une somme non négligeable pour une ferme de la région à l'époque. La mère de Marie offrait aux futurs mariés « deux douzaines de draps en toile, ... »! (75), de quoi dormir ensemble très longtemps, mais exactement quatre mois plus tard la guerre en décida autrement, provoquant immédiatement angoisse, misère, malheurs....

(85) Laurent Llopez et Serge Ribault, professeurs d'histoire au lycée Anguier à Eu (Seine-Maritime) qui travaillent notamment sur le thème « Mémoire des soldats de ma commune ».

L'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre a répondu : « j'ai le regret de vous informer que le pôle n'a aucun renseignement concernant la tombe du Caporal GARDE Joseph Clovis... »

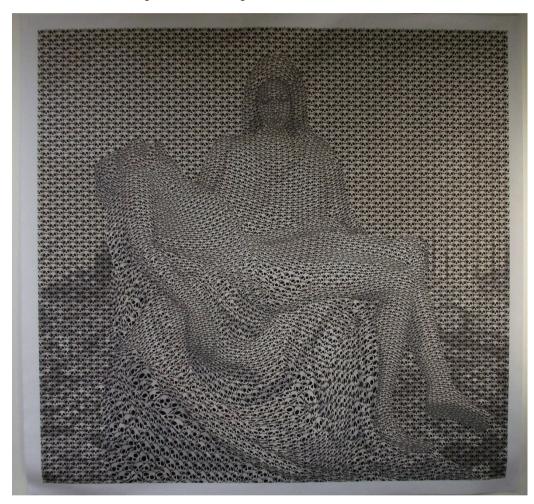
Sur le chemin

de

mémoire.

Pour lutter contre l'oubli, le travail ou devoir de mémoire a aujourd'hui pour ambition d'entretenir le souvenir afin d'éviter que l'histoire tragique ne se reproduise, ce qui nous ramène à nouveau au Hartmannswillerkopf, un lieu qui n'a jamais vraiment changé de nom, mais heureusement changé de signification.

Fin mars 2016, un siècle pratiquement jour pour jour après la mort de Clovis, la Cité internationale de la Tapisserie à Aubusson (86) (Creuse) fut chargée, dans le cadre de la commémoration du centenaire de ce conflit, d'une œuvre unique. Il s'agit d'une Pietà, une Marie dans la douleur tenant dans ses bras un soldat tombé au combat, l'ensemble étant constitué d'une multitude de petits crânes représentant autant de morts formant linceul (87).



Thomas Bayrle

<u>Pietà for World War I</u>

Maquette de la tapisserie

Collection Cité internationale de la Tapisserie, Aubusson
Tissage: atelier Patrick Guillot, Aubusson, 2017

© Cité de la Tapisserie / Thomas Bayrle
Photo: Marc Nénot

La symbolique est donc assez semblable à celle de la mise au tombeau du Montel-de-Gelat introduite dans l'album il y a bien longtemps.

(86) Sa mission est de conserver, enrichir et mettre en valeur un savoir - faire mondialement connu, la tapisserie d'Aubusson qui existe depuis le XVe siècle, classée désormais au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'UNESCO.

(87) La maquette a été conçue par l'artiste allemand Thomas Bayrle qui déclara à Aubusson : « ces cranes.. sont autant de soldats, des millions de fils, de pères, de maris morts pour rien ». « Pour rien » est aussi la réflexion entendue de la part d'un visiteur allemand au cimetière du Silberloch.

Cette maquette a servi à tisser une tapisserie, réalisée par un lissier français, Patrick Guillot qui a mis au point et perfectionné une technique de tissage donnant des effets de profondeur à la tapisserie.

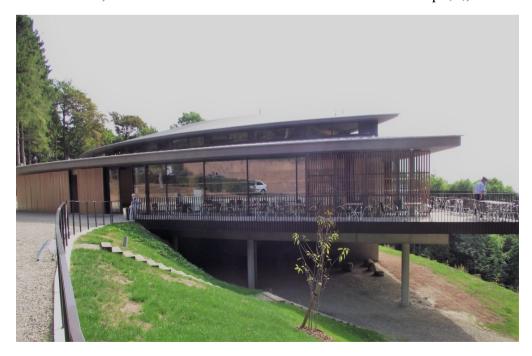
La Pietà a voyagé par la route des crêtes empruntée à différentes reprises par Clovis. Après la ferme auberge, visible au second plan, le col du Silberloch (*Cf.* p 55) est tout proche.



L'impressionnante tapisserie monumentale de 4,50 m x 4,50 m soit plus de 20 m2 est accrochée durant l'été dans un bâtiment neuf dont la construction a également commencé 100 ans après la mort de Clovis, à deux pas du cimetière du Silberloch.

L'œuvre, itinérante, revient en hiver à Aubusson puis repart sur d'autres lieux, notamment un site de la bataille de la Marne au cours de laquelle Clovis avait été blessé. Ce périple ressemble donc à celui de ce Creusois, à la différence qu'il partait à la guerre alors que la Pietà voyage pour la paix.

Le nouveau bâtiment, l'Historial franco-allemand du Hartmannswillerkopf (88), lieu commun



de mémoire de l'Allemagne et de la France, porte à l'entrée l'inscription : « une mémoire partagée pour la paix ».

Il a été inauguré officiellement le 10 novembre 2017(89) et retrace la période de la guerre, la vie de la population civile et des combattants, allemands et français.



Dans l'historial Clovis figure sur la liste des morts de ce champ de bataille, mais le lieu de sépulture est absent. Qui sait, un jour peut-être trouvera-t-on à proximité de ces photos ou près de la Pietà venue de la Creuse, en souvenir d'un soldat creusois et des autres « oubliés » (90), un nouveau portrait ou simplement un petit bouquet de fleurs semblable à celui déposé au pied de la croix de bois il y a près d'un siècle!

- (88) Après la première guerre mondiale, à l'emplacement actuel de l'historial, fut construit un petit bistrot où les randonneurs et les visiteurs pouvaient « casser la croûte dans une bonne ambiance » selon une dame âgée habitant au pied du Hartmannswillerkopf, rencontrée à la terrasse de l'historial.
- (89) Par le Président de la République fédérale d'Allemagne, le Président de la République française, ainsi qu'un grand nombre de personnalités nationales et locales, alsaciennes et creusoises. Ils furent guidés par le président du Comité du Monument National au mémorial, au cimetière, dans les tranchées au sommet de la colline, à l'historial devant l'exposition permanente et la tapisserie du centenaire.

Les discours portèrent sur la nécessité de garder le souvenir, de refonder et construire une Europe plus unie, puisque « ce n'est pas la montagne qui est une mangeuse d'hommes, c'est le nationalisme » selon le président allemand.

Des jeunes, français et allemands, presque du même âge que ceux qui s'entretuaient il y a un siècle, présentèrent leurs travaux sur le sujet, devenant ainsi acteurs et symbole de la transmission de la mémoire. Pendant ce temps d'autres personnes, notamment des lycéens d'Aubusson travaillant sur le même sujet, regardaient la cérémonie sur un grand écran à la Cité de la tapisserie.

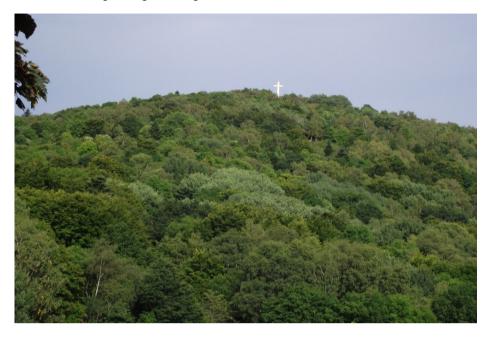
L'inauguration se déroula sous de médiocres conditions météorologiques dans le froid, l'humidité, avec un vent fort, des conditions que connurent souvent les soldats de 1914-18 qui vivaient et mouraient dehors dans cette zone de demi-montagne au climat déjà continental.

Le 11 novembre et à plus forte raison le 8 mai sont des jours comme les autres en Allemagne. De nombreuses personnes ne connaissent pas la signification de ces dates, cette partie de l'histoire étant peu étudiée à l'école. Jusqu'à une date récente ce pays ne commémorait pas la première guerre mondiale. Cette initiative commune est donc assez inédite. Désormais les drapeaux français, allemand et européen flottent côte à côte au Hartmannswillerkopf.

En revanche le 12 novembre l'Allemagne célèbre le droit de vote donné aux femmes ce jour-là en 1918.

(90) Il existe à l'historial une borne numérique très facile à consulter où sont répertoriés les soldats allemands et français tombés sur ce champ de bataille, dont Clovis et les autres soldats originaires de Mérinchal, mais le lieu de sépulture au front n'est pas mentionné.

Depuis ce lieu la vue porte sur le Hartmannswillerkopf, (Cf. aussi l'illustration de la page 55) classé monument historique, repérable par sa croix sommitale.



Les sapinières dévastées de l'époque ont été remplacées par la forêt spontanée composée en partie de feuillus. Le sentier qui mène au sommet permet de revenir sur les pas de Clovis et de ses proches, à supposer que ces derniers aient escaladé la colline.

Les centaines de milliers de combattants d'autrefois ont fait place à une foule de paisibles visiteurs de différentes nationalités qui se côtoient sans heurts afin de comprendre la fureur et le bruit du passé grâce aux vestiges silencieux du présent. Pour cela, ils suivent des itinéraires sécurisés et balisés afin d'observer en toute quiétude les cicatrices de la guerre encore incrustées dans le sol.



© Wikimedia

C'est d'une tranchée semblable à celle du premier plan que Clovis et ses infortunés frères d'armes devaient « bondir et s'élancer » (26) vers des ennemis plus fortunés puisque protégés par un fortin visible au second plan, distant seulement d'une vingtaine de mètres, cette proximité favorisant parfois la fraternisation.

Au sommet, à l'emplacement de combats acharnés, le monument au 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs voisine avec la grande croix lumineuse haute de 22 mètres, visible de très loin, édifiée dans les années 1930, appelée croix pour la paix en Europe.



En ce dimanche d'été une dame aborde les visiteurs et déclare à ceux qui veulent bien lui accorder un peu d'attention qu'après avoir visité le champ de bataille elle vient de retrouver la foi en Dieu et en l'homme au pied de cette croix!

Depuis ce promontoire dominant la plaine d'Alsace un paysage assez exceptionnel peut être contemplé à loisir, à la différence de 1915 alors que le bataillon de Clovis avait atteint le « Rocher Panorama » d'où cette photo a été réalisée.



Mulhouse est située à une vingtaine de kilomètres.

L'officier d'artillerie (55) placé à un poste d'observation écrivait pendant le conflit : « Le pays est admirable, avec ses montagnes couvertes de sapins, ses vallées encaissées, ses sentiers où deux hommes ont peine à passer de front, ses énormes rochers escarpés couverts d'ellébore, de fougères, de groseilliers épineux...La plaine, monotone à première vue, est d'une réelle beauté. Les villages gais et propres se touchent, entourés de vergers, de vignes, de saules nombreux qui font des taches rouges dans les champs. Des bras de rivière scintillent dans les prés...»

En contrebas la discrète chapelle des chasseurs, appelée chapelle Sicurani du nom d'un officier de chasseur tombé au front, est toujours là, face à la colline (91).



Elle a échappé aux outrages de la guerre, mais pas à ceux du temps et a donc changé d'aspect au cours des différentes rénovations. Elle a cependant conservé ses piliers surmontés de chapiteaux sculptés.

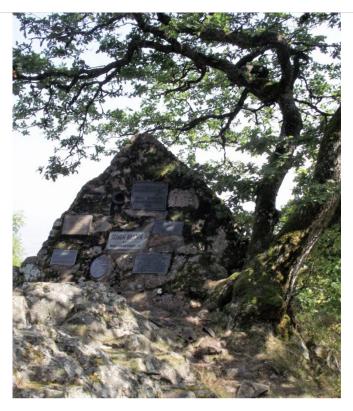
<sup>(91)</sup> Il y avait, à la fin de la guerre, 6000 abris et 90 kilomètres de tranchées sur un front très réduit de quelques kilomètres partageant la colline en deux parties, l'une restée allemande, l'autre redevenue française.

Les vestiges, encore très nombreux, en particulier les abris bétonnés, constituent un véritable musée à ciel ouvert. Des panneaux explicatifs indiquent leurs fonctions.

Des Français et des Allemands, entre autres, participent aujourd'hui à l'entretien et à la préservation des sites, des randonnées sont organisées sur les zones de bataille.

<sup>«</sup>L'association Les Amis du Hartmannswillerkopf, section à but spécial du Club Vosgien, restaure abris, tranchées, positions, et vestiges de la Guerre 1914/1918 sur le Champ de bataille. La création et l'entretien des sentiers font partie de nos activités. Aussi, par respect pour ce lieu de mémoire et de réconciliation, nous voulons, par notre travail bénévole, sauvegarder des outrages des hommes et du temps ce formidable témoin de l'Histoire. Nous souhaitons ainsi conserver le plus longtemps possible les ouvrages militaires, reflets silencieux d'une période noire de l'Histoire, afin de montrer aux jeunes générations à quel point les luttes fratricides sont dénuées de sens, pour enfin rappeler à tous que la fraternité entre les peuples est notre avenir ».

Dans une petite clairière surplombant la plaine d'Alsace le monument aux chasseurs allemands est toujours là aussi, mais il a été reconstruit.



L'arbre qui a repoussé semble le protéger et les plaques commémoratives sont manifestement régulièrement astiquées.

À l'ouest du Hartmannswillerkopf, la vallée de la Thur à Saint-Amarin est d'autant plus « riante » que la rue est vide de convois militaires (92) et pleine de fleurs.



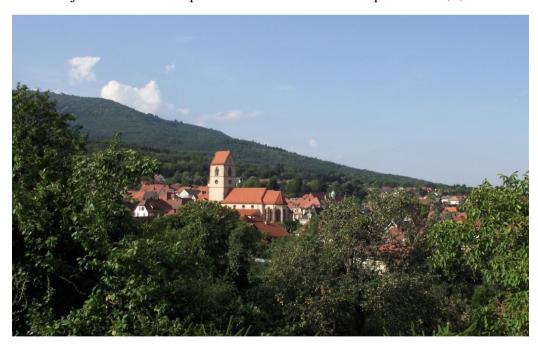
(92) Il y a un siècle, sous le panneau portant un cheval blanc, passait un convoi comportant deux chevaux blancs!
À l'intérieur de l'hôtel restaurant « Au Cheval Blanc » différentes photos montrent l'établissement avant l'annexion à l'Allemagne, pendant la première annexion et après le retour à la France. Les inscriptions sont donc en français ou en allemand suivant les périodes. La « route de Wesserling » sur la carte de l'album est devenue « rue Adolph Hitler » durant la deuxième annexion à l'Allemagne, d'après le propriétaire du restaurant, avant de s'appeler « rue Charles de Gaule » : une histoire tourmentée.

À deux pas de là se trouve le musée Serret.



Avant 1914 il était le siège d'un tribunal local allemand, puis a été transformé en hôpital militaire français pendant la guerre, alors que Clovis était au repos à plusieurs reprises dans les environs. Par la suite il est devenu musée (93).

À l'est, au pied du Hartmannswillerkopf, la coquette bourgade de Wattwiller qui baigne dans la verdure est aujourd'hui connue pour son eau minérale ainsi que son vin (94).



Le bourg a été reconstruit après le conflit, jusque dans les années 1930.

<sup>(93)</sup> Chaque salle de l'ancien hôpital développe un thème, permettant ainsi de couvrir une diversité de sujets sur une longue période de la vie de la région. Ce musée est empli de la cave au grenier d'une multitude d'objets, du plus petit (une cartouche de fusil) au plus gros (une locomobile) en passant par les outils des artisans et paysans, objet usuels..., ce qui permet d'imaginer la vie des civils et des soldats entre 1914 et 1918.

<sup>(94)</sup> Cette photo a été réalisée sur le piémont où alternent la vigne et les prairies, ces dernières étant encore parfois clôturées avec des piquets en « queue de cochon » de l'ancien champ de bataille.

L'église conserve une Pietà du XVIIIe siècle présentant des ressemblances avec celle de la tapisserie d'Aubusson. À quelque distance la rue du Rehfelsen part en direction de la colline. Le château de Gohr a également été reconstruit (95). La proximité de l'église permet de le localiser car il n'est guère reconnaissable.



Il a, en effet, complètement changé de style.

En revanche le restaurant n'a pas changé, sauf de cadre et de nom, il s'appelle actuellement « Au Fin Gourmet » (96).

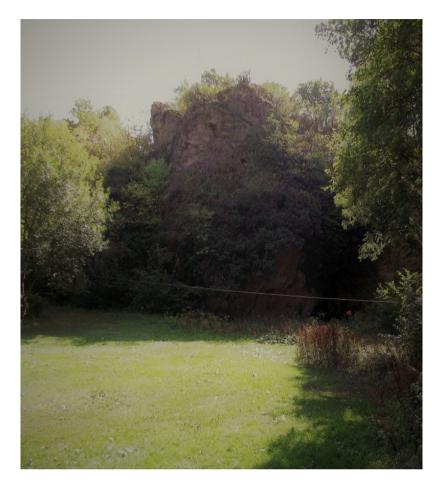


Marie est-elle descendue de l'autobus ici il y a près d'un siècle pour se rendre sur la tombe de Clovis ?

(95) Témoignages de personnes de la région du Hartmannswillerkopf.

Le château a été reconstruit entre 1926 et 1931, d'après une source connaissant bien l'histoire de cet édifice, qui précise par ailleurs que « la famille de Gohr est arrivée en Alsace comme beaucoup de familles locales pendant la guerre de Trente ans qui a dépassé largement en atrocités celle de 14-18, avec la peste qui s'était ajoutée aux malheurs du moment ». La guerre de Trente ans qui a déchiré l'Europe de 1618 à 1648 était liée aux tensions politiques, économiques, religieuses, ainsi qu'aux tentations hégémoniques de plusieurs Etats, ce qui provoqua, entre autre, les massacres, pillages...et donc l'exil des civils.

À la sortie de Wattwiller, sur les premières hauteurs du Hartmannswillerkopf, dans le parc régional des Ballons des Vosges se détache le Hirzstein devenu plus tard Hirtzenstein (97), couronné par un énorme rocher au milieu d'une clairière.



En décembre 1915, après de furieux combats, le bataillon de Clovis s'était emparé de ce sommet fortifié, alors dévasté, d'où il pouvait voir Wattwiller défigurée, avant d'être obligé de rebrousser chemin.

Les chemins, ombragés et parfaitement balisés, permettent aujourd'hui de découvrir une flore très variée et des vestiges d'abris préservant une faune particulière. Ils mènent vers les anciennes lignes de front en terrain parfois accidenté. C'est le cas du côté tenu par l'armée allemande face à la plaine d'Alsace, où se trouvent d'autres rochers, certains ressemblant par leur taille à une petite montagne dans la montagne.

<sup>(96)</sup> Les bâtiments avoisinants ayant été reconstruits le cadre est agréable. Le trottoir est abondamment fleuri. Le restaurant, datant du XIXe siècle, aurait été rehaussé à une date inconnue et a échappé, avec deux ou trois autres maisons, à la destruction durant la première guerre mondiale.

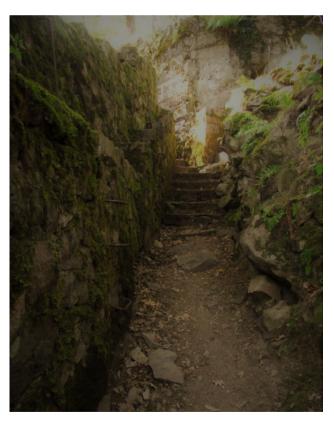
Ce jour d'août 2017 les clients avaient déserté la terrasse pour se réfugier à l'intérieur à cause de la canicule. C'était aussi la canicule à l'été 1915, mais Clovis, soumis aux bombardements, ne pouvait se réfugier nulle part sur les pentes dénudées des Vosges.

<sup>(97)</sup> Hirzstein est l'orthographe utilisée sur les cartes postales de l'époque de la guerre, ainsi que dans le journal du 28° bataillon de chasseurs, Hirz signifiant cerf, Stein pierre en vieil allemand. La nouvelle orthographe Hirtzenstein, rendant la prononciation encore plus difficile, les Alsaciens proposent parfois aux Français « de l'intérieur » le terme Hirtz! Ce nom désigne aussi l'hôtel-restaurant, lieu de séminaire...construit à la place de la ferme-auberge détruite pendant la guerre, le tourisme étant déjà développé au début du XXe siècle en Alsace. Actuellement les fermes auberges, situées au milieu des prairies, sont encore nombreuses dans la région.



Clovis dut combattre à plusieurs reprises dans ce terrain fait d'amoncellements de pierres de toutes tailles qui constituaient alors un désert minéral difficilement praticable. Depuis la forêt est revenue.

Mais la guerre a laissé dans ce chaos rocheux un redoutable système défensif allemand encore bien présent.



Cette tranchée (98) étroite, profonde, taillée dans les rochers, présente des parois bétonnées sur

<sup>(98)</sup> Elle s'appelle « Suisse lippique », est dans un remarquable état de conservation et n'est pas embroussaillée puisque elle sert actuellement de sentier de randonnée, un sentier comme il en existe probablement peu en France!

une bonne partie de son tracé. La pente, souvent raide, parfois presque abrupte a nécessité la création de nombreux escaliers. Cette situation conférait néanmoins un avantage certain aux soldats allemands qui pouvaient se réfugier dans des abris souterrains lors des bombardements avant de ressortir, grimper à l'échelle métallique encore visible à gauche pour atteindre rapidement le parapet et tirer sur les soldats français pendant que d'autres, postés dans les fortifications situées à l'arrière plan sur la photo, expédiaient une multitude de projectiles sur les assaillants. En face, ces derniers, dont Clovis, devaient escalader sous la mitraille et les « marmitages » (26), sans escaliers, la même pente dans le pierrier des photos précédentes.

Ce système élaboré pour la protection de ses défenseurs aboutit au sommet à un gigantesque rocher fortifié. Comparativement le rocher du Hirtzenstein ressemble à une grosse taupinière dans un jardin bien soigné et le fortin à une tête d'épingle perdue dans l'herbe.



Plus ou moins noyé dans la végétation qui a repris ses droits et cache en partie trois niveaux de galeries, le Rehfelsen impressionne. En français Rehfelsen signifie rocher du chevreuil, un nom qui évoque plus la nature que la guerre.

Tout est aujourd'hui silencieux, un silence qui devient oppressant si l'on songe au bruit du passé, la courte vie de Clovis ayant pris fin en chair à canon dans cette zone. Mort par devoir pour un rocher à l'allure de forteresse médiévale modernisée dont les troupes françaises ne purent s'emparer!

« Il suffit de vivre proche de ces terrains pour toucher du doigt l'abnégation de ceux qui ont été amenés à vivre l'épreuve du combat des Vosges dans un paysage qui, en temps de paix, appelle au calme et à la contemplation. » (95)

À l'arrière de cette première ligne allemande se trouvaient d'autres installations défensives.



Truffé d'ouvrages bétonnés, ce véritable village fortifié comprenait un poste de commandement allemand ainsi que différents services et même une petite chapelle. À l'intérieur de celle-ci, reconstituée, les vitraux attirent l'attention, en particulier celui-ci.



Comme dans l'album, ils sont côte à côte, fraternellement réunis dans la mort. Après la guerre, et le retour de l'Alsace à la France, cet ensemble de bâtiments était signalé par un panneau portant l'inscription en français: « *Cantine du Vieil-Armand* » (99). C'est donc probablement ici qu'a été tamponnée la photo montrant la croix de bois de la tombe de Clovis semblant attester de son inhumation au cimetière du Silberloch.

(99) Nicolas Vignos, directeur de l'Abri-Mémoire d'Uffholtz.
La cantine, située sur la commune de Hartmannswiller, est connue sous la dénomination « cantine Zeller », nom de la famille qui y tenait un restaurant après la guerre et l'habita longtemps. Le guide Michelin de 1920 invite les automobilistes à emprunter prudemment l'étroite route construite pendant la guerre par les Allemands jusqu'à la cantine, puis de rejoindre le sommet à pied. (Nicolas Lefort, op. cit., p 333). À l'époque, la cantine propose du pain, des boissons, des conserves ainsi qu'un grand choix de cartes postales illustrées. De même que la chapelle, un chalet attenant aux ouvrages bétonnés a été reconstruit, c'est donc toujours une « cantine », où il est encore possible de consommer son casse-croûte face à la plaine d'Alsace sur cet historique chemin de guerre, aujourd'hui verdoyant chemin de randonnée.

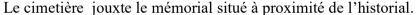
Tout était plus ou moins fortifié sur le front allemand afin de tenir un long siège. Un officier de chasseurs français, persuadé que l'armée allemande mettait tout en œuvre pour garder cette colline verrouillant la plaine d'Alsace, avait écrit à l'époque : « ... le seul résultat appréciable des opérations de l'Hartmann (willerkopf) est de remplir chaque jour davantage le cimetière déjà impressionnant que nous avons ouvert au Silberloch ».

Ce cimetière militaire effectivement impressionnant, qui ne regroupe pourtant qu'une petite partie des corps des soldats tombés dans la zone, est dominé par le Hartmannswillerkopf : les vivants côtoyaient donc les morts sur un espace très confiné.



D'après l'album Clovis avait une sépulture individuelle sous une croix de bois dans cette nécropole nationale comportant aussi un mémorial visible à l'arrière-plan, mais après réorganisation la croix N° 123 porta le nom d'un autre homme.

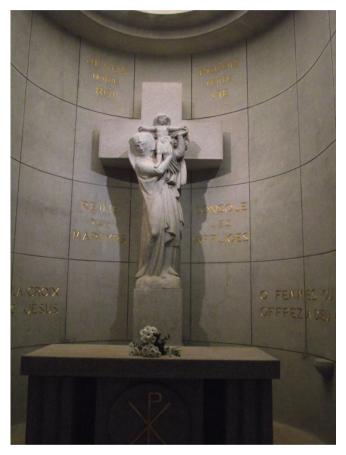
En redescendant la colline en direction du cimetière, le chemin meurtrier qu'empruntaient les soldats est actuellement bordé d'arbres qualifiés de remarquables, en particulier des hêtres désormais centenaires qui rendent la marche apaisante.





C'est le monument national du Hartmannswillerkopf, l'un des quatre monuments nationaux construits à la mémoire des soldats tombés durant la guerre, impressionnant ensemble semienterré en béton auquel on accède par la tranchée d'honneur du premier plan. Il fut solennellement inauguré en 1932. À l'arrière se profilent la colline et sa croix.

Le gardien du mémorial et de la mémoire, très sollicité par ceux qui cherchent encore leurs morts, suggère à ceux qui ne trouvent pas leur sépulture de faire un geste dans la vaste crypte à l'architecture très symbolique comprenant, entre autre, une chapelle catholique, une protestante et une israélite (100). C'est donc sur l'autel de la première que fut déposé, à la mémoire de Clovis (101), un petit bouquet de fleurs blanches, une couleur symbolique.



À l'arrière se détache une Vierge à l'Enfant (102) dite vierge du sacrifice. Le mémorial, l'historial et l'album ont en commun la symbolique liée à la Vierge Marie, assez constante dans le temps et l'espace. Des représentations religieuses sont donc utilisées pour commémorer un événement laïque.

- (100) Il s'agit des religions alors reconnues en Alsace-Lorraine qui est toujours régie par un régime particulier dit régime concordataire de 1801, la loi de séparation des Eglises et de l'Etat de 1905 ne s'appliquant pas à ce territoire allemand à cette date.
- (101) Il y a beaucoup d'autres sépultures introuvables sur les listes des cimetières de la zone, en particulier celle d'un autre chasseur originaire de Mérinchal, ainsi que celle de François Bordessoule.
- En 1916 le maire de Mérinchal avait apporté plusieurs rectificatifs à la transcription de l'acte de décès de Clovis (p. 52) car il comportait de nombreuses erreurs. Il avait en particulier noté: «le défunt était prénommé Joseph Clovis et non Clovis seulement ... ». Son premier prénom étant le même que celui de son père il avait sans doute adopté le deuxième pour éviter les confusions : cela a-t-il provoqué des erreurs, des oublis pendant et après la guerre ?
- « Le transfert devait être effectué, en principe, avec soin mais d'après ce que les "anciens" du village (Wattwiller) racontent, dans la pratique, on "faisait comme on pouvait" et, à ce jour, il y a tout lieu de penser que des identités de tombes ne correspondent pas... » (95)
- (102) Lors de la présentation officielle de la tapisserie du centenaire dans les locaux de la Cité à Aubusson en juin 2017, Jean Klinkert, président du Comité du Monument National fit le parallèle entre la Pietà de l'historial et cette Vierge à l'enfant du mémorial. Les deux œuvres, conçues à plus 80 ans d'intervalle, sont dans deux bâtiments situés à quelques pas l'un de l'autre.

Ces quelques photos récentes donnent seulement un petit aperçu du site, mais permettent de faire le lien entre hier et aujourd'hui sur ce chemin de mémoire où, contrairement à la logique, le présent aide à comprendre le passé.

Le mémorial ne figure pas dans l'album : Marie avait-elle été informée de cette réalisation ? Avait-elle tourné la page du Hartmannswillerkopf ?

Il reste donc des aspects du passé à éclaircir, en particulier une question essentielle qui, jusqu'alors, ne trouvait pas de réponse : où est la dépouille mortelle de Clovis ? Quelles hypothèses avancer ? Celle des rares restes de son corps finissant dans un des ossuaires du cimetière du Hartmannswillerkopf ? Evoquée sur place, mettant en cause le sérieux du travail réalisé lors du réaménagement de la nécropole nationale, elle fut jugée plus ou moins plausible et peu satisfaisante, d'où la nécessité de nouvelles recherches.

## De la Haute-Alsace, chemin du retour

à

la Haute-Combraille, chemin de la fraternité. Le bulletin municipal de 2016, dans l'article « Les enfants de Mérinchal morts pour la France, année 1916 » présente une longue liste où figure Clovis, sans lieu de sépulture, mais les archives locales sont très lacunaires à ce sujet.

**Garde Joseph-Clovis**: 29 ans, du Geoffreix, fils de Joseph et de Conchon Anne-Marie, marié à Marie Laplaine, Caporal au 28<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseur Alpins, Groupe du 7<sup>ème</sup> Corps d'Armée, Matricule n° 1322, Corps n° 01085, tué au combat le 1<sup>er</sup> avril 1916 au Rocher du Rehfelsen Région de Wattweiller. Alsace- (Haut Rhin).

Gironnet Jean-Marie-Émile: 26 ans, du Rourg, fils de Jean-Marie et de Rivet Marie-Eugénia, Soldat au 70ème

Il en est de même de ce document.

MINISTERE DES PENSIONS			
CABINET du MINISTRE		LIVRE d'OR	
Service de l'Etat-Civil et d Sépultures Militaires	les		
	COMMUNE de	MERINCH	A L
	DEPARTEMENT	Creu	se .
NOM et Prénoms	Date et lieu de naissance	Régiment et grade	Date et lieu du décès
FILLIAS Georges Louis	21 Avril 1895 Merinchal	Soldat 7° Regt Inf	25 Sept 1915 Achicourt P de C
FRONDAS Louis Marie François	I6 Nov 1889 Merinchal	Solda <del>j</del> 171° Regt Inf	22 Mars 1915 Ferme Charmoi Meuse
GARDE Joseph Clovis	IS <b>Mai</b> I887 Merinchal	Caporal 28° <sub>B</sub> at Chas	I° Avril 1916 Rechfelsen Alsace
GARRET Emile Lucien	IS Nov 1895 Merinchal	Soldat 417° Regt Inf	20 Juil 1916 Estrées Somme
GIRAUDON Jean Eaptist	9 I7 Juil 1893 Merinchal	Soldat I09° Regt Inf	I° Mars I915 Auchel P de C
GIRONDON Antoine Claudius	9 Dec 1894 Merinchal	Soldat 51° Rat Chas	6 Juin 1917 Ferme du Temp Ais:
GIRONDON Louis Paul	I3 Janv 1888 Caluire et Cuire Rhone	Soldat 278° Regt Inf	31 Aput 01914 Arras P de C

Le livre d'or des Morts pour la France, réalisé après-guerre, ne recense qu'un peu plus de la moitié des soldats de la commune tombés au combat et n'indique pas leur lieu de sépulture. Il émane pourtant d'un organisme officiel intitulé « Service de l'Etat-civil et des Sépultures Militaires ».

Aux archives départementales de la Creuse sont entreposés des mètres linéaires de documents relatifs à la période, rangés par séries.

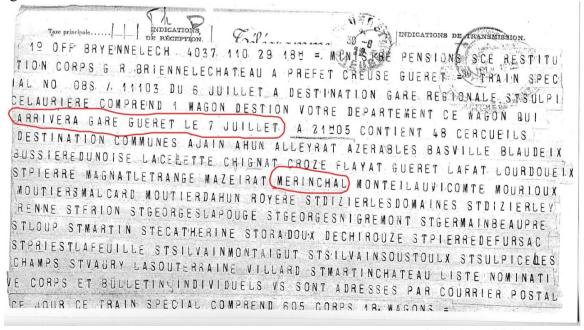
La consultation d'une série intitulée « Morts pour la France et disparus, recensement : listes par commune et statistiques par professions...» n'apporta rien, la commune de Mérinchal n'y figurant pas. Les autres séries complémentaires de celle-ci, aussi bien par ordre alphabétique des communes que des morts pour la France, ne donnèrent aucun résultat. Une sous-série relative aux affaires militaires de Mérinchal, couvrant la période 1844-1950, ne contient rien concernant la guerre et l'après-guerre.

La consultation de la volumineuse série « Militaires décédés. Transport des corps..., correspondance...dépenses..., remboursement..., listes, télégrammes », n'ayant ultérieurement rien apporté, où fallait-il encore chercher?

Il restait l'examen minutieux de toutes les séries susceptibles de fournir une réponse. Portées par brassées entières jusqu'à la table de lecture, ces masses de dossiers provoquèrent l'étonnement voire l'hilarité de certaines personnes présentes dans la salle. Pendant ce temps, juste à côté, un chercheur professionnel se penchait sur un dossier peu épais pour examiner chaque ligne et même chaque mot.

À ce rythme la recherche de sépultures allait être d'autant plus longue que les dossiers contiennent beaucoup de papier pelure translucide, peu lisible et très fragile. Cette démarche fut à nouveau vaine, d'où l'idée de solliciter complémentairement d'autres sources, en commençant par le Souvenir Français Creuse qui avait antérieurement répondu « vous trouverez dans la série R », série déjà consultée sans succès. Sa nouvelle réponse fut très précise : « le corps...du Caporal GARDE Joseph Clovis a été restitué à sa famille par train funéraire au départ de Brienne-le-Château (10) le 7 juillet 1922. » C'était très enthousiasmant, même s'il n'y avait pas de quoi pavoiser après de si longues et infructueuses recherches, alors que le résultat pouvait être rapide et précis avec une autre méthode.

L'information étant prometteuse il suffisait de retourner aux archives, avec l'assurance du chercheur qui sait déjà ce qu'il va trouver en ciblant un dossier mince dans une série très épaisse. Les dossiers « Militaires décédés ...» consultés à plusieurs reprises, contiennent, en effet, une grande quantité d'informations rangées principalement, sauf erreur de comptage, dans 46 sous-dossiers. Chacun représente un convoi funéraire en provenance des cimetières militaires du front entre 1921 et 1923 et renferme différents documents, en particulier des télégrammes.



Arch. dép. Creuse (3 R 25)

Dans le *«train spécial »* parti de Brienne-le-Château (Aube) avec *« 605 corps, ... un wagon ... arrivera gare de Guéret le 7 juillet »* à destination de différentes communes, comme l'indique ce télégramme expédié au préfet de la Creuse.

Parmi les autres documents, une « *liste nominative* des *corps...* » dont un à destination de Mérinchal, mais ce n'est pas celui de Clovis. Encore bredouille.

En juillet 1922 un autre convoi, provenant de Marseille et rapatriant les corps du front d'Orient était pour cette raison hors sujet.

En conséquence, la recherche devait s'orienter vers les autres sous-dossiers, avant et après juillet, mais rien en juin. Un, intitulé « convoi du 18 août 22 », contenait un télégramme où figurait à nouveau Mérinchal, mais, nouvelle déconvenue, il n'y avait pas la liste recherchée! Une archiviste proposa ses services et découvrit une autre série fort intéressante intitulée « restitutions » (103), mais ne donnant pas la réponse attendue.

Pour ne rien laisser au hasard il fallait persévérer dans d'autres dossiers de cette série et dans d'autres séries, notamment des lettres de maires, des demandes émanant des familles,..., mais aucun résultat concernant directement Clovis.

Arriva enfin, au bout de multiples recherches, dont un détour par les registres paroissiaux, un dossier peut-être insuffisamment consulté auparavant intitulé « 1922 », sorte de fourre-tout boursouflé par la présence de nombreux télégrammes. Sous cette masse de vieux papiers, ô surprise, le document tant recherché émanant du « Service de la Restitution des Corps... ».

	1
MINISTÈRE DES PENSIONS	BRIENNE-LE-CHATEAU (Aube), Ic // Cout 192
SERVICE DE LA RESTITUTION	E FRANCIA
CORPS des MILITAIRES & MARINS	WHITE 12 MOD 1 22
Morts pour la France	12 NO.
Zone/du Champ de Bataille	
The Millian	
main to roma	
Eleczone/du Champ de Bataille  All Miller  All Lechumulians  All Commence de Champarine de Commence de	L'Inspecteur de la G. R. de
entre la diearent	
aNAM right & Brienne -le	- Château,
heran	Monsieur le Gréfet du Département
A	
de la	Creuse à Gueret
	, V
J'ai l'hoi	nneur de vous adresser la confirmation de mon
télégramme de	ce jour ainsi conçu :
« Train s	pécial Nola 8 / Hersau 17 etorut
destination gard	e régionale de Saint - Sulpire Laurière
comprend	wagon() destination votre département.
Cellwagons a	rriverent gare Gueret
1e 180	Acout , a 21 Hos
« Comm	unes devant recevoir corps :
Ih boldas	h. It we pade
	CC (188)
	V 30
	Arch dén

Rangé avec les télégrammes, vraisemblablement déplacé de son dossier d'origine, son état laisse supposer qu'il a été souvent manipulé.

Il concerne les « 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> zones du Champ de Bataille », or la 8<sup>e</sup> zone correspond aux champs de batailles du front d'Alsace. Les corps provenant de ces régions étaient acheminés à la G.R. (gare régulatrice) de Brienne-le-Château, un nom qui évoque les guerres napoléoniennes. Ils étaient alors centralisés puis transportés jusqu'à une gare départementale, en l'occurrence Guéret où « 14 soldats et un gradé » assurèrent « la réception, la manutention » des cercueils et rendirent les honneurs militaires avant qu'ils ne soient répartis dans les « communes devant recevoir les corps ».

1	Y		3
	COMMUNES	NOMS DES MILITAIRES	GARE DEMANI
79	Maison Teyro	Chanan Thomas 2rd 1 1 1	Am
80	Me alleret	Redon Alea isology; Pt	Stye
81	Galleret Foressac	timery Me Sol ! IF! I	(
82	Me ainod	terevillet Joseph Joe I	
89	Mansat	learland theme Trans & 12	
14	le grad d'artiges	Senturie year soll becis	1 /
	Measues	Manchellet year Solt 77 + R I Alaseria Alea dre le al per	A .
9	do	Vincent Jules adjt 91: P. I	5 12
10	do.	Fradean Herri solt 1845	
19	Merindral	Garde yos leap ! 28 ! 19. C. D.	
90	do	Laprote tiemes sol 914 P.J.	
9/	M 1. , D RO	Arch. Dép. Cr	euse (3 R 25)

Il est là ! Son prénom officiel est tronqué mais tout le reste correspond, y compris la partie du document précisant, sur la page suivante, la gare de Mérinchal pour destination finale et l'adresse incomplète de « *Vve Garde, Clergoux, Puy-de-Dôme* », qui, en 1920, avait demandé la restitution alors qu'elle habitait encore sa maison natale.

Clovis, enfin retrouvé, est le 89<sup>e</sup> d'une longue liste (103) de 154 corps ayant nécessité l'utilisation de 4 wagons à destination de Guéret ce 18 août 1922.

Lorsqu'ils demandaient la restitution des corps, les proches devaient renoncer à la sépulture perpétuelle nationale : Clovis ne pouvait donc plus avoir de sépulture au Hartmannswillerkopf où Marie était peut-être allée se recueillir (*Cf.* la croix de bois p. 66). En 1919, alors que plusieurs maires de la Creuse demandent à la préfecture « quelles sont les formalités pour aller en Alsace reconquise? », elle a pu être dissuadée par les instructions ministérielles (104), en 1922 il était sans doute déjà trop tard. Il reste, pure hypothèse, 1920 ou 1921.

Quand et comment le corps de Clovis est-il arrivé à Mérinchal ?

Les préfectures avertissaient à l'avance par écrit les maires, chargés eux-mêmes d'aviser la famille. À défaut d'écrit concernant Clovis, pour les raisons indiquées précédemment, la lettre ci-dessous apporte indirectement des éléments de réponse.

(103) C'était un gros convoi funéraire, d'autres listes comprennent moins de noms, la plus petite un seul, mais le nombre est très variable selon les convois.

Cette liste, probablement souvent consultée en raison du grand nombre de noms, comporte d'autres chasseurs, ainsi que des soldats des régiments d'infanterie de Guéret ou de Montluçon (78° R.I., 121° et 321° R.I.). Le 90° corps de la liste, celui d'Etienne Laporte, mort à Dugny (Meuse), était également destiné à Mérinchal.

Dans cette recherche le résultat reste positif, avec toutefois une certaine gêne vis-à-vis des personnes sollicitées, qui ont parfois cherché très loin, en vain, un renseignement qui était tout près, même s'il était dans une liste un peu enfouie et éventuellement temporairement « oubliée ». Cette liste a été placée dans la chemise de rangement « convoi du 18 août 1922» après avoir signalé qu'elle n'était probablement pas à sa place.

Sauf oublis possibles, tous les documents de la période 1914-1923 relatifs au sujet et présents aux archives de la Creuse ont été vus, certains examinés à plusieurs reprises. Cette méthode souvent empirique a tout de même permis de trouver la liste du 18 août 1922, et de glaner d'autres informations servant indirectement à reconstituer le parcours du corps de Clovis en l'absence d'autres sources, levant le doute, effaçant la sensation d'inachevé.

Cette partie concernant la restitution, qui a nécessité la réécriture partielle du texte, n'a donc pas été placée à ce stade du récit pour entretenir un suspense aussi long qu'inutile, mais parce que pendant longtemps les recherches conduisaient à l'impasse. L'envie de trouver et l'aide de nombreuses personnes, qui doivent être remerciées, débouchèrent sur la découverte inespérée, un peu par hasard et/ou par chance, alors que la rédaction du texte était presque achevée! Une expérience en définitive enrichissante.

Après avoir emprunté de nombreux chemins de recherche, parfois jalonnés de voies sans issue, c'est une réelle satisfaction, empreinte d'émotion, d'avoir accédé à toutes ces informations, Marie et Clovis étant devenus au fil du temps de plus en plus proches, presque des grands-parents.

(104) Cette série intitulée « Restitutions » provient des archives de la sous-préfecture d'Aubusson dont dépend Mérinchal. Elle contient surtout des instructions aux préfets et révèle l'évolution permanente du dispositif. Les déplacements sur l'ancien front, d'abord interdits, sont autorisés sous certaines conditions. Une instruction du ministère de l'Intérieur intitulée « Exhumations et transport de corps de militaires » en date du 2 août 1919, précise que «la circulation est libre dans la zone des armées à l'intérieur des frontières de 1914, à charge de pouvoir prouver son identité ; il est nécessaire pour circuler en Alsace-Lorraine de se procurer un sauf-conduit... et en Belgique un passeport ». Cette « circulation » est toutefois dissuadée par cette instruction ajoutant qu'il « semblerait utile de signaler... aux intéressés toutes les difficultés de transport, de nourriture et de logement, qui subsistent encore dans la plus grande partie de l'ancienne zone de combat. ». L'instruction est, par contre, évasive sur son objet principal puisque son auteur, un Sous-Secrétaire d'Etat, écrit : « M. le Ministre de la Guerre me signale que malgré la publicité donnée aux décisions prises au sujet des transports des corps des Militaires inhumés dans la zone des armées...de nombreuses demandes...sont adressées...aux autorités militaires ».

En fait d'autres courriers émanant de plusieurs ministères développent ensuite ce qui n'était pas vraiment explicité par cette instruction. Les familles, avec ou sans autorisations, sont déjà allées dans les cimetières militaires et ont parfois effectué des « exhumations clandestines » à une époque où le rapatriement des corps n'était pas encore d'actualité. Une instruction précise donc que les contrevenants seront réprimés avant qu'une nouvelle instruction, sous la pression toujours croissante des familles, informe les préfets que l'Etat a décidé de restituer, à ses frais, les corps aux familles qui en feront la demande avant fin 1920. Les premiers corps arrivèrent à Guéret le 8 juin 1921.

D'autres documents montrent que la restitution s'organise et se rationalise progressivement. Une circulaire du 6 octobre 1922, à destination des préfets, rentre dans les détails : « ces travaux d'exhumations, qui avaient été entrepris en 1922, au mois d'avril, ont dû être interrompus et vont continuer...Vous serez personnellement prévenus à l'avance de la date à laquelle les opérations concerneront votre département. » Les maires sont également informés, ainsi que les familles qui peuvent assister aux exhumations. Il y a cependant encore des erreurs de dates, de listes, de corps, provoquant des réclamations.

La série comprend aussi des propositions de tarifs pour les frais de rapatriements, très variables selon les distances par rapport à la gare. En Creuse ils sont compris entre 1,50 et 2 francs au kilomètre, mais un franc rongé par 160% d'inflation depuis 1914.

En conclusion la restitution des corps apparaît comme un grand chantier national. Un ministère des Pensions (Cf. document cidessus) chargé des Morts pour la France et de leurs ayants droits est créé début 1920.

Préfecture de la Greuse Lère Division



LE PR

LE PREFET DE LA CREUSE à Monsieur le Maire de L'Maunie frie Goog

J'ai l'honneur de vous faire connaître que le corps d'un Militaire de votre Commune, arrivera à la gare départementale de Guéret, le Juncué IHX-lu à 22 H.02.

ce corps tot celui de soldat

Le corps sera dirigé le fluis !!

à destination de la gare de Augauct désignée par
la famille, dans sa demande de transport du corps du Militaire, aux frais de l'Etat, adressée à M. le Ministre des Pensions.

Il doit arriver normalement à cette gare le beudubité

Je vous sersis obligé de vouloir bien dès réception de la présente lettre, aviser la famille intéressée.

Service Servic

Arch. dép. Creuse (3 R 19)

PREFET.

Le corps de ce soldat était mal aiguillé selon l'annotation manuscrite en marge, mais les aiguillages orientaient le convoi dans la direction de Mérinchal. La lettre du préfet nous apprend, en effet, que « le corps... arrivera à la gare...de Guéret,...puis sera dirigé...le lendemain à destination de la gare d'Auzances,...où il doit arriver normalement » le surlendemain. Or, Auzances et Mérinchal, situées à 15 km l'une de l'autre, étaient desservies par la même ligne de chemin de fer, Paris-Bézier.

L'itinéraire et la durée de transport se dessinent.

Le I old ph Bord us out author the incomine

L'information qui suit provient d'ailleurs d'Auzances, le maire correspondait abondamment avec la préfecture au sujet des soldats vivants ou morts. Averti de l'arrivée prochaine, le 18 août, du convoi à destination de Guéret, il adresse une lettre au préfet à la demande de deux familles de sa commune qui souhaitent que la réexpédition des deux corps, dont elles sont destinataires, soit retardée.

Le lendemain il écrit à nouveau au préfet.



Ce courrier apporte, toujours indirectement, d'autres éléments de réponse puisque le maire demande maintenant que les deux corps « ...arrivent en gare d'Auzances le 20 août...», comme prévu initialement. Or, les deux noms et prénoms figurant sur cette lettre se trouvent aussi sur la liste des 154 corps comprenant celui de Clovis et d'un autre soldat de Mérinchal. Les quatre corps, en provenance de Brienne, étaient donc dans le même convoi funéraire pour des destinations finales proches. Il est vraisemblable que les quatre cercueils aient continué à voyager ensemble, deux à destination d'Auzances, les deux autres jusqu'à Mérinchal peu de temps après, comme le précise le document ci-dessous.

#### TABLEAU HORAIRES

pour le transport des cercueils des Militaires ou assimilés, réexpédiés par la gare départementale de Guéret, sur les gares, stations et haltes du département de la CREUSE.

	GARES destina- taires	Heures de départ de	Heures d'arrivée à destination	
		Guéret	Jour C.	Jour D.
	Auzances	12 H.22	*	8 H.43
	Les Mars	12 H.22		9 H.Ol
	Mérinc hal	12 H.22		9 H.15
	Létrade	12 H.22		9 H.26
	Giat	12 H.22		9 H.48
	St-Merd-la-	12 H.22		10 H.O1
	Breuille Feyt	12 H.22		10 H.14
			Arch. Dép. Creuse	(1Z 241)

Ce tableau, non daté, ne donne pas les mêmes horaires que la lettre de 1921, mais il confirme le délai de presque deux jours entre les gares de Guéret et Mérinchal par train funéraire roulant à la vitesse d'environ 30 km/h dans la dernière portion du trajet, plus pentue. Le corps de Clovis « à destination de la gare de Mérinchal désignée par Vve Garde dans sa demande de transport du corps, a donc dû arriver normalement » entre 9 h 15 et un peu plus de midi le dimanche 20 août 1922.

Les comptes-rendus des réunions du conseil municipal, d'abord indisponibles pour cause de numérisation, n'apportèrent pas ultérieurement la confirmation espérée de cette date. Plus globalement ils renseignent très peu sur la guerre et ses conséquences, mis à part les nombreuses demandes de secours de la part des vieillards et des veuves.

Lors d'une réunion, à l'été 1922, il est bien question de trains, mais seulement de trains de voyageurs. Le compte-rendu indique que « Mérinchal...devient, depuis quelques temps une station estivale d'une certaine importance et beaucoup d'étrangers viennent passer ici deux ou trois mois pour refaire leur santé et respirer l'air pur... d'où la délibération : À l'unanimité le conseil municipal demande instamment à ce que la Compagnie d'Orléans (qui exploite la ligne) permette aux trains express...de s'arrêter au bourg, plutôt qu'à l'autre gare de Mérinchal, Létrade distante de 5 km » (Cf. tableau précédant).

Les autres délibérations montrent que la municipalité semble alors s'orienter davantage vers l'avenir économique que vers le passé funèbre (105).

Les documents officiels d'origine communale ne livrèrent donc aucun renseignement, les registres paroissiaux non plus puisque les actes de sépulture conservés au presbytère ne mentionnent pas Clovis, ni les autres corps restitués en 1922 (106).

De plus, Il n'y a pas le moindre écrit dans l'album qui fasse, ne serait-ce qu'une simple allusion à la restitution du corps de « *l'absent* » et à sa réinhumation.

En revanche, la photo ci-dessous, vierge au verso, relative à une cérémonie religieuse, saute immédiatement aux yeux. C'est, en effet, la première carte de la première page, présente en plusieurs exemplaires dans cette volumineuse collection. En conséquence, elle a constamment motivé la poursuite de la recherche jusqu'à obtenir la preuve formelle du retour du corps de Clovis.

(105) Un guide destiné aux communes «pour l'application de la loi ...de 1919 aux stations de Tourisme » précise que cette loi «s'est surtout inspirée de l'intérêt national et de l'utilité que présente pour notre pays épuisé par la guerre le développement du tourisme... Les voyageurs étrangers...feront des dépenses importantes qui contribueront à améliorer notre situation économique ». Le document insiste sur le fait que les dépenses engagées pour « les travaux...d'améliorations des conditions d'accès....ou... de circulation » en faveur du tourisme seront largement compensées par la « perception d'une taxe de séjour » par la commune, comme le prouve « l'exemple des stations allemandes » avant guerre!

Ces dispositions destinées à favoriser le tourisme pourraient donc expliquer la délibération portant sur les trains de voyageurs. Dans cette période plusieurs autres délibérations déplorent la diminution du nombre de trains de voyageurs et la mauvaise organisation du transport de marchandises pénalisant l'activité économique, en particulier le commerce des célèbres veaux de lait produits dans la région et servis dans les restaurants les plus réputés de Lyon et Paris.

L'électrification des campagnes est également très présente dans les délibérations des années 1920.

(106) Informations recueillies auprès de l'abbé Binon, 97 ans, qui a connu ces pratiques encore longtemps après la première guerre mondiale, en particulier lors de la seconde. Il précise qu'il n'y avait pas de règle bien définie, mais qu'en général un aumônier célébrait les obsèques au front et renseignait les registres paroissiaux du lieu d'inhumation. Les registres de la paroisse d'origine ne comportaient donc pas obligatoirement d'acte de sépulture lors de la restitution du corps, alors qu'aujourd'hui le prêtre mentionne la cérémonie sur une partie de registre prévue à cet effet.

Dans le cas de Clovis il est bien difficile de savoir si des registres paroissiaux ont été renseignés dans une commune où le cimetière militaire était en zone nouvellement française alors que le bourg, fantôme, pratiquement sans archives, était toujours allemand.



Bien que le retable du XVIIe siècle, classé monument historique, soit partiellement masqué par des draps noirs le cœur de l'église de Mérinchal est parfaitement reconnaissable. Il y a beaucoup de noir, parfois ponctué de larmes blanches évoquant la tristesse du deuil. C'était alors le décorum en vigueur, au moins depuis le XIXe siècle, dans la religion catholique pour ce type de cérémonie de première classe ou éventuellement de deuxième classe puisque pour la troisième et les autres, celles réservées aux plus pauvres, il n'y avait pas de draps noirs.

Le tabouret au premier plan, percé en son centre, maintient une croix très ouvragée qui existe toujours. Derrière se trouve une couronne mortuaire, presque systématiquement présente en pareil cas, constituée d'une multitude de petites perles de verre et de quelques fleurs blanches. Vient ensuite un élément drapé de noir, vraisemblablement une table sur laquelle est posé un bénitier. À l'arrière émergent des drapeaux tricolores dont la bande bleue est assez pâle. Ceux-ci cachent en partie un cerceuil ou un cataphalque entièrement enveloppé de noir.

Sur la bannière de gauche figure le sacré-cœur de Jésus, ainsi que la mention « cœur sacré de Jésus espoir et salut de la France » partiellement lisible. Celle qui est accrochée à la table porte une mention similaire. Elles n'ont pas de rapport direct avec la cérémonie, mais sont présentes en toutes occasions, chaque église étant consacrée au sacré cœur de Jésus.

Il s'agit donc soit des obsèques d'un soldat, en présence du corps du défunt, soit d'un service funèbre, en l'absence de corps (106). Or, en général, les cercueils déchargés des convois funéraires « passaient par l'église pour une célébration de première classe » (106) avant la réinhumation au cimetière de la commune d'origine.

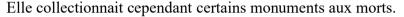
Cette photo pourrait donc dater d'août 1922, lors d'une crémonie religieuse destinée à Clovis.

Marie, et probablement la famille, ne voulaient pas laisser le corps de l'être cher loin d'elles. Contrairement aux craintes initiales, Clovis n'a donc pas été oublié au Hartmannswillerkopf. En revanche, le temps faisant son œuvre, le souvenir s'est estompé, y compris chez les descendants de sa nombreuse fratrie. Certains ignoraient, jusqu'à une date récente, qu'il avait existé avant le 1<sup>e</sup> avril 1916, date de sa mort en un lieu aujourd'hui pratiquement inconnu localement. Clovis était bien l'oublié du Hartmannswillerkopf.

Jusqu'à un âge avancé Marie n'oublia pas. Au cours de sa longue existence elle ne vécut que peu de temps au sein de la famille Garde, mais fut cependant inhumée dans son caveau, rejoignant ainsi Clovis.

Quelques jours avant le retour du corps de Clovis à sa terre natale le monument aux morts était inauguré (107). De facture classique, en forme de haute stèle surmontée d'une croix de guerre, il est classé parmi les monuments laïques et glorifie « les soldats de la 3<sup>e</sup> République ». Si certains morts pour la France ont été oubliés (82) Clovis y est inscrit sous son prénom usuel. Plusieurs cartes postales retracent son édification et son inauguration que Marie n'a pu ignorer, mais aucune représentation ne figure dans l'album.

À l'époque, dans les années vingt et trente, elle achetait les Poulbot et autres cartes destinées à lutter contre la maladie et la misère. «...c'est en souvenir de mon père...que ma mère, après sa mort, se mit à remplacer son culte par celui de l'humanité souffrante » (108) : Marie était-elle alors dans la même disposition d'esprit que cette autre veuve ?

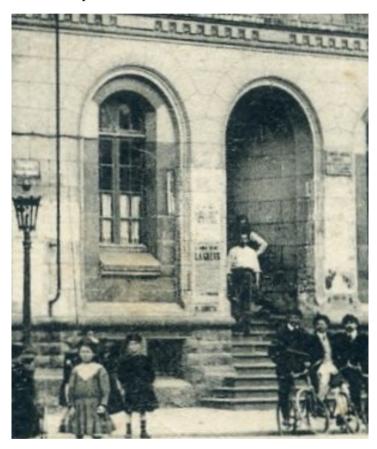




Un vieil homme semble instruire et consoler un enfant attristé qui regarde le casque percé de son père mort à la guerre. Près du pied gauche du jeune garçon la contremarche porte l'épitaphe « Ne l'oublie jamais » : une carte, vierge au verso, achetée pour que René se souvienne ?

Cet ensemble est classé parmi les monuments humanistes et pacifistes : Marie, qui amassait les symboles, était-elle alors pacifiste ? (109) « Elle ne parlait jamais de la guerre» (19), mais choisissait parfois des cartes assez parlantes !

D'après l'album, Clovis ne s'exprimait pas beaucoup non plus. Il avait cependant expédié à l'automne 1914 une carte portant la légende presque illisible *«Montluçon. Edifice Communal de la Ville Gozet »* (*Cf.* page 14). L'initiative de cette imposante réalisation, désormais classée monument historique, revient à un ouvrier quelques temps journalier aux usines St-Jacques (*Cf.* page 8) avant de devenir le premier maire socialiste (110) de la ville.



(107) Le 15 août 1922, jour de fête de la Vierge Marie, à l'initiative du maire A.Boyer en compétition avec l'Eglise catholique. En matière d'inauguration le curé P. Sagnardon, compétiteur du maire jusqu'en 1921 (42), avait devancé ce dernier en faisant apposer quelques temps auparavant dans la nef de l'église une double plaque (2) sur laquelle est également gravé le nom de Clovis. En 1922, ce curé avait cependant passé le relai à un autre, en l'occurrence son neveu A.Sagnardon.

Ce 15 août 1922 les photos d'époque montrent de nombreux hommes généralement coiffés d'un chapeau blanc et beaucoup de femmes portant, pour l'occasion, un chapeau ou un crêpe noir.

#### (108) Jean d'Ormesson.

(109) Le monument aux morts de Saint-Sauves (Puy-de dôme), érigé en 1923, se trouve à plus de 50 kilomètres du lieu où habitait Marie, alors que celui de Mérinchal est à moins de 10 kilomètres et que le cortège funéraire de Clovis passa à proximité. L'album contient d'autres représentations relevant du même classement pacifiste (in <u>Les monuments aux morts en Auvergne</u>, Service régional de l'inventaire d'Auvergne).

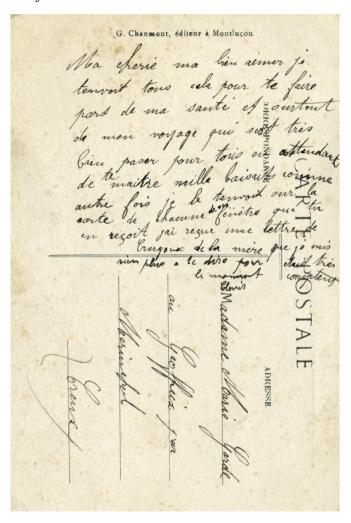
Gentioux (Creuse) est connue des mouvements pacifistes qui se réunissent chaque 11 novembre au pied de son monument aux morts atypique et célèbre, jamais reconnu ni officiellement inauguré, qui ne comporte pas de statue de soldat victorieux, mais d'un jeune garçon le poing levé vers l'épitaphe « maudite soit la guerre ». Il se trouve près du camp de La Courtine, commune où les mêmes pacifistes viennent d'inaugurer un monument à la mémoire des soldats russes mutinés qui voulaient rentrer dans leur pays après la révolution de février 1917 et qui furent durement réprimés. De plus, les pacifistes demandent inlassablement la réhabilitation des fusillés pour l'exemple. Ils ont également des revendications d'actualité, exigeant le désarmement nucléaire.

L'agrandissement ci-dessus montre, à gauche de l'entrée de cet édifice, une affiche de bonne taille dont le titre est vraisemblablement « LA GREVE ». Si la grève n'est plus d'actualité à l'automne 1914, « le syndicalisme reste actif à Montluçon... » et l'opinion publique plus pacifiste dans l'Allier que dans d'autres départements, durant toute la guerre (111).

L'industrialisation de Montluçon depuis le milieu du XIXe siècle avait, en fait, engendré deux villes séparées par la rivière Cher : la vieille ville, administrative, commerçante, bourgeoise et la Ville Gozet, populeuse, industrielle, ouvrière, pauvre, revendicative (112).

C'est dans ces deux entités, d'une rive à l'autre du Cher, que Clovis, convalescent, vadrouilla durant trois mois.

À la fin de l'année 1914, alors qu'il repartait à la guerre, il avait écrit à Marie au verso de cette carte: «... en attendant de te maitre mille baisets comme autre fois je le tenvoit sur la carte de chacune de ses fenètre... ».



(110) Il s'appelait Jean Dormoy vivant - après son licenciement des usines Saint Jacques à cause de ses menées politiques - de petits travaux dans les rues, faisant à l'occasion la promotion du 1° mai et des idées socialistes. Il accéda ainsi à la fonction de maire de 1892 à 1898, date à laquelle il mourut à l'âge de 47 ans seulement.

Son action sociale fut cependant marquante, notamment grâce à cette construction comprenant le fourneau économique (cuisine et réfectoire, permettant aux ouvriers habitant loin de « compléter par un plat chaud et bon marché le maigre repas apporté le matin »), une salle à différents usages pouvant recevoir 1500 personnes,...Ce bâtiment où s'organisait la vie politique et syndicale fut inauguré en 1899, sous une autre municipalité socialiste à laquelle succéda en 1926 une troisième dirigée par Marx Dormoy, fils de Jean, qui fut aussi député, sénateur, ministre de l'Intérieur du Front populaire avant de finir assassiné en 1941 par une organisation d'extrême droite. Les Dormoy, père et fils, marquèrent donc la vie politique à Montluçon. (In André Touret, Marx Dormoy: maire de Montluçon, ministre du Front populaire, éditions Créer, 1998.)

(111) Anne-Marie Michelon, <u>L'opinion publique pendant la première guerre mondiale dans l'Allier</u>, Mémoire de maîtrise, sous la direction de Jean-Jacques Becker, Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand, 1980.

Que faisait-il aux fenêtres de ce temple de la contestation de l'ordre établi ? Fréquentait-il l'édifice, avait-il rencontré des syndicalistes socialistes restés rouges et pacifismes ? (113)

Après avoir quitté les rives paisibles du Cher Clovis dut participer à de furieux combats au « corps à corps », mais avait-il rencontré des Allemands dans d'autres circonstances ?



Cette photo d'amateur, de petit format, d'assez mauvaise qualité, vierge au verso, qui constitue une autre énigme de l'album, peut tout de même être interprétée. Ceux qui portent de curieux uniformes pourraient être français, certains tenant un fusil, mais sans agressivité. Ceux qui sont désarmés, un peu débraillés, sont vraisemblablement des prisonniers de guerre n'ayant plus l'allure de « Germains, ennemis héréditaires convoitant d'asservir » la France. Aux affrontements fratricides peuvent donc parfois succéder des comportements plus humains.

À cinquante kilomètres en amont de Montluçon le Cher prend sa source à Mérinchal, près du château de la Mothe qui daterait du XIIe siècle pour les parties les plus anciennes. Cet ancestral ensemble de bâtiments a donc connu des alternances de périodes paisibles et d'affrontements meurtriers. Au XXe siècle des milliers d'hommes, dont Clovis et René, passèrent encore à proximité pour se rendre à la gare où un train les conduisait à la guerre. La paix revenue des ponts furent jetés avec l'outre Rhin un peu avant la mort de Marie (114). Mérinchal fut l'une des toutes premières communes de Creuse à nouer des relations avec une commune allemande, aboutissant à un jumelage après une consultation largement approuvée par la population.

- (112) Le quartier de la Ville Gozet à Montluçon, Commentry autre ville industrielle située à moins de 15 kilomètres où fut élu le premier maire socialiste de France en 1882 et plus globalement l'Allier sont conquis « par le socialisme à partir de 1878...et en 1914 le département apparaît comme l'un des plus rouges de France (60,61% aux élections législatives de mai) » (111). Les socialistes étaient alors attachés principalement aux intérêts des ouvriers qui revendiquaient, notamment, un salaire égal pour les travailleurs étrangers afin d'empêcher le « dumping social », ainsi qu'à ceux des petits paysans demandant un revenu décent. Ces revendications sont encore d'actualité au XXIe siècle.
- Un des ancêtres du parti socialiste, le parti ouvrier auquel adhère Jean Dormoy est antimilitariste. Avant la guerre Jean Jaurès, devenu chef de file des socialistes et chantre du pacifisme, fait un discours à Montluçon face à une foule déjà largement acquise au pacifisme. Début juillet 1914, dans l'Allier, le parti décide « de s'opposer à la guerre par tous les moyens, y compris l'insurrection » (111). Lors de l'assassinat de Jaurès le 31 juillet 1914 un important rassemblement se tient dans la ville. Début août la municipalité vote encore une motion pacifiste à l'unanimité. Mais le 3 août la guerre est déclarée et les oppositions au conflit deviennent alors plus rares dans l'Allier, les socialistes s'associant, au moins jusqu'en 1916, à « l'union sacrée » en faveur de la guerre, en particulier le maire, ainsi que des personnalités comme Marx Dormoy qui est mobilisé et part au front.
- (114) À l'initiative de l'une des filles de l'accordéoniste de 1935, lui-même fils d'un ancien combattant de 1914-18, revenu « éclopé ». L'accordéoniste, ancien combattant et prisonnier de guerre 1939-45 répétait à ses enfants, à qui il avait fait découvrir l'Allemagne, qu'il n'y avait pas d'autre alternative que la réconciliation pour assurer la paix. Les échanges se développèrent grâce au maire de l'époque à l'esprit ouvert et convivial.



Les drapeaux allemands, français et européens flottent côte à côte à l'entrée de la tour principale du château, juste au-dessus de la cour d'honneur où les partenaires immortalisent leurs retrouvailles dans la joie. Le parc et les vastes salles rénovées de ces bâtiments communaux conservent les souvenirs de nombreux échanges qui créèrent, bien au-delà des initiatives symboliques de réconciliation, des liens d'amitié durables.

Clovis, qui ne manifestait apparemment pas de ressentiment à l'égard des Allemands, avait-il imaginé un instant cet heureux dénouement dans sa commune natale ? Que de chemin parcouru ! C'est le chemin de la fraternité.

Terminons par l'une des plus anciennes cartes de l'album, probablement antérieure à celle montrant « Les Gas de Mérinchal au Camp de la Courtine, juin 1910 » (Cf. page 3).



Le destinataire, qui avait encore le sourire à cette époque, s'appelait Clovis GARDE : dédions lui, ainsi qu'aux autres victimes de la guerre, ce vivant paysage de paix.

☆

Les cartes de Clovis et de ses proches font la richesse d'un album qui aurait pu aboutir à la réalisation d'un volumineux ouvrage. En raison de la nature des écrits du verso, le plus souvent en totale opposition avec les rectos, ce choix a été abandonné au profit d'un récit de vie illustré qui n'avait de sens que replacé dans le contexte historique (115). La sélection effectuée à cette fin écarte surtout les cartes redondantes ou plus ou moins liées au sujet, mais reflète cependant les thèmes abordés par cette importante collection. Il y a les affectueuses et naïves cartes des enfants, celles donnant des nouvelles plus ou moins bonnes de la famille, celles parfois paillardes des jeunes soldats durant leur service militaire, non censurées par Marie, mais ces sujets restent secondaires. Les thèmes principaux, définis à partir de l'ensemble de l'album, concernent le bonheur perdu, la souffrance morale, l'angoisse, la solitude, la misère, les mauvaises conditions de vie, la solidarité obligée, la guerre, la mort, (116)... souvent résumés dans les courriers par le mot malheur ou les dérivés malheureux, malheureusement, mais « on écrit toujours à cause du malheur » (108)

À force de lire ces quelques protagonistes d'époques terribles ils devinrent petit à petit attachants et prirent de la consistance jusqu'à inspirer le respect. Certes, ils n'ont relaté que des traces de leur humble vie, souvent très sombre, mais ils laissent des enseignements à méditer dans un monde où de nombreuses nations se déchirent encore à des fins de domination territoriale, économique, culturelle, politique.... À l'heure où l'Union européenne est moins unie, dans une Europe qui fait moins rêver, certains pays, groupes ou individus sont toujours tentés par le nationalisme, l'expansionnisme, l'autoritarisme, l'unilatéralisme, la xénophobie, le racisme, le fanatisme,...causes de tant de « malheurs ». Ces causes, qui fragilisent la démocratie et la paix, ne peuvent être oubliées.

Puisse le présent récit servir la mémoire destinée à construire un avenir plus paisible !

- (115) La tâche s'avéra immédiatement ardue pour un non-historien, heureusement la plupart des spécialistes sollicités ont répondu favorablement aux demandes d'informations. Qu'ils en soient remerciés!
- (116) Les femmes de l'entourage vécurent parfois jusqu'à un âge avancé : la mère de Clovis mourut à 76 ans, Simone, la nièce de Marie, à 90 ans (décédée début 2017), la mère de Marie à 93, Anaïs à 96 ans.

La mère de Marie connut cependant d'importantes difficultés sur ses vieux jours puisque Hélène écrivait à la fin des années 1940 : « je suis en souci de toi ... ma chère petite amie, avec ta pauvre vieille maman je te vois souvent en peine, pour faire tout ton travail s'est beaucoup lorsque il y a qelquun a veillé comme un enfant... ». Marie connut apparemment des difficultés comparables sur ses vieux jours.

En revanche les hommes, outre ceux déjà mentionnés, moururent souvent jeunes. Clovis devint orphelin de père à l'âge de 8 ans, ce qui pourrait expliquer, en partie, son faible niveau d'instruction, ainsi que celui de Jean, puisqu'ils durent remplacer très tôt le défunt. Anaïs et Louis perdirent un fils à la guerre en 1940 et un autre un peu plus tard. Michel mourut à l'âge de 53 ans seulement, un de ses fils décéda l'année de sa naissance, l'autre, Edouard, à 32 ans, sans enfant.

Marie connut un sort peu enviable. Son « amie de toujours », Hélène, lui écrivait souvent « je pense à ta maman. », mais ne faisait aucune allusion à son père. Il était donc intéressant d'en rechercher la cause. En fait, Marie devint orpheline de père à un peu plus de 6 mois!

Les conséquences de la mortalité précoce de pères qui avaient connu la dure vie des « maçons-cultivateurs » du XIXe siècle furent fortement aggravées par la Grande Guerre qui emporta les fils, parfois avant qu'ils n'aient eu des enfants.

La famille Garde disparut au Geoffreix, comme la famille Laplaine à Clergoux, mais la vieille maison natale de Marie, en solide pierres de granite, existe toujours.

Marc NENOT Avril 2018

#### Clovis GARDE et sa famille.

Clovis GARDE (Joseph Clovis pour l'état civil) est né le 10 mai 1887 au Geoffreix, un « village » comprenant alors cinq fermes, situé à environ 2,5 km à l'est du bourg de Mérinchal, dans la maison la plus ancienne du village (1). Il est le quatrième enfant de Joseph GARDE et de Mariette CONCHON.

A sa naissance, sept personnes vivaient dans cette maison, surnommée « Chez Conchon » (1) :

- les grands-parents : François CONCHON (1824-1897) et Michelle GIRONDON (1820-1899) ;
- les parents : Mariette CONCHON (1855-1937) et Joseph GARDE (1851-1895) ;
- les enfants : Marie (1880-1963), Anaïs (1882-1978), Françoise (1884-1967).

Il appartenait donc à une famille traditionnelle, très représentative du « pays ». Jusqu'en 1886, le père était « allé à la campagne » comme maçon migrant, mais à la naissance de Clovis, il était présent et, à partir de cette date, il s'intitule définitivement cultivateur. C'est son beau-frère Jacques CONCHON, aussi domicilié dans la maison, qui prendra son relais comme maçon migrant, jusqu'à son mariage à Juvisy-sur-Orge en 1891, année où il est encore recensé au Geoffreix (2).

La famille s'agrandit encore en 1889 avec la naissance d'Augustine, et en 1892, avec celle de Jean. Ainsi, au recensement de 1891, bien que l'oncle Jacques soit parti, le foyer comptait dix membres.

Mais, en 1895, la maison est frappée par un drame : Joseph GARDE meurt, laissant ses beaux-parents, son épouse et ses six enfants. Clovis n'a pas encore huit ans. Le recensement de 1896 indique qu'un domestique a alors été embauché (3). Les grands-parents moururent peu après, en 1897 et en 1899, et Mariette est restée seule avec ses six enfants. Clovis, l'aîné des garçons, est donc devenu « l'homme de la maison » à l'âge de dix ans. Alors que la tradition maçonnante était encore vivace à Mérinchal, ni lui ni son frère Jean ne semblent avoir « fait le maçon » ; leur fiche matricule et les différents actes les concernant les disent toujours « cultivateurs ». Clovis s'est sans doute consacré pleinement à la marche de la ferme, et n'a guère dû fréquenter l'école. Si sa fiche matricule indique un degré d'instruction n°2 (4), ses témoignages manuscrits ne laissent pas beaucoup de doutes.

Jusqu'à son mariage en 1914, la maison s'est vidée petit à petit : en 1901, Marie a épousé Alexis BOULAYE, de La Vernède (5) ; en 1904, Anaïs s'est mariée avec Louis SIMONET, du Chassaing (6) ; en 1908, Françoise s'est mariée avec Gilbert SIMON, du Mondayraud (5). D'octobre 1908 au 25 septembre 1910, Clovis a fait son service militaire, au 50ème régiment d'infanterie, à Périgueux. A nouveau, un domestique fut embauché (7), d'après le recensement de 1911. En octobre 1913, c'était au tour de Jean d'être incorporé, au 37° R.A.C., à Bourges (8).

Le 19 avril 1914, à presque 27 ans, Clovis s'est marié à Condat-en-Combraille avec Marie LAPLAINE, âgée de 20 ans, du village de Clergoux, et c'est le plus naturellement du monde que le couple s'est installé au Geoffreix. La ferme allait repartir...

Hélas, moins de quatre mois plus tard, Clovis devait quitter Marie, enceinte. Ne restaient à la maison que trois femmes : la vieille Mariette, âgée de 59 ans, sa fille Augustine, et Marie.

Clovis est « tué à l'ennemi » en Alsace, le 1<sup>er</sup> avril 1916. Son corps sera restitué à sa veuve le 20 août 1922.

Après la guerre, Jean et Augustine ne se sont pas mariés ; ils sont restés auprès de leur mère, décédée en 1931 au Geoffreix, et ils sont décédés respectivement en 1977 et 1979.

À partir du recensement de 1931, on constate que René, le fils de Clovis, âgé de 16 ans, est recensé avec eux. Parti au service militaire en 1935, il devra à son tour faire la guerre en 1939. Revenu, il s'est marié à Mautes le 11 décembre 1943, mais il est décédé sans enfant, en 1998. A la mort de sa veuve, en 2010, la maison est revenue à un neveu de cette dernière.

Notice aimablement confiée par Philippe QUIGNON-RICHARD qui effectue des recherches historiques d'ampleur sur les familles de Mérinchal.

\_\_\_\_\_\_

- (1) d'après une voisine, Madame LOUIS, née Danièle MOSNIER, aujourd'hui décédée.
- (2) Il s'y établit comme secrétaire de mairie. Son fils Maurice, employé à la Banque de France puis chef de bureau à la Préfecture de la Seine et finalement retiré à Nice, avait maintenu des relations puisqu'il est décédé au Geoffreix en 1986, lors d'un séjour dans la famille.
- (3) Il s'agit de Clément MEGE, né en 1871 sur la commune de Giat. Il est resté au Geoffreix jusqu'au 29 janvier 1897, date de son mariage avec Marie CHAUSSADE, du Fary (5).
- (4) sait lire et écrire.
- (5) villages de la commune de Mérinchal.
- (6) village de la commune de Chard.
- (7) Il s'agit d'Alphonse Jean-Baptiste DUBLANCHET, dit « Sylvestre » (1885-1942), grand-père de Madame JARRIER, née Mireille BARRET, de La Bessède (5).
- (8) Le 16 janvier 1914, il adresse à une amie du village du Mondayraud une carte postale illustrée, « les litanies du bleu » (prière adressée par un jeune soldat, un bleu, effectuant son service militaire dans l'artillerie).

#### QUELQUES AUTRES SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES ET SITOGRAPHIQUES.

Les Amis du Hartmannswillerkopf, *Le Hartmannswillerkopf, description détaillée et guide pour la visite,* Publi-H/Uffholtz, 2015.

Les Amis de Montluçon, Bulletin des Amis de Montluçon, n° 13, 1920, n° 14, 1921, la lettre des Amis de Montluçon, n° 114, janvier 2007, n° 131, octobre 2008, n° 188, octobre 2014, n° 192, février 2015.

http://www.archivesdepartementales.puydedome.fr

Guy Avizou, Philippe Loy, Ecoles, maîtres et écoliers de la Creuse, de Jules Ferry à la 1<sup>e</sup> guerre mondiale, CDDP, 1982.

Christophe Beck, *Hartmannswillerkopf e-monsite.com*.

Pascale Bugat, *Creuse 1914-1918, les femmes dans la guerre*, Mémoires de la Société des Sciences...de la Creuse, Tome 61, p 221, 2015.

Alexandre Collado, Le combat des catholiques français pendant la grande guerre : une vision de la Croix de l'Isère, Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales », Université Grenoble Alpes, 2015.

Pierre-Antoine Donnet, Mémoires en Images, Pontgibaud et son canton, A. Sutton, 2002.

Daniel Dayen, Collectif, *La Creuse dans la Grande Guerre*, édition du Conseil général de la Creuse, Conservation départementale du Patrimoine, 2009.

Daniel Dunet, *Historique des systèmes agricoles en moyenne Combraille*, Mémoire de diplôme d'agronomie approfondie, 1990.

Eaux vives, bulletin municipal d'information de Mérinchal, N° 35, 36, 37.

Thierry Ehret, *Hartmannswillerkopf*: un monument national de la Grande Guerre, in Guerres mondiales et conflits contemporains, 2009/3, n° 235.

Aline FRYSZMAN, La victoire triste? : Espérances, déceptions et commémorations de la victoire dans le département du Puy-de-Dôme en sortie de guerre (1918-1924), thèse de doctorat de l'EHESS, 2009.

Fines, archéologie & histoire en Combraille, tome 6, 2011.

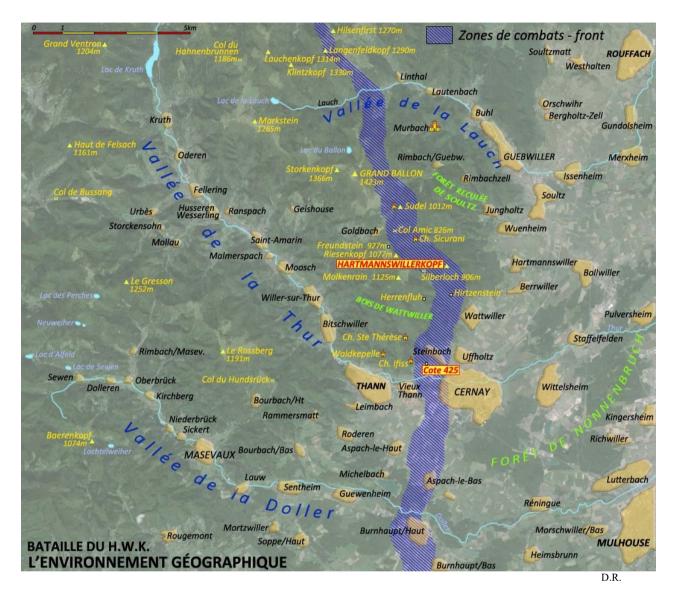
La Montagne, le Populaire du Centre, 1914-1918, Auvergne-limousin, H.S., 2014.

La Montagne, une Cité pour la tapisserie d'Aubusson, H.S., 2016.

Sannat Histoire et Patrimoine, *lettres de guerre de François Aubert* (du 28<sup>e</sup> BCP)

#### **ANNEXES**

¤ La zone du front et les bourgs et villes proches du Hartmannswillerkopf.



Le Hartmannswillerkopf est aussi connu sous les sigles H.W.K. ou H.K et les abréviations Hartmann, Hart.

Clovis a également combattu au nord du Hartmannswillerkopf, donc en haut de la carte (*Cf.* vue en relief page suivante)

Il a cantonné dans la vallée de la Thur à Kruth, Oderen, Moosch, Willer, Bitschwiller... et surtout à Saint-Amarin à 4 h, 4 h 30 à pied du front d'après le J.M.O du 28<sup>e</sup> BCP, mais aussi dans les nombreux camps au front à proximité des premières lignes.

### ¤ Vue en relief



Outre le Hartmannswillerkopf cette présentation en relief montre une partie du massif vosgien, la vallée de la Thur et la plaine d'Alsace.

Clovis a combattu à Breitfirst, Schnepfenriedkopf, Metzeral (où François Bordessoule a été blessé avant de décéder à Bussang), ...

¤ Des photos non présentes dans l'album, mais en relation avec le texte.



D.R. (CANOPE, académie de Strasbourg)

Une patrouille de chasseurs au Hartmannswillerkopf durant l'hiver 1915



Le sommet du Hartmannswillerkopf dévasté en 1915



Le Rehfelsen (Unterer Rehfelsen) dénudé, au sommet d'une forte pente, vu du bas.

C'est là que mourut Clovis.

D.R.

## ¤ Des photos qui interrogent.



D.R.

Photo du haut : le cimetière du Silberloch dans l'immédiat après guerre.

Photo du bas : la tombe de Clovis au cimetière militaire.



La disposition en gradins, les arbres calcinés ainsi que les croix sont assez semblables sur les deux photos.

Les collines vosgiennes, à l'arrière- plan, sont très semblables d'une photo à l'autre.

Nom:	Numéro matricule du recrutement : 132	2
Prénoms: Jeseph Claris Surnoms:	Classe de mobilisation :	introduction of the second
Prénoms: Jaseph Calendel Surnoms:  ETAT CIVIL.  Né le 10 Mai 1814, à mérin charle 12, canton de Grace de Grace de département de la Brace de résidant à Mérinachael , canton de Grace de département de la Grace de département de la Grace de département de la Grace de Conscience de Co	SIGNALEMENT.  Cheveux A., sourcils Clovery of the content of the c	MÉROS  MATRICULA  MATR
CAMPAGNES.  Campagne contro l'Allemagne an haout 1914 au 1° agrit 2916.	Dates. Communes. Subdivisions de	region. d 0 a
Réserve 2º dans 1 du au Supplémentaire dans 1 du au du au Supplémentaire dans 1 du au du	la réserve l'armée la réserve de	DATE de A LIBÉRATION du vice militaire.

¤ Acte de décès de Marie GARDE.

Déclaration par Guy SIGONNAUD, directeur de l'hospice (devenue maison de retraite)

Nº 35	Le huit Novembre	mil neuf cent quatre vingt quatre,
100	à frate heure S	est décédée 8, Rue de
	l'Hospice: Harie Augustin	e LAPLAINE
	née à CONDAT-LU-LOMBRAILLES (Puy-de	. Dome), le 5 février 1854,
	agriculture retraitée, File de	Antoine LAPLAINE
LAPLAINE	et de Galrielle	GIRONNET, decedes; Terme de
	Joseph Clauris GARDE. domicilies	I LEMONTEL-de-GELAT (Puy-do
Harie Augustine	Dome) "de Machetet"	
U	Dressé le fruit Novembre	mil neuf cent quatre vingt quatre,
	à went houres trente n	unutes sur la déclaration de Guy
	SIGONNOUD, employé à AuxA	NCES, même adiesse.
	âgé de auguante et un aus qui, lec	ture faite, et invité à lire l'acte a signé
	avec Nous, Fernand GORY, maile	al AUZANCES,
	g and	
	d. w	W M
	7	/ * /

À 60 ans Marie était redevenue, comme dans sa jeunesse, paysanne ou cultivatrice (en 1984 le terme utilisé était agricultrice) dans sa fermette d'une dizaine d'hectares au Machetel (ou Malcheptel), élevant quelques chèvres. C'était la sixième fois qu'elle changeait de domicile, la septième et dernière étant la maison de retraite d'Auzances.

# ¤ Pension de guerre

DEPAR	RTEMENT	M.
d Duv-de-	Dôme	Modèle n' i bis
SOUS-I NT	ENDANCE Mre	Application des dispositions de l'Instruction interministériel- le du 27 Janvier 1923.
N. 2.	8 . g as.	
done	la jourssance ne remonte l	d'orphelin, d'allocation d'ascendant pas au-delà du 1° Janvier 1922.
En ce q	ui concerne les nensione d'invel	ides, la présente formule ne doit être employée uidation d'une première pension temporaire ou
	Elermont.P	arrand le 16 OCT, 1929 192
Pamio d'onsol	Le Sous-Inte	ndant Militaire chargé des Pensions
THE ST.	à Mi et	home Chirol Daigne
Day amil		a So assit
		Charles V.
V		
Fat Phonns	M	
ar i nonne	pension	e viens de recevoir pour vous être remis :
Un titre de	ou	de 800 fr_
et	allocation d'ascendant	
Ct	titre de majoration pour enfants	s, réprésentant un montant total de fr.
Les titres	ont pour point de départ légal le	2,1,90
lls yous se	eront adraggia non	
ci-dessus than each	d'attente et tous autres titres e rempli et certifié par votre sign	sque vous m'aure fait parvenir le titre d'allo- n votre possession ainsi que le questionnaire
Thus work	S. S	toure,
ce titre dans la ri	d'alleration d'attente que vous de	à sa date d'échéance le coupon du trismestre étenez. Vous avez intérêt à m'adresser ensuite
présentation après	celui susvisé.	étenez. Vous avez intérêt à m'adresser ensuite cement ne pouvant plus vous être fait sur sa
Agréez,		
A CONTRACTOR		
The same of the sa		
A CONTRACTOR OF THE PARTY OF TH		
DES T		
DEST		